

Fredric Brown

Regrets éternels

10
18



grands détectives

Regrets Éternels

Par

FREDRIC BROWN

Traduction de l'américain par Olivier Schwengler



*Titre original :
The Late Lamented*

© Éditions Clancier-Guénaud 1988
pour la traduction française.
ISBN 2-86215-131-9

CHAPITRE PREMIER

— Gin, fit mon oncle en abattant ses cartes. Est-ce que j'ai suffisamment de points pour gagner la partie ?

— Avec le grand jeu en prime, dis-je avec un hochement de tête en posant mon jeu magnifique sur la table. Je n'ai rien au tableau. Quatre cents trente-huit dollars, annonçai-je après avoir fait les comptes. Avec le total cumulé, je te dois, attends voir... Huit mille six cents vingt-deux. C'est ce que qu'on appelle une raclée en bonne et due forme, Oncle Am...

Si ce chiffre avait eu quelque signification, il aurait effectivement représenté un petit pactole mais, bien évidemment, il n'en était rien. On maintenait le score à un dollar le point uniquement pour la forme, et lorsque l'un d'entre nous atteignait les dix mille dollars de dette envers l'autre, il soldait son compte en offrant la tournée dans un bon restaurant – un de ceux que nos moyens ne nous permettaient pas de fréquenter régulièrement – et éventuellement un spectacle, quand l'un de ceux à l'affiche nous tentait, ou une soirée dans un night-club pas trop cher avec une bonne ambiance. Après, on remettait le compteur à zéro pour nos parties de gin-rummy. Le score n'atteignait en général le plafond des dix mille que tous les deux mois, ce qui nous permettait de ne pas grever outrancièrement nos budgets respectifs avec les sorties en ville.

— Qu'est-ce qu'on fait, petit ? demanda mon oncle en jetant un coup d'œil à sa montre. On descend déjeuner ou bien on s'en refait une petite avant ?...

J'allais voter pour une autre partie – je ne me sentais nullement affamé – lorsque le téléphone sonna.

— Agence Hunter & Hunter, fit Oncle Am en décrochant.

Attends une minute, Ben, dit-il après un instant. J'ai Ed à côté de moi. Laisse-lui le temps d'aller jusqu'à l'autre appareil, comme ça, on gagnera du temps, d'accord ?

Il m'adressa un signe de tête et je gagnai le bureau contigu où se trouvait le deuxième poste. Mais avant de décrocher, laissez-moi vous expliquer qui sont les Hunter. Pour ce qui est de Ben, cela viendra au fil de la conversation.

Je suis Ed Hunter. Je vais sur mes trente ans. Ambrose Hunter, lui, va sur ses cinquante. Il est courtaud, un peu enveloppé et surtout malin comme un singe. C'est le frère de mon père et aussi mon dernier parent encore en vie. Il a été forain pendant pas mal d'années. Je l'ai suivi pendant deux saisons, juste après la mort de mon père. J'avais dix-huit ans. Puis ensuite, on a laissé tomber les fêtes foraines pour revenir à Chicago. Avant d'être forain, Oncle Am avait exercé le métier de détective et il a trouvé un boulot chez Ben Starlock. Ben dirige une agence d'envergure conséquente, avec un secrétariat et dix à douze agents de recherches. Après mes vingt-et-un ans, Oncle Am a intercédé auprès de lui pour me faire entrer à mon tour dans son agence. On a donc travaillé ensemble quelques années pour Ben, jusqu'au jour où nous décidâmes de risquer le coup de monter notre propre agence avec nos maigres économies. C'était il y a deux ans. On a perdu de l'argent au début, puis finalement réussi à équilibrer les comptes. À présent, nous avons épongé les dettes. On ne roulait pas sur l'or, mais on s'en sortait.

Nous avons gardé le contact avec Ben Starlock, et lorsqu'il se retrouvait avec plus de boulot sur les bras que de types sous la main, il nous en envoyait un peu. Et réciproquement. Rester des jours, quelquefois des semaines, sans rien à se mettre sous la dent et tout d'un coup se retrouver à manquer de personnel pour faire face à une avalanche de travail était le lot de toute agence de détectives privés, qu'il s'agisse d'une grosse organisation comme la Starlock ou d'un tandem comme la Hunter & Hunter. Chaque agence est en relation avec une ou plusieurs autres pour répondre à de tels cas d'urgence.

Je m'assis sur un coin du bureau installé dans la petite pièce que nous destinions à un ou une hypothétique sténodactylo –

archiviste-standardiste pour le jour où nous aurions les moyens de nous en offrir les services – et décrochai le combiné du téléphone.

— Salut, Ben. À présent nous sommes trois. Tu peux y aller.

— Vous êtes disponibles, les gars ?

— Non, Ben, fit Oncle Am. On est plongé dans les chiffres à trois zéros, mais nous ne sommes pas abrutis de boulot si c'est ce que tu veux dire.

— Avant toute chose, grogna Ben, je dois vous prévenir que je ne pourrai vous embaucher si vous donnez la mauvaise réponse à ma première question. Quand êtes-vous venus à mon agence pour la dernière fois ? Ensemble ou séparément...

— Ensemble, répondit Oncle Am, je dirais il y a environ un mois. En tous cas en ce qui me concerne. Mais je doute que Ed y soit retourné seul depuis. N'est-ce pas Ed ?

— Non, dis-je. C'est en effet la dernière fois. Mais je dirais plutôt cinq ou six semaines...

— Qui se trouvait au bureau d'accueil ?

— La grande rousse, répondis-je aussitôt. Je ne connais pas son nom.

— Bien, fit Starlock à l'autre bout du fil avec un soupir de soulagement. Est-ce que je peux vous voir tous les deux d'ici une demi-heure ?

— Sans problème, fit Oncle Am. À ton bureau ?

— Surtout pas. Si vous vous pointez chez moi, tout est foutu. C'est moi qui viens dans votre trou à rats. À tout de suite.

Quand je reparus dans l'encadrement de la porte de communication, je vis Oncle Am qui me regardait.

— Je me demande ce que tout ça peut bien vouloir dire.

— Parce que tu ne réfléchis pas, Oncle Am, dis-je en m'appuyant contre le chambranle. Cela ne s'explique que d'une seule manière : quelqu'un de chez lui est impliqué dans l'affaire qu'il veut nous confier, et Ben ne veut à aucun prix qu'il nous repère. Et le quelqu'un en question travaille là-bas depuis seulement un mois, sinon il nous aurait déjà vus.

Oncle Am hocha la tête.

— Tu veux dire ELLE nous aurait déjà vus. Ce ne peut être que la remplaçante de la rouquine du bureau d'accueil, dit-il en

rallumant son cigare qui avait dû s'éteindre pendant la communication. Puisque Ben n'a été sûr de pouvoir nous mettre sur le coup que lorsqu'on lui a précisé que la rouquine était encore là la dernière fois que nous sommes venus... Enfin, inutile de nous fatiguer les méninges à deviner un truc qu'il va nous expliquer en détails dans moins d'une demi-heure. On a juste le temps pour une partie avant qu'il se pointe, tu es partant ?

— Non, objectai-je, je vais plutôt m'occuper du chèque pour le loyer et de la facture de téléphone. Des fois qu'on ait à se mettre au boulot séance tenante.

Je retournai m'affairer derrière le petit bureau, préparai les chèques puis trouvai deux ou trois autres petites choses à faire histoire de m'occuper, ou tout au moins d'avoir l'air occupé jusqu'à l'arrivée de Starlock.

Nous lui donnâmes la place d'honneur, c'est-à-dire le siège réservé au client.

— Comment vont les affaires, Ben ? s'enquit Oncle Am.

— Épouvantable, fit-il. En ce moment, j'ai quatre de mes assistants assis sur leurs culs dans le bureau du fond. Mais mariolles comme je vous connais, vous avez sans doute deviné pourquoi je ne peux pas utiliser l'un de mes gars.

— Bien sûr, répondit Oncle Am. Depuis combien de temps travaille-t-elle chez toi ? À peu près un mois ?

— À peu près. Mais seulement pour deux jours encore. Elle m'a donné son préavis pour samedi.

— Et de quoi la soupçonnes-tu ? Sûrement pas de faucher des timbres. De fourrer le nez dans tes dossiers, peut-être ?

Starlock secoua la tête et sourit, ce qui lui donna Pair d'un bouddha affable, comme chaque fois qu'il souriait. Ben est un gros homme bâti exactement comme un bouddha, avec même le grain de beauté au milieu du front pour maintenir l'illusion.

— Non, dit-il, je ne la suspecte pas de quoi que ce soit. Encore moins de fouiner dans mes dossiers, vu qu'elle n'y a pas accès. Non, Am, j'ai simplement un client qui s'intéresse à elle. Il est persuadé qu'elle peut savoir où sont cachés 46 000 dollars. As-tu suivi le feuilleton de l'affaire Jason Rogers ?

— Le nom me dit effectivement quelque chose, mais pose la

question à Ed. La mémoire, c'est plutôt son rayon. Si jamais il a lu quelque chose là-dessus, il sera plus capable que moi de t'en faire le résumé en détails.

— C'est arrivé à Freeland, commençai-je. C'est là que tu habites, Ben ?

Starlock acquiesça. Freeland est une petite ville en lisière de Cook County. Politiquement indépendante, elle ne fait pas vraiment partie de la banlieue de Chicago, mais pas mal de gens qui y demeurent travaillent en ville.

— Jason Rogers était le Trésorier municipal, continuai-je. Il y a deux mois de ça...

— Six semaines, rectifia Ben. Continue, je t'arrêterai en cas d'erreur.

— Il y a donc six semaines, il a été tué dans un accident de la circulation, écrasé par une voiture. Je ne me souviens pas bien des détails, mais je ne crois pas qu'il se soit agi d'un attentat.

— Non, effectivement. Continue.

— Bien. Apparemment, il était bien connu et respecté de ses concitoyens, et occupait ses fonctions depuis un bail. Combien de temps, Ben ?

— Treize ans. C'est un poste éligible tous les deux ans, et il a été réélu sept fois de suite, les deux dernières fois sans opposition. Il en était à la moitié de son septième mandat lorsqu'il a trouvé la mort.

— Ouais, en tous cas il jouissait d'une excellente réputation. Cela lui a valu une place de choix dans la rubrique nécrologique et un éditorial dithyrambique. Le très regretté Jason Rogers... Jusqu'à la semaine suivante où un vérificateur des comptes a découvert un trou de caisse en épluchant les livres. Mais je ne me souviens pas d'un chiffre de 46 000...

— Au départ, non, dit Ben. La première estimation arrivait aux alentours de 35 000, mais par la suite, ils ont découvert d'autres irrégularités qui ont porté le chiffre à un total de 46 000. Tu te rappelles autre chose, Ed ?

— Il a laissé une fille derrière lui. Je ne me souviens plus de son nom, mais tu vas me dire si j'ai deviné juste. C'est elle qui travaille à ton agence, n'est-ce pas ?

— Gagné. Wanda Rogers. Quant à notre client, il s'agit de

Waukegan Indemnity, une société de placements chez qui Rogers avait cinquante mille dollars en dépôt. Si jamais la cour le reconnaît coupable des détournements, la compagnie va devoir sortir les 46 000 dollars. Cela peut demander du temps, mais ils commencent déjà à s'inquiéter sérieusement. Ça représente pour eux un paquet de pognon.

— Y a-t-il des preuves, d'un côté ou de l'autre ?

— Pas encore. Les experts continuent d'éplucher les comptes et il manque encore des éléments. Ce sera difficile de prouver de manière absolue qu'il est l'auteur des malversations, ou même de trouver un coupable. Mais dans la mesure où il était le trésorier en chef, il paraît impensable que quelqu'un d'autre ait pu détourner une somme pareille sans qu'il se soit aperçu de rien. Avec une aussi forte présomption dans ce sens, la cour pourrait très bien impliquer la responsabilité de la compagnie. Eux, de leur côté, souhaiteraient parvenir à prouver qu'il était innocent, ou bien, s'il s'avère qu'il était coupable, trouver où il a caché l'argent. L'un ou l'autre.

— Qu'est-ce qui les fait penser que s'il a pris l'argent, il l'a automatiquement caché quelque part et pas dépensé ? Et pourquoi semblent-ils aussi certains que sa fille sait quelque chose ?

— Prenons les choses une par une, Ed. Pour ce qui est de planquer l'argent, c'est probablement ce qu'il a fait si jamais il l'a pris. Il gagnait dix mille dollars par an et n'a jamais vécu au-dessus de ses moyens. Bien sûr, il aurait pu perdre au jeu, mais il n'était pas joueur, même avec son propre argent. On dit même qu'il ne savait pas à quoi pouvait ressembler une roulette. Non, s'il a pris le pognon, c'était sûrement pour le mettre à gauche avec l'intention de filer en Amérique du Sud ou quelque part par là pour le restant de ses jours. Et cela dans les deux semaines qui ont suivi sa mort.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda Oncle Am.

— Parce qu'après, la vérification annuelle, effectuée par des experts indépendants, aurait révélé la fraude. La précédente, un an auparavant, avait trouvé des comptes impeccables. Ce qui indique que l'argent a disparu depuis.

— Et ça ne pourrait pas être quelqu'un d'autre, juste avant sa

mort, ou bien après, mettons celui ou celle qui a repris juste derrière lui, qui aurait effectué l'opération en deux temps, trois mouvements sachant qu'on ferait porter le chapeau à Rogers ?

— Impossible. La vérification a démarré le lendemain de sa mort. Le bureau d'expertise avait justement des gars disponibles et il n'y avait aucune raison d'attendre. Mais ces trucs-là prennent du temps et il n'ont découvert les trous dans la caisse qu'au bout d'une semaine. Et personne n'a touché aux registres dans l'intervalle.

— D'accord, dis-je. Admettons qu'il ait pris l'argent et qu'il l'ait planqué. Mais sur quoi se basent-ils pour soupçonner la fille d'être dans le coup et de savoir où se trouve le magot ? Un type qui détourne des fonds ne se confie pas obligatoirement à ses proches...

— Juste, mais on peut imaginer facilement vu l'importance de la somme qu'il ait pris ses précautions en cas de malheur pour que sa fille soit en mesure de récupérer le fric. Et dans ce cas précis, il existe un élément révélé par l'enquête qui permet de le penser. Entendez-moi bien, je dis seulement qui permet de le penser. L'avocat de Jason Rogers, qui s'occupait de ses affaires personnelles, était un de ses amis, John Carstairs. C'est à lui qu'il avait confié son testament. Et quelques mois avant sa mort, une enveloppe scellée devait être remise à sa fille au cas où il disparaîtrait. Carstairs a remis l'enveloppe à Wanda Rogers le lendemain de la mort de son père. Elle l'a ouverte en sa présence, mais n'a pas lu la lettre qu'elle renfermait à voix haute. On peut penser qu'il y était question de l'endroit où il avait caché l'argent.

— Et quelle a été sa version lorsqu'on l'a interrogée sur le contenu de la lettre ? Car je présume qu'on l'a interrogée...

— Bien sûr, une semaine après, quand l'enquête a mis à jour les malversations. Elle a raconté une histoire qui tenait debout, à propos des funérailles, de l'endroit où son père souhaitait être enterré, qu'elle avait respecté ses volontés mais détruit la lettre. Dans la mesure où il n'y a plus aucun moyen de vérifier, c'est sa parole contre l'autre possibilité.

— Ouais, fis-je un peu perplexe. Pile, je gagne, face, tu perds. Je vois. Une dernière question avant d'en venir à ce que tu

attends de nous. Comment en est-elle venue à travailler dans ta boîte ? C'est juste une coïncidence ? Et d'ailleurs comment se fait-il qu'elle se soit mise à travailler si rapidement après la mort de son père ? Il n'a pas laissé d'allocation pour elle dans son testament ?

— Si. Pas lourd, quelques milliers de dollars plus un droit sur la petite maison qu'ils habitaient, ce qui donnerait à tout casser dix mille dollars après la vente de la maison. Mais tout cela risque fort d'être immobilisé pour un moment, vu les circonstances. Si Rogers est reconnu coupable et qu'on ne remet pas la main sur l'argent, le legs sera saisi comme restitution partielle. Le procureur a formellement interdit à Carstairs, qui est aussi l'exécuteur testamentaire, de faire toute avance à Wanda jusqu'à ce que l'affaire soit éclaircie. Et comme elle ne possédait ni argent ni valeurs à son nom... Quant à son job dans mon agence, ça s'est passé comme ça : je l'avais rencontrée deux fois auparavant. Je connaissais vaguement son père, pour être entré six mois plus tôt au Country Club de Freeland, dont lui était déjà membre. Je n'y vais pas souvent, mais c'est là que nous nous sommes rencontrés, un dimanche, le temps d'une partie de golf en double. Par la suite, je l'y ai revu deux fois en compagnie de sa fille. Il me l'a présentée, et probablement s'est-elle imaginé que nous nous connaissions beaucoup mieux qu'en réalité. Quoiqu'il en soit, environ dix jours après la mort de son père, donc trois jours après le début du scandale, elle a débarqué à l'agence à la recherche d'un emploi. J'imagine qu'elle avait déjà été voir d'autres amis de son père, mais apparemment, ils n'avaient rien fait pour elle. Certains parce qu'ils n'avaient pas d'emplois à pouvoir, d'autres parce qu'ils devaient penser son père coupable. Pour ma part, j'avais vraiment besoin d'une réceptionniste, Jennifer – la grande rousse – m'ayant donné son préavis, et Wanda semblait parfaitement qualifiée. Je me suis dit « pourquoi pas ? ». Je ne crois pas aux tendances héréditaires en matière de crime, et même si son père est coupable, ce qui est loin d'être prouvé, il n'y avait aucune raison pour qu'elle en subisse les conséquences.

— Même si elle sait où se trouve l'argent ? intervint Oncle

Am, qu'elle ne cherche un travail que le temps de pouvoir aller le récupérer ?...

Starlock se gratta le menton.

— À ce moment-là, j'ignorais tout de la lettre que son père avait laissée pour elle. La presse n'en avait rien dit – elle n'en a, du reste, toujours rien dit. En fait, j'en ai entendu parler pour la première fois ce matin, de la bouche de mon client. Peut-être que si je l'avais su dès le départ, cela m'aurait fait réfléchir. Mais sans cet élément, je crois que j'aurais donné ma main à couper qu'elle ne pouvait que tout ignorer si jamais son père était coupable.

— Et comment les gens de Waukegan Indemnity en sont-ils arrivés à faire appel à toi pour enquêter sur elle ? Coïncidence, ou est-ce parce qu'ils ont pensé que tu pouvais avoir de l'influence sur elle depuis qu'elle travaille pour toi ?

— Ni l'un ni l'autre exactement. Ils l'avaient gardée à l'œil et savaient bien sûr où elle travaillait. Et ce matin, le directeur de leur bureau de Freeland, un type du nom de Koslovsky, est venu me voir pour me poser des questions à son sujet.

— Il a donné son nom et celui de sa compagnie à ta réceptionniste ? coupa Oncle Am.

Starlock lui adressa un petit sourire en coin.

— Ces types des assurances connaissent leur affaire. Il m'a d'abord appelé chez moi hier soir pour prendre un rendez-vous et nous nous sommes vus ce matin avant que je parte. Je lui ai dit le peu que je savais, et que vous savez maintenant, à propos d'elle et de son père. Puis il m'a proposé de me charger du boulot. Naturellement, c'est toujours bon à prendre, même si ça veut dire vous refiler le bébé et attendre tranquillement ma commission. Alors j'ai dit d'accord et nous avons conclu, dans la mesure où il ne pouvait pas se charger de ça lui-même en même temps que de l'enquête à Freeland avec les experts et les flics.

— Et il désire quoi, au juste, demandai-je. Qu'on lui tire les vers du nez ?

— Oui, mais d'abord qu'on la file. Voilà comment je vois le programme. Am pourrait l'attendre ce soir, lorsqu'elle quittera l'agence et voir à quoi elle passe ses soirées, où elle va, ce genre de choses. Mettons qu'en un ou deux soirs, il en ait appris

suffisamment sur ses habitudes, à ce moment-là, Ed, tu pourras intervenir au bon endroit et au bon moment pour l'aborder et faire sa connaissance. À partir de là, c'est sur toi que reposera l'affaire, à moins que d'autres filatures se révèlent nécessaires les soirs où tu n'auras pas rendez-vous avec elle. D'accord ?

— D'accord, fis-je. Je ferai mon possible. Mais si elle m'envoie sur les roses dès la première tentative d'approche, ça risque de devenir coton.

— Ne te fais pas de soucis pour ça, Ben, le rassura Oncle Am. Tu as dit qu'elle démissionnait de chez toi pour un autre boulot. Lequel ?

— Elle débute lundi comme modèle chez Marshall Field's. Enfin, c'est ce qu'elle m'a dit, mais je n'ai qu'un coup de fil à donner pour vérifier, et je vous dirai ce qu'il en est. Elle s'est platement excusée de partir après avoir travaillé si peu de temps, mais cet emploi de modèle qu'on lui a proposé paye dix dollars de plus par semaine et elle n'avait pas les moyens de le refuser. Je ne pouvais rien dire. Chez moi, elle aurait dû attendre au moins deux ans avant d'obtenir une augmentation de cet ordre.

Oncle Am me regarda avec un sourire.

— Si elle est jolie au point de se faire embaucher comme modèle, j'ai comme dans l'idée que ton job risque d'être plutôt agréable.

— Elle est bien plus que jolie, renchérit Starlock, vous voulez le reste du portrait-robot ?

— Nous sommes tout ouïe, répondit Oncle Am.

— Vingt-deux ans, 1,65 m, environ cinquante-cinq kilos, un casque de cheveux châtons – la coiffure est passée de mode mais cela lui va superbement –, les yeux bleus, la peau laiteuse. Ne porte aucun maquillage à l'exception de rouge à lèvres, visage agréable, port de tête et démarche également gracieux. Comme aujourd'hui tu la verras pour la première fois, Am, tu la reconnaîtras plus facilement à sa tenue vestimentaire. Elle porte des escarpins noir-mat, des bas nylon légèrement fumés, une jupe avec un motif compliqué en deux tons de vert et une pointe de marron, mais qui paraît verte de loin, un corsage beige recouvert d'un manteau court, qui descend à hauteur des

hanches, beige lui aussi. Pas de chapeau.

— Cela suffit amplement, acquiesça Oncle Am. Et elle sortira de l'immeuble à cinq heures et quelques...

— C'est ça. C'est là que tu devras l'attendre. Ah, j'oubliais : elle n'habite plus à Freeland. La maison qu'ils occupaient est vide. Elle a loué une chambre au nord de la Ville. L'adresse est le 186 West Covent Place. Ça se trouve à une douzaine de blocs de l'agence. Je ne sais pas si elle fait l'aller-retour à pied ou en bus, mais un détail sur lequel tu peux te tranquilliser : elle n'a pas de voiture.

— Tu as le numéro de téléphone, ou bien le numéro de sa chambre à Covent Place ?

— Il y a un numéro de téléphone dans son dossier, à l'agence, mais je n'ai pas pris la peine de le noter ou de le retenir. De toutes manières, il ne te sera d'aucune utilité pour la filature, Am, et quant à Ed, il ne pourra l'utiliser que si elle le lui donne. Il n'y a pas de numéro de chambre. Je ne connais pas son immeuble, mais je connais bien le quartier, et il est probable que les chambres ne sont pas numérotées.

Il sortit une feuille pliée de sa poche et la posa sur le bureau.

— Voici la fiche de renseignements qu'elle a remplie lorsque je l'ai engagée. Elle ne contient pas grand-chose de plus que ce que je vous ai dit, en tous cas rien qui puisse t'aider dans ton travail de filature, Am. Ed pourra à la rigueur y dénicher un détail ou deux susceptibles de lui rendre service plus tard. Bien, conclut-il en consultant sa montre, il faut que je file, j'ai un rendez-vous à deux heures au bureau, j'ai juste le temps.

— Une dernière question, Ben, fit Oncle Am. Combien de temps avons-nous ? En fait, je voudrais savoir s'il faut accélérer le mouvement pour l'entrée en scène de Ed, ou si nous avons le temps de mettre sur pied un plan sûr pour le faire entrer en contact avec la fille.

— Le client nous donne une semaine. Je pourrai lui demander une rallonge si nous avons commencé d'obtenir des résultats. Si Ed parvient à devenir assez intime avec elle. Mais si vous n'obtenez rien d'ici là, ils arrêteront les frais. Salut, les gars.

— Qu'est-ce que tu dirais de descendre déjeuner ensemble,

pour une fois, fiston ? proposa Oncle Am après le départ de Starlock.

D'ordinaire, nous organisons nos heures de déjeuner de manière à ce que l'un de nous soit toujours au bureau pour répondre au téléphone ou accueillir un client débarquant à l'improviste.

Je répondis par la négative.

— Descends le premier, Oncle Am, je reste. Tu as du boulot pour ce soir, mais moi je suis libre et ça peut durer encore quelques jours comme ça jusqu'à ce que je prenne la relève et que ce soit ton tour. On peut encore accepter du boulot s'il s'en présente.

— Okay, gamin. Si tu fais passer le porte-monnaie avant l'estomac, je descends le premier. À tout à l'heure.

CHAPITRE II

Je me félicitai d'être resté à mon poste. Oncle Am n'avait pas disparu depuis une minute que le téléphone sonna avec du boulot à l'autre bout du fil.

Clyde Moore dirigeait une petite société de crédits et faisait occasionnellement appel à nous, le plus souvent pour des jobs difficiles, quelquefois infaisables car la société disposait de son propre enquêteur qui avait en général fait le tour des possibilités. Lorsqu'il échouait, on nous passait parfois le flambeau, et il arrivait que nous obtenions des résultats.

Dans le cas présent, il s'agissait d'un barman du nom de Walter Pfleuger et de la récupération d'une voiture dont ils avaient financé l'achat et sur laquelle il devait encore quatre cents dollars. Il n'avait effectué aucun versement au cours des trois derniers mois, et s'était évanoui dans la nature après avoir perdu l'emploi qu'il occupait dans une taverne sur Wabash et déménagé de sa chambre de l'hôtel *Melvem* dans State Street.

Je prenais note à mesure que Moore me communiquait les éléments dont il disposait. Il n'y en avait pas des tonnes. Je me dispensai de lui demander si toutes les sonnettes avaient été tirées et ne posai qu'une question :

— Tu me donnes combien de temps, Clyde ?

— Une journée. C'est tout ce que nous risquons encore sur ce coup-là.

Je lui répondis que j'acceptai et, après avoir raccroché, réfléchis un moment en relisant mes notes. Il était resté pendant deux ans au *Golden Bar*, son précédent job. Son curriculum vitae remontait encore cinq années en arrière, et passait par trois autres cabarets. Le plus ancien était *The Wheel*, où il avait travaillé quatre ans auparavant, ce qui correspondait

à peu près à la date de sa demande de crédit. Son employeur répondait au nom de Gus Simmons. Figuraient également les coordonnées de deux relations personnelles. Il connaissait l'une d'elles depuis une dizaine d'années, et l'autre, un nommé Sidney Appleman, depuis trois ans seulement. Il n'avait donc pas connu ce dernier du temps où il était barman au *Wheel*. Je comparai l'adresse d'Appleman et celle du bar en question. L'une se trouvait au nord de la ville et l'autre au sud, ce dont je déduisis que, probablement, Appleman n'avait jamais été un habitué de l'endroit et ne connaissait donc pas Gus Simmons.

Je composai le numéro à tout hasard. Il y avait peu de chances qu'il fût chez lui en ce début d'après-midi, mais cela ne coûtait rien de tenter le coup. À défaut de l'avoir directement, je pouvais peut-être savoir à quelle heure le joindre un peu plus tard dans la journée. Finalement, ce fut lui qui répondit au téléphone.

— Sid Appleman ? demandai-je puis, après une réponse affirmative : Vous ne me connaissez pas, mon nom est Gus Simmons.

— Qui ça ?

— Gus Simmons, je dirige un cabaret appelé *The Wheel* dans les quartiers sud. Wally Pfleuger vous a peut-être déjà parlé de moi.

— Oui, il m'a dit avoir travaillé là... Ça y est je me rappelle, il a parlé d'un nommé Gus, en effet. Pourquoi ?

— J'ai un boulot pour lui, sûrement plus intéressant que celui qu'il occupe en ce moment, à moins qu'il soit sans travail, et je n'arrive pas à le joindre. Au *Melvem*, ils m'ont dit qu'il avait déménagé il y a deux mois. Je l'avais rencontré un peu avant, et je lui avais dit que j'aurais du travail pour lui d'ici peu. Il m'avait paru très intéressé, mais il devait quitter le *Golden Bar* et aussi déménager de son hôtel de manière imminente. Alors il m'a donné votre nom et vos coordonnées en me disant que vous sauriez où le trouver, voilà...

— Écoutez... euh... Gus, il a quelques petits ennuis en ce moment et il m'a demandé de ne donner son point de chute à personne, il...

— Des ennuis ? le coupai-je, bon, d'accord, on laisse tomber,

oubliez tout. Je ne peux pas me permettre d'embaucher quelqu'un qui...

— Attendez, fit Appleman, j'ai seulement dit « de petits ennuis ». Une histoire de société de crédits, mais il n'est pas recherché par la police, bon Dieu ! Simplement un des types de la compagnie en question était là il y a deux jours. Je ne peux pas savoir si vous êtes vraiment qui vous dites ou bien un autre type de la boîte. Mettez-vous à ma place.

— C'est pas la première fois que Wally se retrouve avec ce genre d'emmerdements, dis-je en laissant échapper un petit rire de connivence, ça ne m'affole pas, Appleman. Quant à mon identité, si vous voulez, je raccroche et vous me rappelez au *Wheel*, vous tomberez sur moi directement.

— D'accord. Quel est le numéro ?

— Voyons, un peu de jugeote ! Je pourrais vous donner le numéro de la société de crédits pour laquelle je travaille. Cherchez-le dans l'annuaire.

— Okay, je crois que vous êtes bien le Gus en question, sinon vous ne me proposeriez pas de vérifier. Je vais vous donner l'adresse de Wally. Il perche au 1406 West Madison. J'ai le numéro de téléphone quelque part, vous voulez que je regarde pour l'appeler tout de suite ?

— Vous pensez qu'il sera chez lui ? Je pourrais peut-être l'appeler à son travail et vous éviter le dérangement. Il n'y a tout de même pas urgence.

— Bien sûr. Vous pourrez le joindre dans la soirée, Gus. Il commence à cinq heures. La boîte s'appelle *Jerry's Place*, ça se trouve sur Halsted, à deux pas de Chicago Avenue. Je n'ai pas le numéro en tête mais vous le trouverez dans l'annuaire. C'est pas à côté et le boulot est tuant. Je crois qu'il sera pas fâché de pouvoir se tirer de ce repaire à clodos.

— Très bien, Sid, dis-je. Merci beaucoup.

Je rappelai immédiatement Clyde Moore pour lui donner les deux adresses où l'on pouvait trouver actuellement le dénommé Pfleuger.

— Bon sang, Ed ! fit-il, tu as mis moins d'une demi-heure. Et je parie que tu n'as même pas quitté ton bureau.

— Effectivement, dis-je, mais ça te coûtera quand même une

demi-journée, le tarif minimum. Et ne me demande surtout pas comment j'ai fait, sinon la prochaine fois, tu n'auras même pas à nous appeler.

Il éclata de rire. On se dit au revoir et je raccrochai.

Je remis la main sur le formulaire concernant Wanda Rogers et commençai à l'étudier juste au moment où mon oncle Am réapparut.

— Okay, Ed, dit-il, à ton tour d'aller te caler les joues.

Je descendis donc me caler les joues et lorsque je revins Oncle Am brandit le jeu de cartes :

— Le téléphone n'a même pas frémi. On s'en fait une petite ?

— Pas maintenant, dis-je, j'ai une note d'honoraires d'une demi-journée à rédiger et à envoyer.

— Une demi-journée passée à quoi ?

— Un petit job pendant ta pause casse-croûte.

Je lui racontai brièvement et il éclata de rire.

— Tu aurais dû attendre jusqu'à demain midi pour le rappeler et lui facturer une journée entière avec note de frais. Tu es trop honnête pour réussir dans ce métier, fiston...

— Tu aurais fait exactement la même chose, ne serait-ce que parce que le rappeler aussi vite est encore plus gratifiant que de facturer une journée supplémentaire, et puis parce que toi aussi tu y prends goût, à l'honnêteté.

— Possible. Curieux comme sensation pour un ex-forain, pas vrai ? Mais laisse-toi tenter par cette partie de gin-rummy, gamin. Il faut que je parte à quatre heures et demie pour prendre mon poste à cinq heures devant l'immeuble de Starlock, et comme de toutes façons tu garderas le bureau ouvert jusque-là, tu auras largement le temps d'expédier cette bricole. À moins que tu préfères réserver ta dernière demi-heure pour faire l'équivalent d'une autre demi-journée, et rédiger une deuxième note d'honoraires après les heures ouvrables.

Tout ça me parut plein de bon sens, si bien que nous nous retrouvâmes à jouer au gin-rummy jusqu'à quatre heures et demie et que je regagnai trois mille quatre cent soixante-dix dollars.

Puis je dus me résoudre à ne pas abattre une autre demi-journée de boulot avant que cinq heures ne sonnent. Le

téléphone resta muet et rien ne se présenta. Je me contentai donc d'expédier le rapport destiné à la société de crédits en y consignant le strict nécessaire, à savoir que j'avais déniché les coordonnées personnelles et professionnelles de Pfleuger par un « informateur ». J'indiquai pour mémoire lesdites coordonnées, déjà transmises par téléphone à Clyde Moore, puis rédigeai la note et enfin une enveloppe timbrée que je pris soin d'inscrire dans les frais généraux. Lorsqu'il fut cinq heures, je jetai un coup d'œil alentour avant de fermer boutique et péchai au passage la fiche de renseignements concernant Wanda Rogers. Je la glissai dans une de mes poches avec la vague intention de me mettre à la décortiquer un peu plus tard.

Je n'avais pas de plans précis pour la soirée. Comme j'avais déjeuné tard, mon estomac ne se rappellerait pas à mon bon souvenir avant au moins deux heures, et rien d'autre ne me pressait. Je marchai jusqu'à la fenêtre et restai là un moment, à contempler la ruelle.

Notre bureau est situé dans un quartier aux prix abordables, sur Wabash Avenue, au nord du Loop, au fond du cinquième et dernier étage d'un vieil immeuble, avec vue imprenable sur le mur aveugle de l'immeuble d'en face qui, lui, comporte six étages. En levant les yeux, le nez collé contre la vitre, on arrive à apercevoir un coin de ciel.

Ce dernier était gris et couvert, ce soir-là, et une petite pluie commençait à brouillasser. J'espérai que ça n'allait pas s'aggraver, car Oncle Am était parti sans imperméable. Cela dit, il était encore logé à meilleure enseigne que sa cliente, dont Starlock avait dit qu'elle ne portait pas de chapeau, ni de parapluie. Pour sa part, Oncle Am sortait toujours coiffé d'un chapeau mou et noir qu'il ne quittait que rarement, même avec un toit au-dessus de la tête. J'avais maintes fois essayé de le convaincre de s'en acheter un autre juste un tout petit peu moins tarte, mais sans succès. Il restait attaché à son vieux galure comme par superstition.

J'enfilai l'imper de secours que je gardais au bureau, mis mon chapeau et me dirigeai vers l'ascenseur. Quelques minutes plus tard je marchais dans la bruine. Notre pension de Huron Street se trouve à une dizaine de blocs du bureau, et par beau

temps, nous faisons le chemin à pied, mais ce soir-là, je pris le bus. Lorsqu'il me déposa, la pluie avait cessé.

Je grimpai au second étage et regagnai la grande chambre double avec vue sur la rue que nous partageons, Oncle Am et moi. Le cadre n'a rien de particulièrement luxueux, mais nous convient largement pour le peu de temps que nous y passons, essentiellement à dormir.

J'allai pourtant y passer la soirée. J'aurais pu profiter de l'absence d'Oncle Am pour m'organiser un rendez-vous galant, mais je n'étais pas dans la disposition d'esprit adéquate. En outre, j'avais eu deux rendez-vous de ce genre dans les trois derniers jours, tous deux également décevants, et je me sentais profondément aigri à propos de la gent féminine. C'était parti pour durer encore un ou deux jours.

Je sortis mon trombone, lui donnai un coup de chiffon et attaquai en douceur une série de gammes et d'arpèges. J'y vais toujours en douceur. Les pensions où personne ne se plaint d'un locataire qui joue du trombone après le coucher du soleil n'étant pas monnaie courante, j'évite de trop forcer ma chance avec des envolées fortissimo.

Je mis ensuite un disque de Brubeck et Desmond sur l'électrophone et l'accompagnai pendant un moment, suivant le sax de Desmond mais restant une octave en dessous lorsqu'il poussait son instrument dans les aigus. Je ne me débrouillai pas trop mal jusqu'au quatrième morceau – c'est un 33 tours longue durée – où Desmond s'arrête pour laisser la place à un solo de piano de Brubeck bourré d'accords compliqués et sur lequel je me fendis d'une petite improvisation de mon cru, qui se révéla tout à fait lamentable. Je préférerai ranger l'instrument dans son étui et écouter la fin du disque en laissant Desmond terminer seul le travail.

Je me mis ensuite à la recherche de quelque chose à lire et, ne trouvant rien, décidai d'aller dîner. Sur le chemin du retour, j'achetai un journal et quelques bouquins de poche.

Je parcourus le journal en premier, mais il n'était question nulle part de Jason Rogers ou de Freeland. Ça continuerait probablement ainsi jusqu'à ce qu'on retrouve l'argent ou que la cour rende son verdict sur la culpabilité ou la non-culpabilité du

défunt dans l'affaire.

Je m'installai donc confortablement dans un fauteuil avec un de mes livres de poche, et réussis à atteindre le deuxième chapitre avant d'entendre sonner le téléphone dans le couloir du rez-de-chaussée. Je ne pensai pas une seconde que le coup de fil pût m'être destiné, mais je dus interrompre ma lecture en entendant notre logeuse, Mrs Brady, m'appeler de toute sa voix.

— Ed ! Ed Hunter ! Vous êtes là, Ed ?

J'ouvris la porte et répondis que j'arrivais. Le temps que je descende pour venir prendre la communication, elle avait déjà regagné ses appartements. J'attrapai le combiné. C'était Oncle Am.

— Ed ? Écoute-moi attentivement. Notre cliente vient d'entrer au Park Theater. Elle va y rester au moins une heure et demie, même si elle ne reste pas pour l'autre film – c'est un double programme – je vais y aller aussi, plutôt que de rester bêtement dehors à l'attendre. J'appelle du drugstore d'à côté. Toi, tu t'habilles, et...

— Tu plaisantes, Oncle Am ? le coupai-je. Je ne vais pas aller la draguer dans un cinéma, avec neuf chances sur dix de tout faire foirer ! C'est une jeune fille rangée, et si jamais elle m'envoie pondre, je pourrai toujours m'accrocher pour faire une deuxième tentative. Elle me reconnaîtra.

Ce fut au tour d'Oncle Am de m'interrompre.

— Ferme-la deux secondes et écoute-moi, tu veux ? Je n'ai pas du tout l'intention de te proposer un truc aussi idiot. Non, simplement elle est passée chez elle avant de venir ici, et j'ai jeté un coup d'œil à la façade de son immeuble en l'attendant. Tu te souviens de l'adresse ?

— Bien sûr. 186 West Covent Place.

— Parfait. Si tu te débrouilles pour y être suffisamment rapidement, on pourra profiter de l'aubaine. Figure-toi que j'ai vu une pancarte avec inscrit « Chambres à louer » sur la fenêtre. Jette deux ou trois nippes au fond d'une valise, attrape un taxi et fonce là-bas avant que quelqu'un ne t'ait pris de vitesse. Les chambres disparaissent en un clin...

— Okay, okay, fis-je. Commence donc par raccrocher pour que je puisse appeler un taxi avant de faire ma valise.

Dès qu'il eut raccroché, je demandai un taxi pour dans dix minutes et remontai les escaliers quatre à quatre jusqu'à la chambre. J'enfilai mes chaussures, renouai mon nœud-papillon et mis mon manteau tout en ouvrant une valise sur le lit. Je la remplis de choses et d'autres sans vraiment faire attention à ce que j'emportais, vu que je pourrais revenir n'importe quand chercher le nécessaire. C'est ainsi que je ne perdis pas de temps à aller chercher mon rasoir et ma crème dans la salle de bains. La seule chose qui comptait était de remplir suffisamment la valise afin que son contenu ne bringuebale pas à l'intérieur.

J'ouvris un des tiroirs de la commode et y pris une pile de chemises sous laquelle se trouvait mon revolver et mon holster d'épaule. Après un instant d'hésitation, je décidai de l'embarquer, lui aussi, à tout hasard, même s'il n'y avait pas une chance sur mille que j'aie à m'en servir. Après tout, les quarante-six plaques pouvaient en intéresser d'autres, à part les flics et la Waukegan, et peut-être de moins urbains. Je me dis que ça ne mangeait pas de pain et que de toute façon, ça donnerait du poids à la valise.

Au moment précis où je rabattais le couvercle, j'entendis un klaxon devant le perron annonçant l'arrivée de mon taxi. Je me retrouvai assis à l'arrière une minute plus tard.

Je fus soulagé de constater que la pancarte n'avait pas disparu de la fenêtre où l'avait repérée Oncle Am. C'était un immeuble en brique rouge de trois étages, plutôt étroit. À vue de nez il devait avoir deux fois mon âge, mais semblait parfaitement entretenu.

Il était situé environ trois mètres en retrait du trottoir, avec du gazon de chaque côté de la minuscule allée qui menait à la porte d'entrée. Pas de marches jusqu'au perron ; le rez-de-chaussée était un vrai rez-de-chaussée, pour une construction réalisée quelque cinquante ans plus tôt, vraisemblablement pour une seule famille, et qu'on avait réaménagée en immeuble à trois étages et transformée plus tard en pension de famille. Je pariai pour une moyenne de cinq chambres par étage, ce qui faisait une quinzaine au total.

Je ne vis aucune sonnette à côté de la porte et entrai directement dans un grand vestibule au bout duquel se

trouvaient un escalier et un téléphone à pièces. À mi-chemin, j'avisai une table contre le mur, avec du courrier non distribué dessus, et un bouton d'appel surmonté d'une petite plaque indiquant : « Logeuse – sonnez ici. »

Je m'approchai de la table et posai ma valise. Comme il n'y avait personne dans les parages, je jetai un bref coup d'œil aux lettres, mais aucune d'elles n'était adressée à Wanda Rogers. Je n'en fus pas surpris outre mesure. Comme elle était repassée ici en sortant de son travail, elle avait dû prendre son courrier. Je pressai le bouton pour appeler la logeuse.

Elle apparut à la porte de la pièce du fond. Une imposante blonde décolorée dans les quarante ans, aux allures de mégère, et à l'apparence suffisamment costaude pour tenir tête à un locataire bruyant sans avoir besoin de rameuter la flicaille. Elle ressemblait à une tenancière de garni mal famé. En d'autres termes, le type même de logeuse qu'on trouve à Chicago. La nôtre, Mrs Brady, fait exception à la règle. Un petit bout de femme épaisse comme un barreau de cage à serin incapable de la moindre rudesse, mais extrêmement difficile quant aux choix de ses locataires qu'elle sélectionne afin de n'avoir pas à les surveiller constamment.

— Vous cherchez une chambre ? demanda-t-elle en lorgnant ma valise.

— Oui, j'ai vu votre pancarte. Ça tient toujours ?

— Toujours. C'est la chambre juste là.

Elle me précéda, ouvrit la porte et s'effaça pour me laisser entrer.

— C'est dix dollars la semaine, annonça-t-elle afin de me décourager tout de suite et de gagner du temps au cas où le loyer aurait été au-dessus de mes moyens.

J'entrai dans la pièce et allumai la lumière pendant que la maîtresse des lieux se tenait dans l'encadrement de la porte. La chambre n'était pas hideuse, mais sept ou huit dollars auraient constitué un loyer largement suffisant. J'aurais pu marchander à huit ou neuf dollars, mais je n'avais pas envie de marchander, d'autant que sa situation par rapport à la géographie des lieux me convenait tout à fait. De la fenêtre, je pouvais contrôler toutes les allées et venues, et par l'entrebâillement de la porte,

entendre une bonne partie des communications passées au téléphone mural.

— Je pense que je vais la prendre, dis-je en prenant soin de ne pas faire montre d'un enthousiasme démesuré. Je sortis un billet de dix de mon portefeuille et le lui tendis.

Elle le prit mais ne bougea pas.

— Je ne suis pas maniaque à l'extrême, mais il y a quelques règles à observer. Ni bruit ni musique après dix heures, par exemple.

J'eus envie de lui demander comme ça si elle avait quelque chose contre les solos de trombone, mais je n'en fis rien.

— Pas de cuisine dans les chambres, poursuivit-elle. Pas même de café. Cela dit, je sers le petit déjeuner si vous préférez ne pas sortir. Trois dollars par semaine pour six petits déjeuners ; je ne sers pas le dimanche. N'importe quand entre sept et neuf. Vous prendrez vos petits déjeuners ici ?

J'hésitai. J'allais dire non, puis il me vint à l'idée que Wanda prenait peut-être ses petits déjeuners ici et qu'ainsi je pourrais trouver une occasion de faire sa connaissance.

— De manière permanente, je ne sais pas encore car j'ignore quels seront mes horaires de travail, mais va pour la première semaine, dis-je en extirpant trois dollars de mon portefeuille.

— Il y a une salle de bains à chaque étage, reprit-elle en rangeant les billets. Ici, c'est la troisième porte au fond du couloir. Elle est peinte en blanc, vous ne pouvez pas la manquer. Il y a deux règles à observer pour la salle de bains. Premièrement vous assurer que la porte est bien verrouillée. Il y a indifféremment des dames et des messieurs parmi mes locataires, et je ne veux à aucun prix que quelqu'un se trouve dans une situation embarrassante en entrant.

— Ne craignez rien, je n'oublierai pas de verrouiller, dis-je.

— Deuxièmement, les bains sont interdits entre six heures et neuf heures du matin. C'est dans ces heures-là que la plupart de mes pensionnaires partent au travail, et quelqu'un qui occuperait la salle de bains en prenant un bain pourrait mettre quelqu'un d'autre en retard.

— D'accord, dis-je. Autre chose ?

— Non, c'est à peu près tout. Je suis Mrs Czerny. Quel nom

dois-je inscrire sur votre reçu ?

— Hunter, répondis-je, Ed Hunter, mais ne vous embêtez pas à rédiger un reçu. Dites-moi, Czerny, c'est un nom tchèque. Pourtant vous n'avez pas le type.

— C'était le nom de mon mari, dit-elle, qu'il aille griller en enfer !

Elle s'en alla puis se retourna encore une fois vers moi.

— Je vais vous faire un reçu quand même. Je fais toujours un reçu dont je garde la copie-carbone. Comme ça, chacun sait où il en est et à quelle date il faut payer le loyer suivant. Elle marqua un temps de réflexion, probablement déclenché par l'allusion au loyer suivant. Vous m'avez dit que vous ignoriez encore quels seraient vos horaires de travail, Mr Hunter. Cela veut-il dire que vous êtes actuellement sans travail ?

— Je viens juste d'arriver à Chicago, je viens de Gary. Mais je n'aurai aucun problème pour trouver un emploi, Mrs Czerny. Et dans le cas où ça prendrait plus de temps que prévu, j'ai de quoi tenir un moment, rassurez-vous.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

— Je suis typographe.

— Mon mari aussi était typographe. Qu'il aille griller en enfer !

Cette petite phrase câline devait ponctuer rituellement chaque évocation de son défunt ou ex-mari. Cette fois-ci, elle disparut pour de bon vers le fond du couloir et je pus enfin sourire en essayant de m'imaginer à quoi pouvait bien ressembler le cher époux.

Je pris la même direction qu'elle pour aller récupérer ma valise. Je fermai la porte et commençai à défaire mes bagages, rangeant mes affaires dans les tiroirs de la commode et dans la penderie. Cette fois, j'eus le temps de faire l'inventaire et m'aperçus que j'avais largement de quoi tenir une semaine. Il ne manquait que mes affaires de toilette et mon peignoir de bain. J'aurais besoin de ce dernier si je devais aller jusqu'à la salle de bains en pleine nuit.

Mrs Czerny réapparut comme je terminais, et me donna un reçu portant sur treize dollars. Elle ne resta pas pour bavarder et s'en retourna aussitôt.

Je consultai mon montre. Huit heures. Il ne s'était écoulé qu'une demi-heure depuis le coup de fil d'Oncle Am. Wanda ne rentrerait probablement pas avant deux heures, à moins que le film ne soit un infâme navet et qu'elle ait bon goût. En tout cas, je ne voulais la manquer pour rien au monde.

Des deux chaises dont je disposais – une en bois et l'autre munie de coussins rembourrés – je choisis la plus confortable pour l'installer devant la fenêtre.

J'entrebâillai légèrement ma porte. Les couloirs et les escaliers étaient tapissés de moquette, et en faisant attention au bruit des pas, je serais en mesure de déterminer au moins approximativement quelle chambre elle occupait, surtout si celle-ci se trouvait au premier.

Je retournai à la fenêtre prendre mon poste d'observation. Je regrettai à cet instant d'avoir omis de demander à Oncle Am si elle s'était changée avant de repartir au cinéma, ou bien si elle avait emporté un chapeau ou un parapluie. Cela dit je n'étais pas trop anxieux pour ce qui concernait l'identification. Il n'y avait probablement pas d'autre jeune femme parmi les locataires pour correspondre aussi précisément à la description que nous avait faite Starlock. Elle avait pu changer de vêtements, mais pas de physique.

Au bout d'un moment, je me souviens que j'avais toujours sa fiche de renseignements dans ma poche et que le moment n'était pas plus mal choisi qu'un autre pour l'étudier en détail, tant que cela ne me détournait pas de ma surveillance.

Il n'y était pas mentionné grand-chose de plus que ce que Starlock nous avait déjà appris. C'était une fiche de renseignements standard, sans en-tête – Starlock n'employait pas suffisamment de gens pour que cela fût utile – et avec des espaces réservés pour les états de service précédents et les références.

Côté états de service, c'était le néant. Le job à l'agence Starlock était apparemment son premier. Elle était sortie du lycée avec son diplôme en poche, avait suivi un cours de commerce pendant six mois, sans doute pour être en mesure de décrocher un emploi en cas d'urgence, comme celui qui s'était présenté six semaines plus tôt, puis elle était entrée à

l'Académie de Musique de Freeland où elle avait passé deux ans. Je me demandai quel était son instrument – peut-être pourrions-nous jouer en duo – et si elle se limitait au classique ou si elle aimait aussi le jazz. Pour ma part, j'aime les deux, mais je préfère écouter ou jouer du jazz. En musique classique, j'ai une préférence pour Stravinsky, mais je ne l'ai encore jamais essayé au trombone.

Les références citées étaient pour la plupart des hommes d'affaires de Freeland, sans aucun doute des amis ou relations de son père, mais n'avaient aucune importance en elles-mêmes. Elle n'en avait sans doute fait mention que pour la forme, dans la mesure où Starlock la connaissait déjà. Il n'avait probablement appelé aucune des personnes figurant sur la liste.

Au cours des deux heures qui suivirent, je notai près d'une douzaine d'entrées et sorties. Il y avait bien sûr plusieurs femmes dans le lot, mais aucune d'elles n'était Wanda.

Lorsque je la vis tourner dans l'allée, je sus aussitôt que c'était elle. Elle s'était effectivement changée, abandonnant le manteau court de la description pour un imperméable, mais ne portait toujours ni chapeau ni parapluie. Apparemment, elle n'était pas du genre à s'effrayer pour une petite averse. Son casque de cheveux châains arrivant aux épaules correspondait magnifiquement à la description.

À cette distance et à travers un rideau, je ne parvenais pas à distinguer clairement son visage, mais je le trouvais déjà ravissant, et malgré l'imperméable, il était parfaitement visible que ses cinquante-cinq kilos étaient parfaitement répartis sur son mètre soixante-cinq.

J'entendis la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer, puis le bruit léger de ses pas en direction de l'escalier. J'avais gagné dans l'intervalle la porte de ma chambre afin d'entendre plus distinctement. Elle s'était arrêtée avant d'arriver à destination, et j'entendis le cliquetis du combiné du téléphone mural, suivi du tintement de la pièce qu'elle venait de glisser dans l'appareil.

Il y eut un instant de silence à peine troublé par le bourdonnement du cadran, puis sa voix. Une jolie voix, bien que teintée d'angoisse à ce moment-là, juste assez forte pour me permettre de l'entendre en tendant l'oreille.

— Vous êtes le sergent de service ?... Mon nom est Wanda Rogers, 186 West Covent Place, vous notez l'adresse ?... Bien. Je veux vous signaler qu'un homme m'a suivie du cinéma où j'ai passé la soirée jusque chez moi. Je ne sais pas s'il est reparti lorsqu'il m'a vue rentrer ou s'il est toujours dehors à surveiller, mais j'aimerais que vous contactiez votre voiture de patrouille par radio afin qu'ils viennent jeter un coup d'œil, c'est tout près... Son signalement ? Il est de taille moyenne, un peu rondelet et porte une moustache. Il est vêtu d'un costume marron et d'un feutre noir...

CHAPITRE III

J'étouffai un juron. Elle avait repéré Oncle Am. Comment, ça je n'en avais pas la moindre idée, il est hors pair pour les filatures, et ne s'était jamais fait repérer auparavant, et là, dès le premier soir... Il fallait à tout prix que je l'avertisse, et que je devine rapidement dans quel trou de souris des alentours il s'était glissé, le temps de s'assurer que la fille n'allait pas ressortir.

Je sortis et gagnai la porte d'entrée puis, une fois sur le trottoir, jetai un regard d'un bout à l'autre de la rue. Je finis par l'apercevoir dans l'ombre d'un porche, sur le trottoir d'en face. Je fis quelques pas dans sa direction afin d'être sûr de ne pas me trouver dans le champ de vision de Wanda, puis après m'être assuré que personne d'autre ne m'observerait, je lui adressai de grands signes qu'il comprit tout de suite, s'éloignant aussitôt à grands pas.

Pour rendre crédible l'histoire que je m'apprêtais à raconter, je repassai devant le 186 et fit quelques mètres dans la direction opposée, puis regagnai le vestibule.

Wanda était toujours au téléphone, dont elle donna les coordonnées.

— C'est un meublé, précisa-t-elle, mais je reste près du téléphone jusqu'à ce que vous rappeliez, si vous pouvez faire venir la voiture de patrouille tout de suite... Oui, je serai en mesure de l'identifier s'ils l'appréhendent.

Elle raccrocha et se tourna vers moi. Je traversai le vestibule dans sa direction.

— Excusez-moi, dis-je, ma porte était entrouverte et j'ai entendu malgré moi une partie de votre conversation. J'ai pensé que je pourrais vous prêter main-forte en attendant l'arrivée de

la police s'il y avait eu un type en planque dehors. Mais il n'y a personne. La rue est déserte...

— Je vous remercie, dit-elle en jetant un coup d'œil vers le téléphone, mais je crois qu'il est trop tard pour annuler. Ils ont dû déjà prévenir la voiture de patrouille, et d'ailleurs...

Elle s'interrompit juste avant de me faire comprendre que la ronde de police était sans doute plus qualifiée que moi pour repérer un type en planque dans la rue la nuit.

— Vous n'auriez pas dû prendre un tel risque. Qu'auriez-vous fait si vous l'aviez trouvé et qu'il se soit révélé dangereux ?

— Je me serais révélé dangereux, moi aussi, répondis-je avec un petit sourire. Mais, pardon, je m'appelle Ed Hunter, je viens d'emménager dans la chambre sur la rue, à cet étage. Je vous ai entendue dire votre nom tout à l'heure. Wanda Rogers, c'est bien ça ?...

Elle acquiesça.

— Ravie de vous connaître, Mr Hunter, et merci encore, mais vous n'auriez pas dû prendre un tel risque.

— Je vous en prie. Et si ça se renouvelle ou qu'il y a quelque chose que je puisse faire pour vous, n'hésitez pas à m'appeler, je suis souvent chez moi. Vous êtes ici depuis longtemps ?

— Un petit peu moins d'un mois.

— Cette Mrs Czerny m'a l'air d'être un sacré personnage, non ? Oh, pendant que j'y pense, comment sont les petits déjeuners ici ?... Enfin, je veux dire, si vous prenez les vôtres ici. J'ai payé une semaine d'avance, mais je ne sais pas si j'irai au-delà.

— Je ne prends pas mes petits déjeuners ici, je regrette de ne pouvoir vous renseigner à ce sujet. Je ne prends jamais qu'un café avec une brioche ou un croissant le matin, et ça me revient moins cher sur le chemin du travail.

— Dans ce cas, j'ai bien peur d'en être de mes trois dollars, à moins que mes six petits déjeuners valent le coup...

Je m'arrangeai pour prolonger la conversation sur la pluie, le beau temps et l'atmosphère de la pension jusqu'à ce que le téléphone sonne quelques minutes plus tard et qu'elle décroche.

— Oui, c'est bien Wanda Rogers... Bien, merci quand même d'avoir essayé... Naturellement que je suis sûre d'avoir été

suivie, mais il a dû continuer son chemin au lieu de rester dehors à faire le guet. Oui, entendu, c'est ce que je ferai. Au revoir et merci encore...

Puis elle se retourna vers moi :

— Bonsoir Mr Hunter.

Puis elle monta l'escalier et ce fut tout. Ce qui, tout bien considéré, n'était déjà pas si mal, et en tout cas plus que je n'avais osé espéré accomplir pour mon premier soir. Je l'avais rencontrée et établi le contact. Le fiasco d'Oncle Am m'avait ouvert une brèche inattendue.

Je retournai jusqu'à ma chambre presque sur la pointe des pieds, de façon à pouvoir distinguer le bruit de ses pas à elle au-dessus de ma tête. Il me sembla l'entendre traverser complètement le couloir du deuxième mais je ne l'entendis pas gravir une autre volée de marches, ce qui me fit déduire avec une quasi-certitude que sa chambre devait se situer juste au-dessus de la mienne. Une fois dans mes appartements, j'entendis marcher au-dessus de moi, ce qui fit se dissiper mes derniers doutes car je n'avais encore rien entendu avant de ce côté-là.

Je décidai de me replonger dans mon bouquin pour environ une heure, puis de retourner à la maison trouver Oncle Am. Même s'il était couché, il faudrait que je le réveille afin de faire le point avec lui et aussi de lui raconter ce qui était arrivé. Je ne manquerais pas de l'engueuler un brin pour s'être fait retapisser dès sa première soirée de filature, mais aussi de le rassurer sur la tournure finalement fructueuse qu'avaient repris les événements.

Je repris donc l'un des livres de poche que j'avais embarqués à la hâte en bouclant ma valise là où je l'avais laissé.

Tout était tranquille – ni bruit ni musique après dix heures – et je ne guettais aucun son particulier lorsqu'une demi-heure plus tard me parvint un pas de femme descendant l'escalier et arpentant le couloir. Il y avait peu de chances pour que ce fût Wanda. Elle ne ressortirait probablement pas de la nuit mais je devais tout de même m'en assurer, même si je ne pouvais pas prendre le risque de sortir après elle et de la filer. Je m'approchai donc de la fenêtre afin de voir qui allait bien

pouvoir sortir.

Mais personne ne semblait décidé à sortir. Les pas s'arrêtèrent devant ma porte et j'entendis frapper doucement.

Lorsque j'ouvris, Wanda se tenait là, l'air un peu effrayé à ce qu'il me sembla. Elle avait revêtu un pyjama, mais la robe de chambre qu'elle avait enfilée par-dessus était aussi épaisse qu'une robe d'été.

— Mr Hunter, vous m'avez dit de ne pas hésiter si j'avais un service à vous demander, commença-t-elle.

— Naturellement, répondis-je. Voulez-vous entrer ?

Elle entra, poussant la porte derrière elle sans la fermer complètement.

— Je crois que l'homme est revenu. Je ne suis pas absolument sûre, mais il m'a semblé apercevoir quelqu'un sous un porche, de l'autre côté de la rue.

— Bon, je vais aller voir, dis-je, mais convaincu qu'Oncle Am n'avait pas eu la stupidité de revenir après avoir constaté ma présence sur les lieux et reçu cinq sur cinq les contorsions de sémaphore dont je l'avais gratifié pour qu'il interrompe la surveillance. J'attrapai mon manteau. Je ne m'étais pas dévêtu plus avant, comptant de toutes manières ressortir.

— Attendez, m'exhorta-t-elle. C'est juste parce que je ne suis pas assez sûre pour appeler à nouveau la police, surtout après leur avoir donné une fausse alerte tout à l'heure. Mais je ne veux surtout pas que vous preniez le moindre risque en tentant de le maîtriser avant l'arrivée de la police. Promettez-le-moi ?

— C'est entendu, dis-je, mais s'il me voit marcher dans sa direction, ça le fera décamper. Même s'il est encore là, dehors, à guetter, il ne sera plus temps que vous appeliez de nouveau la police si je me contente de faire trois pas vers lui et de rebrousser chemin.

— Mais ne vous y prenez pas comme ça. Restez de ce côté de la rue et ne regardez dans sa direction que du coin de l'œil. Ensuite, allez jusqu'au drugstore du coin acheter un paquet de cigarettes ou autre chose et revenez, sans quitter le trottoir, ainsi, rien n'aura l'air suspect. Et à votre retour, si vous l'avez vu, alors j'appellerai la police.

— D'accord, ne bougez pas d'ici et attendez-moi, dis-je en la

rassurant d'une légère tape sur l'épaule.

Je marchai le long du bloc jusqu'au drugstore qui faisait l'angle sans apercevoir qui que ce fût d'un côté de la rue ou l'autre. Elle n'avait pas imaginé voir Oncle Am la première fois, mais avait dû être le jouet d'une illusion d'optique la seconde, croyant voir quelqu'un qui n'existait pas tapi dans l'ombre d'un porche. Mais fantasme ou pas, cela arrangeait foutrement mes affaires. Pour ce qui était de prendre contact avec Wanda Rogers, j'étais servi !

Je revins dans ma chambre.

— Miss Rogers, il n'y a pers...

Je m'immobilisai instantanément sur le pas de la porte. Wanda Rogers se tenait assise sur le bord du lit, du côté opposé au mien et braquait une arme en direction de mon plexus solaire. Elle tenait le revolver on ne peut plus fermement et, qui plus est, avait armé le chien. De là où elle était, et avec la pression minimale à exercer sur la détente, il n'y avait aucune chance pour qu'elle me rate.

Je ne fis pas le moindre mouvement.

Le revolver était celui-là même que j'avais rangé quelques heures plus tôt sous une pile de chemises dans le tiroir de la commode. Un Police Positive 38 à canon court. À peine un petit peu moins dangereux qu'un obusier à cette distance.

— Ça vous ennue si je m'assois ? demandai-je.

— Pour quoi faire ?

— Eh bien en m'asseyant sur cette chaise, expliquai-je en ne risquant qu'un signe de tête en direction du siège, je serai plus loin de vous qu'actuellement, et vous aurez moins à craindre que je tente de m'emparer de l'arme. Non pas que j'ai la plus petite intention de le faire, mais...

— D'accord, asseyez-vous, dit-elle d'une voix parfaitement calme, mais prenez bien soin de poser vos mains sur les accoudoirs, que je ne les perde pas de vue.

Je gagnai la chaise à pas mesurés et m'assis, gardant mes mains bien en vue. L'œil noir du canon n'avait pas manqué un seul de mes gestes.

— Une dernière chose, ajoutai-je. Sans avoir une gâchette hyper-sensible, ce revolver peut partir d'une simple caresse sur

la détente, sans intention de votre part. Si vous décidez de me tirer dedans, pas de problème, mais avouez que ce serait idiot de le faire accidentellement. Cela vous ennuerait-il de le décentrer juste un petit peu ou de rabattre le chien. Dans un cas comme dans l'autre, si je tente de vous sauter dessus d'où je suis, vous aurez encore le temps de tirer deux fois.

Elle ne rabattit pas le chien, mais orienta l'arme légèrement sur le côté.

— Bon, à présent, dit-elle, commencez par me dire qui vous êtes, Mr Hunter, si toutefois c'est votre vrai nom.

— C'est mon vrai nom, dis-je, et vous avez sans doute deviné que je suis détective – puisque vous l'avez deviné, il n'y a aucune raison pour que je prétende le contraire. Je n'ai plus de couverture ce qui met un terme à ma compétence dans cette affaire. Maintenant que vous savez à quoi vous en tenir sur mon compte, quelle raison auriez-vous de me descendre ? À moins que ce soit votre habitude avec les flics ? Vous savez, il est infiniment plus simple de refuser de leur parler. Sauf ceux qui ont des mandats pour vous envoyer en taule et vous menacent du pire quand vous refusez de parler. Mais moi, je n'ai rien à voir avec eux, je ne suis qu'un flic privé. Qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ?

— J'ignore complètement si vous êtes ou non ce que vous prétendez, toute la question est là. Si vous l'êtes vraiment, je suppose que je ne pourrais rien y faire. Mais si vous mentez, je vais vous mettre dans les mains de la police. Et tout de suite...

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je ne dis pas la vérité ?

— Pour la bonne raison que je n'intéresse pas que les détectives, Mr Hunter. D'autres personnes s'imaginent que je sais quelque chose sur ces 46 000 dollars qui ont disparu. La maison de Freeland a été cambriolée et ma chambre ici a été fouillée également.

— C'est peut-être la police ?...

— Non. Quand on a découvert que de l'argent avait disparu des caisses, ils sont venus avec un mandat et, croyez-moi, ils ont fait leur travail on ne peut plus consciencieusement. Pourquoi seraient-ils revenus comme des voleurs ?...

Manifestement, elle commençait à me croire. À moins que

son bras ne commençât à fatiguer. L'arme reposait à présent sur le dessus de lit, bien que toujours armée et pointée dans ma direction.

— En outre, poursuivit-elle, j'ai été suivie – et bien avant ce soir –, peut-être par des détectives, mais comment être sûre ?

— Cette nuit, c'était en effet le cas, dis-je. Je peux au moins éclairer votre lanterne sur ce point.

— Vous étiez de mèche avec le type qui m'a suivie depuis la sortie du cinéma ; ce qui m'a donné l'éveil, c'est votre façon d'agir quand vous m'avez entendue appeler la police et que vous êtes aussitôt sorti pour aller l'avertir, prétendant à votre retour qu'il n'y avait personne dehors.

— Effectivement, soupirai-je, je suis de mèche avec lui. C'est mon oncle et nous dirigeons une petite agence, lui et moi. La Hunter & Hunter. On se partage le boulot, même pour le bousiller dans les règles comme ce soir. Dites, ça vous ennuerait vraiment de désarmer ce flingue ? Je vous signale au passage que s'il part tout seul, dans ma direction ou pas, vous violerez une des règles de cet établissement. Ni bruit ni musique après dix heures, rappelez-vous...

J'eus mieux fait de la boucler, car elle pointa de nouveau le revolver vers moi.

— Je ne sais toujours pas si vous êtes vraiment un détective, en dehors de ce que vous prétendez. En fouillant dans vos affaires, j'aurais dû logiquement trouver un renseignement quelconque sur votre identité et votre profession, mais je n'ai trouvé que cette arme. Vous pourriez tout aussi bien être un criminel.

— J'ai mes papiers, dis-je, ma licence et tout le bataclan, mais dans ma poche, et je ne vais certainement pas me risquer à fouiller dans ma poche tant que vous m'agiterez ce pétard sous le nez.

Pour dire la vérité, l'arme ne s'agitait pas sous mon nez. Au contraire, elle me fixait sans remuer d'un poil. C'était moi qui m'agitait. Intérieurement.

— Quelle poche ?

Elle ne laissait vraiment rien au hasard. Je me fendis d'un léger sourire.

— La poche intérieure de mon manteau. J'ajoute que vous n'avez pas d'inquiétude à avoir quant à la présence d'un deuxième revolver dans un holster d'épaule. J'étais en manches de chemise lorsque vous êtes entrée, et vous m'avez vu enfiler mon manteau. D'accord ?

Elle hocha la tête et je glissai la main dans ma poche intérieure pour en extirper le contenu, dans lequel je trouvais l'enveloppe renfermant le chèque du loyer que j'avais oublié de mettre à la boîte, et posai délicatement sur le bord du lit les preuves de ma bonne foi, en prenant soin de les mettre à sa portée.

Elle s'en saisit d'une main, sans que l'arme bougeât d'un millimètre et lut tout en continuant à me surveiller du coin de l'œil. Enfin elle posa le revolver, puis les papiers sur le lit et se leva.

— D'accord, je vous crois... Maintenant, si vous voulez bien m'excuser.

— S'il vous plaît, ne partez pas encore, Miss Rogers. Nous n'avons pas complètement terminé...

— Et que reste-t-il, selon vous ? Si vous croyez que simplement parce que vous m'avez prouvé que vous étiez détective, je...

— S'il vous plaît, asseyez-vous, répétais-je gentiment. J'ai encore quelque chose à vous dire. Vous m'avez braqué avec un revolver armé pendant cinq bonnes minutes, faites-moi la gentillesse de m'écouter, maintenant.

Un peu à contrecœur, elle se rassit.

— Tout à l'heure, vous avez omis de m'interroger sur un point : mon employeur. Vous savez, certains détectives ne sont pas très regardants et je pourrais parfaitement avoir été engagé par un truand quelconque qui pense que vous savez où est l'argent. Ce n'est pas le cas, mon oncle et moi sommes très regardants, mais...

— Vous n'avez pas besoin de me révéler l'identité de votre client, Mr Hunter, je m'en doute. C'est la société de placements qui va devoir payer si mon père est reconnu coupable des détournements. Qui d'autre, mis à part la police, pourrait avoir un intérêt honnête dans cette affaire ? J'ai pourtant eu plusieurs

entrevues avec eux et je leur ai dit la vérité. Mon père n'a pas pris cet argent, et je ne sais ni qui l'a pris ni où il se trouve. Alors qu'ai-je à gagner à reparler de tout cela avec vous.

— Vous avez raison, nous travaillons en effet pour Waukegan, dis-je en pensant qu'il n'y avait aucune raison pour m'en défendre tant que je ne disais mot sur Starlock. Je ne voulais pas qu'elle lui en veuille et n'aille pas au travail le lendemain et le surlendemain. Mais il y a quelque chose que vous perdez de vue, repris-je, c'est que la compagnie ne s'intéresse pas uniquement à l'argent. Ils seraient tout aussi contents d'être en mesure de prouver l'innocence de votre père. Cela les tirerait d'affaire tout autant que s'ils remettaient la main sur l'argent détourné. Donc, dans ces limites, leur intérêt et le vôtre sont les mêmes. Je suppose que vous tenez à blanchir le nom de votre père, je me trompe ?

Cette fois, j'étais parvenu à capter complètement son attention.

— Bien sûr, mais comment ? Puisque je ne sais rien, je ne vois pas ce que je pourrais faire pour vous aider...

— Vous pourriez jouer le jeu...

— Quel jeu ?

Je lui expliquai en quoi consistait le plan infallible mis sur pied par Hunter & Hunter, très souvent utilisé dans le métier de détective et qui consiste à entrer en contact, puis gagner la confiance d'un suspect afin de le faire parler et d'apprendre un maximum de choses qu'il n'avouerait pas à un détective. Je lui révélai ainsi en quoi la filature préliminaire d'Oncle Am n'avait été qu'un travail d'éclaireur destiné à faciliter le mien.

— Maintenant, ajoutai-je, vous n'aurez plus à craindre d'être suivie dans la rue, en tout cas pas par lui. Mais pourquoi ne pas me laisser continuer mon job et me laisser gagner votre amitié ? Enfin, dans des limites que vous fixerez vous-même, s'entend. À présent que vous avez pu vous rendre compte que je ne mordais pas, ne me trouvez-vous pas sympathique ? Ou ne pensez-vous pas que je pourrais trouver grâce à vos yeux ? Je suis un charmant garçon, disponible, célibataire et je n'ai que trois ans de plus que vous. La perspective d'un ou deux rendez-vous avec moi vous paraît-elle si désagréable.

— Mais...

— Et, dernier détail qui ne gâche rien, tout serait pris en charge par ma note de frais. Pourquoi ne pas dîner ensemble demain soir, au *Blackstone*, au *Ireland's* ou ailleurs, puis aller au spectacle après, aux frais de la compagnie ?

Elle éclata de rire.

— Ça ne serait pas mal, en effet, mais pas très honnête, enfin, je veux dire pour vous, à présent que je sais que vous êtes détective...

— Au contraire, je pense que ce sera un avantage. Si vous aviez continué de tout ignorer, j'aurais été obligé de finasser pour ne pas éveiller vos soupçons, et je n'aurais pu orienter la conversation sur l'affaire que lentement, en procédant par étapes, tandis qu'à présent, nous pourrions parler en toute franchise, et je mettrai bien moins de temps à en apprendre plus. En plus, nous joindrons l'utile à l'agréable.

— Mais que puis-je encore vous apprendre que vous ne sachiez déjà ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais je vous promets que je trouverai. Alors, c'est d'accord pour demain soir ? Je passerai vous prendre à cinq heures, à votre travail. Je connais bien sûr l'adresse.

Elle sourit. C'était la première fois que je la voyais sourire, et j'adorai ça.

— D'accord, mais pas au travail. Si nous allons dîner dans un restaurant chic, je veux d'abord revenir ici et m'habiller. Disons donc ici, à six heures et demie. Ma chambre se trouve juste au-dessus de la vôtre.

— C'est ce que j'avais calculé, dis-je. N'oubliez pas que je suis détective. Pendant que j'y suis, vous arrive-t-il de boire un verre ?

— Quelquefois, pourquoi ?

— Parce que le contraire m'aurait un peu compliqué la tâche pour vous faire parler, mais plus précisément aussi parce qu'il est à peine un peu plus de onze heures. Que diriez-vous d'aller faire disparaître le goût de la poudre à canon avec deux martinis. Cela ne vous prendrait pas plus d'une minute ou deux pour monter enfiler une robe et je connais un petit bar

tranquille à deux pas d'ici. Et si par hasard on voit un type en costume sombre ou qui que ce soit d'autre nous filer le train, je m'occupe de lui personnellement. Car, autre avantage pour vous, vous avez maintenant un garde du corps. Et je dis ça sans plaisanter.

— Merci, Mr Hunter.

— Ed, rectifiai-je. Pour que je fasse du bon boulot, il faut que nous soyons Ed et Wanda. Qu'est-ce que vous pensez de mon idée au sujet des martinis ?

— Merci, Ed, mais pas ce soir. Je suis fatiguée et je dois me lever tôt demain matin pour aller travailler.

Nous nous levâmes et je lui ouvris la porte. Elle passa si près de moi que je faillis succomber à la tentation, mais contins ma spontanéité. Je ne voulais pas trop tirer sur ma chance et risquer à nouveau de tout compromettre en tentant de l'embrasser ce soir, sans parler d'autre chose.

Après l'avoir entendue monter l'escalier, je récupérai mon revolver et le rangeai dans le tiroir, puis me ravisai et décidai de le mettre plutôt à l'abri dans la valise et de verrouiller cette dernière. Mrs Czerny m'avait l'air du genre à vérifier l'état poussiéreux des tiroirs et je n'avais aucune envie de me retrouver à lui expliquer que j'avais un permis en règle ainsi que le pourquoi de la chose.

Je ne tenais pas à mettre au courant, en plus de Wanda, la pension tout entière.

Je décidai ensuite qu'il était temps d'aller parler avec Oncle Am et me rendis à pied jusque chez nous. Lorsque j'arrivai devant la pension de Mrs Brady, il était près d'onze heures et demie, et je ne vis pas de lumière à la fenêtre de notre chambre, ce dont je conclus qu'Oncle Am devait dormir.

En réalité, il n'avait éteint la lumière que quelques minutes plus tôt et demeurerait éveillé. Il extirpa ses jambes de sous les couvertures et s'assit sur le bord du lit.

— Je commençais à trouver le temps long.

— Pourquoi ça ?

— Parce que, nom d'une pipe, j'avais envie de me taper une bière ou deux après que tu aies pris la relève, mais je me suis dit qu'il s'était sûrement passé quelque chose, alors je suis rentré

directement en espérant que tu téléphones ou que tu débarques. J'ai à peine eu le temps d'avaler un sandwich sur le chemin du retour. Tu n'es pas spécialement pressé ?

— Non, j'ai toute la nuit devant moi.

— Parfait. Alors je m'habille et on sort. Pendant ce temps-là, raconte-moi à qui s'est passé.

— C'est un peu long en ce qui me concerne, je te raconterai ça devant une bière. Par contre, toi, tu peux m'expliquer pendant que tu t'habilles, comment elle a fait pour te repérer. Parce qu'elle t'a bel et bien repéré. Elle était en train d'appeler les flics quand je suis sorti pour t'avertir. La voiture de patrouille a dû venir rôder dans le secteur cinq minutes après.

— Je m'en doutais. J'ai vu qu'elle m'avait repéré, mais je ne vois pas bien comment j'aurais pu l'éviter. Cette fille devait savoir que quelqu'un la suivait et elle a utilisé un moyen tout à fait classique et imparable. C'était au cinéma...

— Commence donc par le début, dis-je.

Il se leva. Il s'était couché en maillot de corps et caleçon et commença par enfiler ses chaussettes.

— Okay. Alors le début... Elle est sortie de l'immeuble à cinq heures cinq. Il pleuvait un petit peu et elle n'avait pas de parapluie. C'est peut-être à cause de ça qu'elle est aussitôt entrée au Corey's, le restaurant le plus proche. Elle y est restée environ trois quarts d'heure pendant que je l'attendais dans la rue. Elle a fini par en sortir et elle est rentrée chez elle. À pied, car la pluie avait cessé entre-temps. Je lui ai laissé pas mal d'avance et je peux être raisonnablement certain qu'elle ne m'a pas vu.

— Apparemment pas, confirmai-je. Elle a dit au flic qu'un homme l'avait suivie depuis le cinéma jusque chez elle, donc elle n'avait pas dû remarquer ta présence auparavant. En rentrant, elle ne s'est arrêtée nulle part ?

— Elle n'est *entrée* nulle part, précisa-t-il. Mais à peu près à l'angle de Covent Place, elle a croisé un type qu'elle connaissait et ils ont parlé quelques minutes, apparemment de la pluie et du beau temps. Un grand brun baraqué, dans les trente ans. Tu veux plus de détails ?

— J'aimerais autant, dis-je. C'est peut-être quelqu'un qu'elle

connaît de la pension, et dans ce cas je voudrais être en mesure de l'identifier.

— Environ un mètre quatre-vingt-cinq, cent kilos. Je ne sais pas de quelle couleur sont ses yeux, je regardais ailleurs quand on s'est croisés. Ça m'a tout l'air d'être un brutal, mais il n'a pas le physique ingrat. Costume gris, chemise bleu clair, pas de chapeau. Je le reconnaîtrais, mais côté description c'est à peu près tout ce que je peux te dire.

— Continue, ça me suffira pour le loger s'il fait partie des pensionnaires.

— J'ai tourné le coin juste comme elle entrait. J'étais sûr qu'elle ne m'avait pas remarqué, donc j'ai continué pour aller repérer les lieux. C'est à ce moment-là que j'ai vu la pancarte « Chambre à louer ». Mais comme elle pouvait ressortir d'une minute à l'autre, je n'ai pas voulu prendre le risque d'aller téléphoner. En fait, elle est restée près d'une heure avant de ressortir, cette fois en direction de State Street, vers le sud, et d'entrer dans le cinéma. Ensuite, je suis entré dans la salle à mon tour et, le temps de la situer dans l'obscurité, j'ai pris un siège au fond afin de ne pas la perdre de vue. Lorsqu'elle est sortie, je lui ai laissé une bonne minute avant de me lever et de quitter la salle. C'est à ce moment-là qu'elle m'a vu. Elle était restée dans le hall à faire semblant de se repasser du rouge à lèvres tandis qu'elle observait la porte par laquelle j'étais bien obligé de sortir. J'ai dû passer tout près d'elle. Une fois dehors, je me suis mis hors de vue et, à nouveau, je lui ai laissé prendre une bonne avance avant de me remettre à la suivre, et je me suis débrouillé pour rester la plupart du temps sur l'autre trottoir. Elle ne s'est retournée à aucun moment, mais elle s'est arrêtée à plusieurs reprises devant des vitrines. C'est là qu'elle a dû me surprendre au détour d'un miroir. Tu parles... Elle avait eu largement le temps de me photographier dix minutes avant... Il haussa les épaules. Bon, d'accord, j'ai commis une bourde. J'aurais dû rester dehors et attendre qu'elle sorte. C'est ce que j'aurais fait si j'avais su qu'elle était sur ses gardes et prête à me piéger. Cela dit, on a limité les dégâts puisque tu es parvenu à t'introduire dans la place. Après tout, c'était le but de la filature. Et puis de toutes manières, je n'aurais pas pu continuer après ce

soir. Tu es prêt, fiston ?

Il s'était entièrement rhabillé tout en parlant et enfila son manteau.

— Juste une minute, dis-je. J'ai bouclé ma valise tellement sur les chapeaux de roues que j'ai oublié deux ou trois bricoles. Je vais les récupérer maintenant de façon à ne pas avoir à revenir après notre briefing...

Je pris mon rasoir et ce qui allait avec, puis mon peignoir et mes mules, et commençait à m'en faire un baluchon quand Oncle Am me proposa d'utiliser sa mallette. Je réussis à y caser mon paquet et nous sortîmes.

Nous posâmes notre dévolu sur *Tom, Dick & Harry's*, une boîte dirigée par trois types – deux frères et un cousin – répondant respectivement à ces trois prénoms. Ce n'est pas la plus proche d'où nous habitons, mais c'est sans conteste la plus correcte et la plus propice pour soutenir une conversation sans être obligé de hurler par-dessus le juke-box, la télé ou la radio quand ce ne sont pas les trois à la fois. En outre, on y préparait d'excellents sandwichs chauds à toute heure et Oncle Am avait faim.

Nous nous installâmes dans un box à l'écart. Oncle Am commanda un hamburger avec des frites et deux bières. J'attendis que la serveuse revienne avec les boissons pour commencer mon récit des derniers événements, que j'entamai à partir du coup de fil d'Oncle Am. J'en étais au moment où Wanda venait de frapper à ma porte pour me demander d'aller jeter un œil dans la rue et de localiser l'*Homme*, quand la fille revint avec le hamburger et je dus attendre son départ pour poursuivre.

Oncle Am manqua de s'étrangler avec la deuxième bouchée de son sandwich lorsque le fil de mon récit me conduisit enfin sur le pas de ma porte et surtout dans la ligne de mire de mon propre revolver. Je me levai pour lui taper dans le dos.

Il me laissa continuer sans m'interrompre jusqu'à l'épisode des papiers d'identité.

— Mon Dieu, Fiston, c'est un vrai récital de bévues !... Cette fois, on va être obligés de tout raconter à Starlock. On va avoir l'air mariolle...

— Si tu mangeais tranquillement ton sandwich, que je puisse terminer, dis-je. Lorsque j’eus fini, j’enchaînai avec mes conclusions. Honnêtement, je crois que ce récit de bévues est ce qui pouvait nous arriver de mieux. Suppose qu’elle ne t’aie pas logé. Elle n’aurait pas appelé les flics et je n’aurais pas eu l’occasion d’engager la conversation avec elle. Elle aurait monté l’escalier et se serait enfermée dans sa chambre sans même me laisser le temps de voir son visage. Et il aurait pu s’écouler des jours avant que j’aie de nouveau une opportunité de faire sa connaissance. Au contraire, maintenant et avec tout ce qui est arrivé, j’ai rendez-vous avec elle demain soir, enfin ce soir, il est minuit passé. Quant au fait qu’elle sache qui je suis et ce que je fais, cela tourne également à notre avantage. En mettant cartes sur table, je peux apprendre en une seule soirée une quantité de trucs qui...

— Ouais, coupa Oncle Am, à condition qu’elle soit franche du collier. Qu’est-ce que tu as prévu pour le cas où elle saurait que son père est coupable et à quel endroit il a planqué le fric ?

— Et tu crois qu’elle me raconterait tout ça plus vite si j’étais Ed Hunter, imprimeur, plutôt que Ed Hunter, détective ? Non, de plus avec ma couverture, j’aurais mis un moment avant de la faire parler de l’affaire tout court. Et dans le cas où elle mentirait, je pense pouvoir le déterminer assez rapidement, dès que je commencerai à bien la connaître. On se reprend une bière pour deux ?

Nous commandâmes une autre bouteille et, tandis que nous la sirotions tranquillement, Oncle Am déclara :

— Même si tu m’as convaincu que nos conneries ont fait évoluer la situation dans le bon sens, il faut tout de même que nous fassions le point avec Starlock.

— Bien sûr, admis-je, mais laisse-moi être de la partie. Je pense parvenir à le convaincre de me garder sur le coup.

— Entendu. Tu n’as pas de plans précis pour demain. Enfin je veux dire en dehors de la soirée ?

— Non. À part le petit déjeuner de Mrs Czerny. Cela paraîtrait bizarre, après avoir payé une semaine d’avance, que je manque le premier.

— Bon, alors voilà ce que je propose. J’appelle Starlock chez

lui tôt demain matin, et on prend rendez-vous au bureau, ou quelque part ailleurs à sa convenance vers neuf heures, avant qu'il se rende à son bureau. Débarque donc vers cette heure-là, puisque de toutes manières tu devras te lever pour le petit déjeuner.

Je donnai mon approbation et nous terminâmes notre bière en parlant de tout autre chose avant de partir chacun dans une direction différente regagner nos pensions respectives.

CHAPITRE IV

Je me mis directement au lit, réglant mon réveil mental sur huit heures moins le quart.

Le lendemain matin, je dus m'y reprendre à trois fois avant de trouver la salle de bains libre, ce qui me fit hautement apprécier le règlement de Mrs Czerny concernant l'interdiction de prendre des bains entre six et neuf. Je fus néanmoins rasé, habillé et fin prêt à affronter mon premier petit déjeuner sur le coup des huit heures et quart. Je toquai légèrement à la porte entrebâillée au fond du couloir avant de faire mon entrée.

Je trouvai deux personnes assises à la grande table pour six qui devait largement suffire à accueillir toute la maisonnée par roulement entre sept et neuf heures.

Mrs Czerny semblait m'avoir entendu, puisqu'elle apparut à la porte de la cuisine avant même que je me sois choisi un siège.

— Bonjour Mr Hunter, asseyez-vous. Je vous présente Miss Watrous et Mr Black.

Tandis que je m'asseyais, Miss Watrous me murmura un bonjour auquel je répondis et Black se contenta d'un signe de tête que je lui retournai avec la même conviction.

Miss Watrous avait des allures de maîtresse d'école – mais je devais apprendre par la suite qu'elle était ouvreuse au Loop Theater – quant à Black, je le connaissais déjà de par la description qui m'en avait été faite la veille au soir. Massif, corpulent et brun, dans les trente ans. Il ne portait pas de costume gris, seulement un pantalon et une chemise boutonnée suffisamment bas pour offrir aux regards sa poitrine velue, mais j'étais pratiquement certain d'être en présence de l'homme dont m'avait parlé Oncle Am.

Le menu du petit déjeuner proposait, au choix, des céréales

ou des œufs, accompagnés de toasts et de café. J'optai pour les œufs. Ce n'était pas un repas copieux, mais tout à fait honnête pour le prix en tenant compte du fait que les toasts et le café étaient servis à discrétion.

Miss Watrous se leva de table quelques minutes seulement après que j'ai commencé à manger, mais Black s'attarda, bien qu'ayant terminé lui aussi, et commanda une deuxième tasse de café. Ne voyant aucune contre-indication à faire connaissance, je risquai une ou deux généralités qui ne reçurent que des grognements monosyllabiques en guise de réponse. Je décidai de laisser tomber.

Il prit son temps pour engloutir sa tasse de café au point que j'achevai mon repas avant qu'il ait terminé.

Je me levai, lançai un au-revoir destiné à Mrs Czerny, mais qu'il pouvait également prendre à son compte et quittai la pièce. Une fois dans le couloir, je ne tardai pas à entendre des pas derrière moi.

— Hey, Hunter...

Je me retournai.

— Je voudrais vous parler une minute, en privé, dit-il. C'est pour ça que je n'ai pas voulu entamer la conversation là-bas. Venez dans ma chambre...

Je ne discernai aucune animosité ni menace sous-jacente dans sa voix, mais je me demandai bien ce qu'il pouvait me vouloir. Savait-il qui j'étais ? Je ne voyais pas comment, à moins que Wanda ne le lui eût dit. Après tout, ils semblaient se connaître et ils avaient pu se croiser le matin même, ou bien se voir la nuit précédente, après que je sois parti retrouver Oncle Am.

En tout cas, j'étais curieux de savoir, quitte à arriver en retard au bureau ou être obligé de prendre un taxi.

— Où est-elle, votre chambre ?

Il me précéda et ouvrit la porte de la chambre située juste en face de la mienne, et qui donnait également sur la rue. Je commençai à avoir une petite idée sur la raison de l'entretien et à sentir une odeur de roussi. Mais à présent que le vin était tiré...

Le mobilier était identique à celui de ma propre chambre,

mais la pièce était légèrement plus petite. J'entendis la porte se refermer derrière moi. Il s'y adossa tandis que je me retournai. Son visage était parfaitement impassible.

— Tu as eu de la compagnie dans ta chambre la nuit dernière, bonhomme, dit-il.

— Je ne pense pas que ce soit contraire au règlement intérieur. Nous n'avons pas fait de bruit...

— Je sais. Vous avez seulement causé. Je n'ai rien entendu de la conversation, mais j'ai reconnu la voix de Wanda Rogers. Alors écoute bien : je t'interdis de tourner autour d'elle, vu ?

Il était bien trop sûr de lui pour que j'aie une chance de le convaincre qu'il y avait erreur sur la personne, et je n'essayai même pas.

— Je ne vois pas en quoi ça vous regarde. En tout cas, si vous avez espionné, vous devez savoir qu'elle n'est pas restée longtemps et que nous avons seulement parlé.

— Oui, je sais, et je l'ai entendue remonter seule, après. Je ne dis pas qu'il s'est passé quelque chose, je te dis simplement d'oublier cette fille, tu piges ?

Je pigeais, et en même temps, je ne pigeais pas. Que ce grand machin soit amoureux de Wanda, soit. Mais j'avais du mal à imaginer qu'elle lui ait donné le moindre encouragement. À vue de nez, ce gorille était à cent lieues de son idéal masculin.

— Vous n'êtes ni son mari ni sa duègne, autant que je sache. Elle est célibataire et majeure. En quoi sa vie privée vous concerne-t-elle ?

— C'est mon problème, bonhomme, t'occupe pas et laisse tomber. Je ne te le demande pas, je te le conseille.

Il serra les poings, sans avoir besoin de m'expliquer ce qu'il ferait si par hasard je n'obtempérais pas. Je l'étudiai attentivement en me demandant quelles étaient mes chances de le démolir. Il ne semblait pas y avoir d'alternative, à moins que je ne cède à ses exigences ce qui était tout à fait hors de question.

Cela aurait signifié abandonner purement et simplement l'opération. En outre j'avais déjà pris rendez-vous avec Wanda et j'étais prêt à assumer les frais sur mes propres deniers même si Starlock décidait de nous retirer l'affaire après l'entrevue. Je

préfèrai me faire casser la gueule plutôt que de faire machine arrière.

Il était impressionnant et faisait quinze kilos de plus que moi. Parfois, il arrive que les gros soient mous. Mais lui n'en avait pas l'air. Pas du tout.

Je fis une tentative pour gagner du temps.

— Quel est votre intérêt dans tout ça, Black ? Écoutez, même si vous en pincez pour cette fille vous ne pouvez pas l'empêcher de sortir avec qui elle veut. Vous n'avez aucun droit sur elle.

— Je n'en discuterai même pas, bonhomme. Je te préviens, c'est tout. Soit tu me dis que tu laisses tomber, soit je te fais cracher tes dents une par une. Tu as le choix entre ici tout de suite, ou dans la ruelle derrière, si tu préfères qu'on ait plus d'espace pour s'amuser.

Je soupirai. Je ne voyais pas d'autre solution à part caner ou appeler au secours, et j'étais un trop grand garçon pour faire l'un et l'autre. Par contre, l'idée de la ruelle me séduisait assez. Que je parvienne ou non à le sécher, j'aurais au moins plus de latitude côté jeu de jambes tandis qu'ici je me faisais l'effet d'un parfait punching-ball. Je pouvais à peine reculer d'un pas avant de me faire coller au mur ou de trébucher contre le coin du lit ou le dossier de la chaise.

— Okay, Black. Si vous le prenez comme ça, allons dans la ruelle.

Il s'effaça pour me laisser sortir et referma sa porte juste comme j'ouvrais la mienne. Il fut à côté de moi la seconde d'après.

— Qu'est-ce que tu vas faire là-dedans ? demanda-t-il avec l'arrière-pensée évidente que j'allais soit m'enfermer soit chercher une arme.

— Si ça ne vous ennuie pas, je vais me débarrasser de mon manteau, pour qu'on soit à égalité.

Il resta dans l'encadrement de la porte tandis que je posai mon manteau et ôtai mon nœud-papillon, puis recula pour me laisser sortir et, le temps de fermer à clef, je le suivis dehors. Il y avait une allée étroite menant derrière, entre deux bâtiments, et il me laissa passer devant, de peur sans doute que je décide de prendre mes jambes à mon cou au dernier moment. En d'autres

circonstances, c'est probablement ce que j'aurais fait. Pour ce qui allait s'ensuivre, je me donnais une toute petite chance, à condition qu'il soit lent ou ne sache pas se battre, ou encore qu'il n'ait pour lui que ses muscles et sa corpulence.

Je retroussai mes manches de chemise tandis que nous traversions le passage menant au terre-plein entre les deux immeubles et me mis aussitôt en position au centre de la ruelle. Tant qu'à faire, autant ne pas lui laisser l'initiative. Mon intention était de frapper le premier, dans la mesure du possible, et d'aller voir ailleurs, également dans la mesure du possible.

Il m'arriva dessus aussi avenant qu'un vingt-cinq tonnes et je crus voir mes rêves réalisés. Je fis un pas en arrière, puis un en avant et lui décochai un swing du gauche à la face pour l'obliger à lever sa garde, ce qu'il fit, après quoi je pivotai et envoyai de toutes mes forces mon droit dans la bedaine. Un coup imparable, propre à envoyer un adipeux au tapis, et tout du moins à couper net l'élan d'un adversaire normal.

Le coup fit effectivement très mal, mais pas à lui. À moi. Il avait instantanément contracté ses muscles abdominaux et mon crochet des grands jours percuta un véritable mur de briques. J'aurais volontiers ramassé le tas de miettes qu'étaient devenus les divers osselets de ma main droite afin de reconstituer le puzzle, mais je dus esquiver son direct du droit en baissant la tête et ensuite me faire cueillir par son gauche au plexus solaire que Wanda Rogers avait longuement braqué la veille au soir avec mon propre revolver. La différence était que le revolver n'avait fait aucun mal à mon plexus tandis que son poing me fit l'effet d'un pieu enfoncé d'un seul coup de masse. Sur un ring, un coup pareil arrive à peine à faire plier le type qui le reçoit et ne l'envoie que rarement au tapis, étendu pour le compte. Mais sans le gant de cuir pour amortir le choc – si peu que ce soit – et balancé par un type comme Black, un coup pareil peut parfaitement allonger son bonhomme.

En tout cas cette fois-ci, il allongea bel et bien son bonhomme...

Lorsque je vis à nouveau le jour, j'étais bêtement étendu sur le dos en plein milieu de la ruelle, éructant, payant chaque

bouffée d'air que je respirais par une douleur lancinante qui me fit croire un moment qu'on m'avait brisé les côtes une par une.

Quelqu'un se tenait penché au-dessus de moi et je mis plusieurs secondes à réaliser qui ça pouvait bien être.

— T'as ton compte, bonhomme ? Nom de Dieu, tu ne te fais pas prier pour aller mordre la poussière, dit le quelqu'un en question.

C'est alors que je me souvins de ce qui était arrivé et aussi de l'endroit où c'était arrivé. J'attendis une autre seconde avant de pouvoir respirer de nouveau et de retrouver l'usage de la parole.

— J'ai mon compte, admis-je. Vous auriez pu me prévenir que vous étiez un pro.

Il eut un ricanement. Un ricanement des plus antipathiques.

— Tu te relèves pour un deuxième service ou tu promets de faire gentiment ce que je t'ai conseillé à propos de la fille ?... À moins que tu préfères que j'abrège tes souffrances sans que tu aies à bouger d'où tu es. Tu choisis quoi ?

Je pris encore quelques respirations, de façon à pouvoir enchaîner quelques phrases avec des verbes les unes derrière les autres, tout en réfléchissant à la nature des phrases en question, puis roulai lentement sur le côté, essayant de prendre appui sur une de mes chevilles. Mais je dus me rendre à l'évidence que j'étais incapable de me lever, et même de faire semblant. Je lui faisais tout de même face, gardant un œil sur ses pieds, et au cas où lui viendrait l'idée de s'en servir, j'étais en mesure de parer au moins le premier coup.

— Je ne me relève pas, dis-je. Tu es beaucoup plus fort que moi, c'est un fait, mais juste une petite chose : si tu veux m'offrir un deuxième service, tu as plutôt intérêt à finir le boulot parce que je te jure bien que si tu me laisses en vie, c'est toi qui auras le choix entre la taule ou une balle de revolver dès le moment où je rouvrirai un œil. Tu piges, bonhomme ? Alors décide-toi vite...

Je ne plaisantais pas et il me donna l'impression de l'avoir compris au ton de ma voix. Il demeura pensif quelques secondes durant lesquelles j'eus presque l'impression d'entendre ses mécaniques s'ébranler à l'intérieur de sa tête. Puis je le vis promener son regard d'un bout à l'autre de la ruelle. Il essayait

d'évaluer ses chances et je me fis un devoir de briser aussitôt ses rêves.

— Un dernier détail, si tu as dans l'idée de me finir et de retourner à tes occupations, il vaudrait mieux que tu fasses vite, parce qu'un combat à la loyale et un meurtre sont deux choses différentes, et au premier geste, je te promets que je me mets à gueuler comme jamais tu n'auras entendu et que cette ruelle sera noire de monde avant que tu aies pu me pocher un œil...

Il me regarda, déconcerté, et marmonna une câlinerie que je ne répéterai pas avant de tourner les talons vers le bout de la ruelle.

Je pris mon temps – je n'avais pas d'autre choix que de prendre mon temps – pour me remettre debout et quittai la ruelle à mon tour. Je me donnais l'impression de n'avoir pas dessaoulé pendant trois jours et mon corps me faisait un mal de chien de l'abdomen à la racine des cheveux. Quand j'atteignis la rue, je le vis qui tournait le coin, dans la direction opposée à celle de la pension. Je ne peux pas dire que j'en fus consterné.

De retour dans ma chambre, je m'assis sur le lit pendant une minute ou deux. Je regardai ma montre et constatai qu'il était près de neuf heures. J'allai de toutes façons être en retard au bureau, sans parler du fait que je devais me changer et retrouver figure humaine. C'est alors qu'il me revint à l'esprit que le rendez-vous avec Starlock n'avait été avancé que de manière hypothétique, et que s'il ne pouvait avoir lieu à l'heure prévue, je n'avais plus de raison particulière d'accélérer le mouvement. Et ça tomberait on ne peut mieux parce que je ne me sentais pas du tout en mesure d'accélérer un quelconque mouvement.

Je glissai une pièce dans l'appareil et appelai le bureau. Oncle Am était déjà là.

— C'est moi, Oncle Am. Starlock vient-il ou pas ?

— Non, fiston, je l'ai eu chez lui juste avant qu'il parte. Il a une matinée chargée à cause d'une autre affaire et on a fixé un autre rendez-vous. Midi au *Stag Grill*, il réservera une table. Tu préfères nous rejoindre directement ou passer d'abord au bureau ?

— Je ne sais pas encore, il y a eu du nouveau ici et il faut que je vérifie quelque chose. Si je ne suis pas au bureau d'ici midi, je

vous rejoindrai vers midi et demie au *Stag*. En tous cas ce contretemps tombe bien.

— Okay, fiston. Ton truc à vérifier, ça concerne notre affaire ?

— J'en sais foutre rien, répondis-je, mais je vais faire en sorte d'être fixé. Je te raconterai ça tout à l'heure.

— Tu ne veux rien dire au téléphone d'où tu es ? Okay, à plus tard. Fais attention à toi.

— Je vais essayer.

Je retournai dans ma chambre et me reposai une dizaine de minutes dans un fauteuil, histoire de reprendre des forces, puis je me déshabillai, enfilai mon peignoir et pris la direction de la salle de bains au fond du couloir. Il était plus de neuf heures et je me dis qu'un bain me ferait le plus grand bien. Je demeurai un long moment dans la baignoire remplie d'eau chaude, principalement à numéroter mes côtes et à en vérifier l'état. Aucune d'elle n'était brisée, ce qui était déjà quelque chose. Si son coup de boutoir ne m'avait pas fauché plein centre, il aurait fait probablement moins mal et ne m'aurait sans doute pas mis K.O., mais il y aurait eu de la casse.

De retour dans ma chambre, j'évaluai l'étendue des dégâts vestimentaires après mon petit tour dans la ruelle. Mon pantalon n'avait pris que de la poussière, et ne réclamait qu'un bon coup de brosse – j'avais heureusement emporté ce qu'il fallait –, mais il était arrivé le pire à ma chemise et j'en sortis une propre.

Une fois rhabillé, j'allai frapper à la porte de Mrs Czerny.

— Oui, Mr Hunter ? dit-elle en ouvrant.

— Je vous en prie, appelez-moi Ed, Mrs Czerny. Puis-je entrer une minute ?...

— Bien sûr, dit-elle en s'effaçant pour me laisser entrer. Asseyez-vous Ed. Quelques chose ne va pas ?

— Non, fis-je, simplement je me demandai si cela ne vous ennuierais pas de répondre à une ou deux questions à propos d'un de vos locataires. Je... Enfin j'ai eu un différend avec lui et je voudrais savoir dans quoi je mets les pieds.

Je crois deviner de qui il s'agit. Blackie, Jules Black, n'est-ce pas ?

— J'acquiesçai et la laissai poursuivre.

— Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de vous tenir à distance de cet homme, et surtout d'éviter d'en venir à vous battre, il est beaucoup plus costaud que vous et c'est un brutal.

— Je m'en suis rendu compte, dis-je. C'est un boxeur professionnel ?

— Peut-être dans le temps, mais plus maintenant. Vous savez où se trouve le *Gray Goose* ?

J'allai ouvrir la bouche pour répondre que je savais où c'était mais n'y étais jamais entré quand il me revint soudain en mémoire que j'étais censé arriver de Gary. Je répondis donc par la négative.

— C'est un night-club sur Clark Street, mais dans la partie nord de Clark, rien à voir avec les beuglants tout près d'ici. Blackie travaille comme portier là-bas. Comme portier et videur.

— Effectivement, fis-je, pour être videur, il faut qu'il soit costaud. Voyant qu'elle répondait à mes questions sans devenir curieuse, je lui posai celle qui me préoccupait vraiment. Depuis combien de temps est-il ici ?

— Trois semaines, trois semaines et demie. À quel propos vous a-t-il cherché des ennuis ?

— Oh, rien d'important, répondis-je évasivement. En outre, c'est un peu personnel et je ne voudrais surtout pas vous donner l'impression de venir me plaindre.

— D'accord, mais méfiez-vous de lui. Si vous le mettez en colère, il pourrait devenir dangereux.

— Je ferai attention, dis-je avec un sourire, merci infiniment, Mrs Czerny. Je m'apprêtais à prendre congé quand un détail me vint à l'esprit. Dites-moi, ce n'est pas très important, mais s'il est portier dans un night-club, ça veut dire qu'il travaille une bonne partie de la nuit, non ? Alors comment se fait-il qu'il prenne le petit déjeuner si tôt ?...

— Seulement le vendredi matin, Ed. Le jeudi est son soir de congé, autrement, il dort tard, généralement jusqu'à midi. Vous pouvez être tranquille, vous ne risquez pas de le croiser le matin au petit déjeuner. Uniquement le vendredi.

— Bien, dis-je. Et merci de m'avoir prévenu qu'il dormait

tard le matin. Comme ça, puisque ma chambre est voisine de la sienne, j'éviterai de faire du bruit le matin.

— Je crois que vous n'avez pas à vous inquiéter pour les bruits ordinaires. Il a plutôt le sommeil lourd. Je le sais, parce qu'une fois ou deux on l'a demandé au téléphone et j'ai dû tambouriner à sa porte pour le réveiller. Vous n'avez pas de radio dans votre petite valise ?

— Non, je ne l'ai pas emportée, répondis-je et, trop heureux d'avoir une occasion de lui expliquer pourquoi je voyageais léger avant qu'elle ne devienne soupçonneuse, j'ajoutai : j'ai laissé quelques affaires à Gary, que je ramènerai quand j'aurai trouvé un travail qui me plaît vraiment. Bon, merci encore.

Une fois revenu dans ma chambre, je ne me sentais pas des plus vaillants – j'avais l'impression d'avoir voulu arrêter un camion avec ma poitrine – et je me dis qu'un peu de repos me ferait du bien.

Oncle Am s'occuperait du bureau en mon absence et j'attendrais tranquillement l'heure de rejoindre le rendez-vous fixé par Starlock.

Je m'allongeai donc sur le lit mais demeurai éveillé, pensant à un autre rendez-vous, celui avec Wanda, le soir-même. Je réfléchis aux questions que j'allais lui poser et aussi à l'ordre dans lequel je devrais les poser, laissant de côté l'aspect général de l'affaire et les deux questions subsidiaires concernant l'une, la culpabilité ou non de Jason Rogers, et l'autre ce qu'était devenu l'argent. Cela n'apporte rien de gamberger sur une affaire avant d'avoir un minimum d'information, ce qui me manquait pour le moment. La déduction, l'intuition ne sont que perte de temps sans des faits ou tout au moins un faisceau de présomptions conséquent pour conduire à ces déductions. Cela revient presque à définir une stratégie pour une partie d'échecs qui n'a pas commencé et dont on ignore l'ouverture choisie par l'adversaire.

En revanche, je réfléchis à propos de Jules Black, surnommé Blackie, en me demandant ce qu'il venait faire dans mon puzzle, si toutefois il y avait sa place. Là non plus, je ne disposais pas encore de suffisamment d'éléments. J'apprendrais de Wanda le soir-même jusqu'à quel point ils se connaissaient, quand et dans

quelles circonstances ils s'étaient rencontrés et peut-être aussi ce qui faisait penser à ce pithécanthrope qu'il était son protecteur. Si elle était en mesure de me donner des réponses claires sur ces différents points, je parviendrai peut-être à voir se dessiner l'ami Blackie de manière plus précise.

Pour le moment, la pensée la plus intelligente que m'inspirait Blackie était l'envie de rapatrier mon trombone de chez Mrs Brady pour m'offrir un récital de Dixieland à fond les gamelles de bon matin, histoire de le faire se réveiller de charmante humeur. Après coup, je me dis que c'était une fausse bonne idée. Blackie apprécierait sûrement, mais Mrs Czerny peut-être pas.

Je quittai la pension sur le coup de midi, de façon à pouvoir prendre mon temps et flânais en direction du Loop. J'arrivai juste à l'heure au *Stag Grill*, et trouvai Ben Starlock et Oncle Am devant un verre.

— Salut, Ed, assieds-toi, fit Oncle Am. On était un peu en avance et j'ai déjà raconté à Ben de quelle manière j'ai bousillé ma moitié du boulot hier au soir. Tu arrives pile pour raconter la moitié qui te concerne...

— Mais commande-toi quelque chose à boire avant, ajouta Ben en faisant signe à un serveur. Je commandai un highball.

Starlock ne changea pas d'expression durant mon récit, mais fronça les sourcils quand j'eus terminé de lui narrer les événements de la nuit précédente.

— D'accord avec toi, Ed, dit-il. Tu as de meilleures chances d'avancer à présent qu'elle sait tout. Voilà ce qu'on va faire. Je vais simplement oublier différents aspects de ton histoire dans le rapport que je dois faire à la compagnie. L'épisode des flics, et celui de votre petite discussion autour du revolver. Je me contenterai de leur raconter le reste et de leur dire que tu as rendez-vous avec elle ce soir, okay ?

— Très bien.

— Mais il peut y avoir un os. Il va falloir la tester afin de savoir si elle est prête à jouer franc-jeu ou bien si elle a décidé de te promener. Dans le deuxième cas, je pense qu'il sera inutile de continuer au-delà de ce soir.

— Okay, Ben, quelle est ton idée ?

— Tu te souviens qu'en me donnant son préavis, elle m'avait dit avoir trouvé un job comme modèle chez Marshall Field's ? On avait convenu qu'il vaudrait mieux vérifier et c'est ce que j'ai fait. Ils n'ont jamais entendu parler d'elle là-bas. Voilà donc la preuve qu'elle m'a déjà menti à moi. Vois ce qu'elle te dira sur ses raisons de quitter mon agence et concernant son prochain emploi. Si elle te donne Marshall Field's à toi aussi, on sera deux à s'être fait raconter un bobard. Ça te paraît honnête ?

— Tout à fait, dis-je.

— Dis-moi, Ed, enchaîna Oncle Am, tu m'as dit ce matin que tu devais vérifier quelque chose sur place, à la pension. C'était quelque chose d'important ?...

— Je n'en sais toujours rien, répondis-je, mais c'est un peu long à raconter et nos verres sont vides. Si on...

Mais Ben avait déjà fait signe au serveur.

Je leur narrai donc par le menu mon altercation avec Blackie et ce qui l'avait provoquée, puis ce que m'avait dit Mrs Czerny à son propos un peu plus tard.

Cette fois, ce fut au tour d'Oncle Am de froncer le sourcil.

— Fiston, dit-il, ce type peut être dangereux. Tu ferais aussi bien de rester à distance.

Starlock fut du même avis.

— Évite de t'attirer des ennuis avec lui, Ed. Ce mec me paraît louche. Je vais tâcher de me renseigner sur lui. Frank Bassett me dira s'il a un casier, et je ferai un saut au *Gray Goose* pour voir s'il y travaille vraiment et depuis combien de temps...

— Laisse-moi plutôt m'en occuper, intervint Oncle Am. Je connais bien Léon Cavallo, le taulier – enfin j'espère que c'est toujours lui – et je pourrai en savoir plus que toi ou les flics au sujet de notre bonhomme.

— Ouais, et j'imagine, grogna Ben, que tu iras le cuisiner pendant les heures ouvrables et que tout ça va finir sur une jolie petite note de frais ?

— J'arriverai à lui tirer plus de choses dans une atmosphère détendue, répondit seulement Oncle Am.

— Ton Léon Cavallo, intervins-je, c'est un mordu d'opéra ou c'est son véritable nom ?

— C'est un mordu d'opéra, et c'est en partie son véritable

nom. Il s'appelle bien Cavallo, mais il avait un prénom absolument imprononçable qu'il a changé pour celui de Léon. Délibérément.

Starlock nous regardait à tour de rôle, plutôt intrigué.

— De quoi parlez-vous, les gars ?

— De Leoncavallo, en un seul mot, un compositeur d'opéras. Parmi ses plus célèbres, il y a *Pagliacci*, celui sur le clown...

— Bâtards d'érudits ! tonna Starlock avec un petit sourire. C'est d'accord, Am, va voir ce Cavallo, et puis tant que tu y seras, appelle aussi Bassett, mais je ne veux pas en voir la moindre trace sur la note de frais, pas un centime de téléphone ! Tu appelleras de ton bureau. Puis il se tourna vers moi. Ed, est-ce qu'il y a un risque pour que ce Black ait découvert que tu es détective ?

— Je ne vois pas comment, à moins que Wanda le lui ait dit, mais je ne pense pas. En tout cas ça se situe en tête de liste des questions que j'aurai à lui poser ce soir, avec aussi le degré de relation qui existe entre eux, si toutefois relation il y a. Dans ce cas, à mon avis, c'est à sens unique. Je n' imagine pas un instant une fille comme elle avec ce gorille.

— Tu es resté un moment inconscient après la bagarre, est-ce que ça a pu lui donner le temps de te fouiller ?

Je secouai la tête.

— Mes papiers étaient restés dans mon manteau, et mon manteau dans ma chambre fermée à clef avant qu'on aille faire un tour dans la ruelle.

— Mais tu devais avoir la clef de ta chambre sur toi. Est-ce qu'il a pu avoir le temps matériel de la prendre et d'aller fouiller pendant que tu étais dans le coltard, puis de revenir ?

— Je ne suis pas resté au tapis assez longtemps. Une dizaine de secondes, trente maximum. Je sais à peu près combien de temps s'est écoulé entre le moment où nous sommes sortis et celui où je suis retourné dans ma chambre. Non, il n'aurait pas eu le temps. En outre, s'il m'avait suspecté avant notre petite séance, je crois qu'il n'y aurait pas eu de petite séance du tout, et cela qu'il soit impliqué ou non dans notre affaire. Je crois plutôt qu'il m'aurait tenu à l'œil du plus loin possible.

— Je crois que tu as raison, dit Starlock avant de jeter un œil

à sa montre. Bon sang, ça fait près d'une heure qu'on jacasse et j'ai un boulot monstre cet après-midi. Il serait temps de commander...

Nous commandâmes et sitôt le repas achevé, l'assemblée fut dissoute. Oncle Am me proposa de prendre mon après-midi, mais je décidai que je serais aussi bien au bureau qu'ailleurs et rentrai avec lui. Sa marotte du gin-rummy le reprit dès que nous eûmes réintégré nos locaux.

— D'abord Bassett, dis-je, et les affaires courantes.

Il appela Franck Bassett, notre copain du commissariat central. Je l'entendis demander le pédigrée de Black, puis si Cavallo s'occupait toujours de *Gray Goose*.

— Formidable. Dis-moi, comment puis-je le joindre pour prendre rendez-vous ? Enfin je veux dire à part à la boîte... Okay, Frank, nous y serons.

Il raccrocha et leva les yeux vers moi.

— Frank n'a jamais entendu parler de Jules Black, mais il va consulter les archives. Quant à Cavallo, il ne le connaît pas personnellement, mais il dit que deux types de son service sont des copains à lui et qu'il va leur demander. Bon, maintenant passons aux choses sérieuses, le tableau et les cartes...

Nous eûmes le temps de faire une partie avant que le téléphone se remette à sonner.

— C'est sûrement Frank, dis-je. Laisse-moi le temps d'aller décrocher à côté.

CHAPITRE V

Je décrochai juste à temps le combiné du deuxième appareil pour entendre Oncle Am répondre. C'était Bassett.

— Ouais, dit-il, il y a bien un casier au nom de Jules Black. Pas une tartine, mais quelques trucs. Cinq arrestations, une condamnation, il y a neuf ans pour agression. Il avait vingt-deux ans à l'époque, ce qui lui fait trente-et-un aujourd'hui. Il a écopé de deux ans et n'a fait que vingt mois. On l'a repiqué deux ans après sa sortie de taule, puis trois autres fois mais aucune charge n'a été retenue contre lui. Il ne s'est présenté qu'à une seule audience mais il s'en est sorti.

— Les charges en questions, c'était quoi exactement, Frank ?

— Agression, deux fois, coups et blessures deux fois. C'était une plainte pour coups et blessures qui l'a conduit devant le juge, mais comme je vous l'ai dit, il a été relaxé. Je n'ai pas les détails ici, mais je peux les retrouver.

— Merci, Frank, mais je pense que ce sera inutile. À quand remonte la dernière arrestation ?

— À deux ans. Depuis, soit il s'est tenu tranquille, soit il a été malin.

— Bon. Et pour Cavallo ?

— J'ai parlé à un de ses copains, qui dit que Cavallo est rarement au club durant la semaine mais qu'on peut l'y trouver tous les samedis et très souvent le dimanche. J'ai déniché son adresse, un appartement sur LaSalle, mais sans numéro de téléphone. Il est probablement sur liste rouge, mais je peux l'obtenir si c'est important.

— Ne t'embête pas avec ça, Frank, du moment que je suis sûr de le trouver demain soir, ça attendra bien jusque-là. Dis-moi, sais-tu si les salles de jeu au-dessus du *Gray Goose* ont rouvert

ou pas ?

— Mon copain dit que non, que Cavallo les a fermées après la descente d'il y a deux ans. Mais je pense qu'il exerce toujours ses autres activités.

Lorsque je retournai dans le bureau principal après la communication, je demandai à Oncle Am :

— C'est quoi, au juste, ses autres activités ?

— Il est en cheville avec le syndicat qui contrôle les books du quartier nord. J'ai entendu dire par certains qu'il en était le chef, et par d'autres seulement l'un des membres. Je ne sais pas qui dit vrai, mais une chose est sûre, dans un cas comme dans l'autre ; il s'agit d'une grosse affaire. Sa boîte de nuit ne représente qu'une activité annexe. Même une couverture si tu veux aller par là.

— En somme, c'est un racketteur ?

— Bien, dans la mesure où les paris clandestins sont illégaux, on peut appeler ça comme ça. Mais d'un point de vue moral, parier avec un book n'est pas pire que de jouer aux courses...

— Peut-être pas, concédai-je. Et quels avantages tirent les books d'appartenir au syndicat ?

— À peu près les mêmes avantages que n'importe qui dans une catégorie professionnelle légale appartenant à un syndicat. Peut-être même plus. Protection, aide juridique et assurance d'être libéré sous caution en cas de problème. La possibilité de prendre de gros paris dont on ne pourrait pas assurer seul la contrepartie. Si par exemple un book prend le risque d'assurer un trop gros pari pour lequel il n'a pas suffisamment de répondant, et que le parieur gagne, le syndicat avance l'argent et le book rembourse plus tard. Le rôle du syndicat est d'assurer la crédibilité du système. Si par exemple tu fais un pari quelconque dans un secteur contrôlé par un syndicat, tu as la certitude de voir la couleur de tes gains.

— Je suppose que les books sont plus ou moins obligés de marcher avec le syndicat, non ? Que se passe-t-il dans le cas inverse ?

— Évidemment le type qui joue les francs-tireurs ne fait pas long feu dans le business. Mais ça ne signifie pas qu'on le mette hors-circuit de force, qu'on lui envoie les gorilles ou quoi que ce

soit de ce genre. Enfin, pas quand les choses sont aussi bien organisées qu'elles le sont dans le cas qui nous concerne. Il y a des moyens plus subtils...

— Du genre ?

— Une sorte de protection à l'envers, par exemple. Quelqu'un qui se plaint sans arrêt à la police, ou alors on mouille le récalcitrant dans une histoire de courses truquées. Ça n'est plus trop fréquent, de nos jours, mais le temps à autre il y en a une, et le syndicat est forcément au courant. Alors ils avertissent leurs propres troupes de ne prendre aucun pari dessus, et le book non-affilié se retrouve subitement avec de grosses mises. L'argent vient du syndicat et lui a été confié par de faux parieurs que se sont introduits parmi sa clientèle et ont bien évidemment glissé en douce le tuyau aux autres habitués, de vrais parieurs, cette fois. Après, soit le type crache au bassinet, soit il met la clef sous la porte. En général, ceux qui parviennent à rester dans le circuit après des coups comme ça trouvent vite le chemin de la lumière et rejoignent le syndicat.

— Tu veux dire qu'ils n'utilisent jamais de porte-flingues ?

— Je suppose que si, bien sûr, mais seulement dans les cas extrêmes, quand il y a du grabuge.

— Tu penses que Blackie pourrait en être un ?

— J'en doute, petit. S'il a un boulot à plein temps comme videur au *Gray Goose*, il est probable que ça se limite à ça. Et puis ça m'étonnerait que Léon mélange les affaires de sa boîte avec le reste. En tous cas je lui poserai la question. Fais-moi voir un peu la clef de ta piaule, juste un instant.

Je sortis la clef de ma poche et la lui tendis. Il examina quelques instants et me la rendit.

— Ce type de serrure, je te l'ouvre en une demi-minute avec une épingle à chapeau, et en cinq secondes avec un rossignol. Et j'aimerais assez faire un tour dans la carrée de ton Blackie. Il est le seul indice que nous ayons jusqu'ici, même si nous ignorons où il mène. Il travaille ce soir, je pourrais aller faire un tour là-bas et voir de quoi il retourne...

— D'accord, mais pas ce soir. Pas sans que je puisse te couvrir en faisant le guet, ce sera plus sûr. Et puis d'ici là, je pourrai apprendre quelque chose de Wanda, ou toi de Cavallo

qui nous évitera d'avoir à faire ça.

— D'accord, Ed, c'est pas idiot. Retournons à notre partie de gin.

Nous démarrâmes une autre partie qui fut interrompue à peu près à sa moitié par un nouveau coup de téléphone. Oncle Am répondit tandis que je rejoignais le second poste. C'était du boulot, le correspondant n'était autre que Mr Mabley, directeur d'une chaîne de supermarché, qui avait eu recours à nos services plusieurs fois dans le passé. Cette fois, un cambriolage avait eu lieu deux jours plus tôt dans leur magasin sur Howard. Il ne voulait pas que nous enquêtions sur le vol en tant que tel, car nous ne pouvions rien dont ne soit capable la police, qui n'avait cependant décelé encore aucun indice. Il y avait pourtant un aspect non négligeable de l'affaire dans la manière dont le cambrioleur avait ouvert le coffre. Il n'avait rien forcé, ce qui voulait dire soit qu'il était un émule de Jimmy Valentine et ses doigts de fée soit qu'il connaissait la combinaison. En outre, il avait choisi sa nuit pour agir. Le directeur n'avait pas déposé à la banque la recette de la journée précédente ce qui fait que le coffre contenait la recette de deux jours ce soir-là, au lieu d'un habituellement.

Le directeur du magasin était le seul à détenir la combinaison du coffre, mais il travaillait pour la société depuis dix-huit ans et était par surcroît parent de l'un des grands manitous. Ils le considéraient donc au-dessus de tout soupçon. En revanche, ils étaient préoccupés par son assistant qui n'était parmi eux que depuis peu de temps, et souhaitaient qu'on enquêtât sur lui. Il n'était pas censé connaître la combinaison, mais avait pu trouver un moyen de se la procurer, et de plus, il savait que la recette de deux jours se trouverait dans le coffre cette nuit-là. Ils ne le soupçonnaient pas d'avoir agi lui-même ; la police l'avait interrogé et vérifié son alibi. Le vol avait eu lieu avant minuit et il avait été en mesure de donner son emploi du temps jusque-là. Par contre, s'il connaissait la combinaison, il avait parfaitement pu donner le tuyau à quelqu'un.

Mr Mabley n'attendait pas que nous en établissions la preuve, mais il lui semblait qu'une enquête rapide donnerait suffisamment d'éléments dans un sens ou dans l'autre pour

qu'ils décident de le garder ou pas. Ils voulaient savoir si son train de vie correspondait aux appointements de quatre-vingts dollars par semaine que lui versait le magasin, s'il était joueur, s'il était ou avait été endetté, quelle était sa réputation et surtout s'il fréquentait des criminels ou des endroits où il était susceptible d'en rencontrer. Mr Mabley nous donnait trois jours pour faire le boulot et se déciderait ensuite en fonction du résultat obtenu dans ce laps de temps.

Lorsqu'il commença à nous donner les éléments de départ – l'adresse du type, son signalement et les quelques renseignements dont il disposait sur lui, Oncle Am lui demanda d'attendre une seconde, posa sa main sur le combiné et m'appela :

— Je vais m'occuper de cette affaire, Ed, et prendre les notes. Tu peux filer si tu veux.

Je décidai d'écouter la fin de la conversation, mais laissai Oncle Am prendre les notes.

De retour dans la grande pièce, je le vis debout, en train de s'étirer. Je demandai :

— Tu démarres tout de suite ?

— Pourquoi pas ? Nous sommes au milieu de l'après-midi, mais si je dois travailler ce soir, ça nous fera une journée complète pour aujourd'hui. À chaque jour son comptant de dollars. À ce train-là, nous deviendrons vite riches. Tu restes là ? Tu sais qu'avec ton rendez-vous de ce soir, si un autre job se présente, tu seras obligé de refuser.

— Je reste quand même, dis-je, si ça se trouve on ne sera pas forcé de commencer tout de suite et comme demain je ne sais pas encore si je serai occupé ou non...

Il s'en alla et je restai de permanence jusqu'à cinq heures, mais le seul événement fut le coup de fil d'un représentant en matériel de bureau qui tenta de me vendre une série d'articles dont je parvins à le convaincre que je n'avais nul besoin.

Je fermai boutique à cinq heures et rentrai à la maison. Enfin, la vraie, celle où j'habitais en compagnie de mon oncle, à la pension de Mrs Brady. J'avais en effet décidé, après mûre réflexion de ne pas me montrer à Covent Place jusqu'à l'heure de passer prendre Wanda, à six heures et demie. Je voulais

éviter autant que possible d'autres ennuis avec Blackie, particulièrement ce soir. Si jamais il était dans sa chambre, il m'aurait entendu entrer dans la mienne et également en sortir pour monter au premier. Il ne lui aurait fallu alors qu'un minimum de perspicacité pour deviner ce que j'allais y faire, et à supposer que ma menace de plainte ne lui eût procuré qu'une appréhension passagère, nous repartions à coup sûr pour une autre partie de rigolade musclée.

En outre, je voulais changer de complet et je n'étais parti la veille au soir qu'avec celui que j'avais sur le dos. Une fois rentré, je me changeai donc et tuai ensuite la demi-heure restante en exécutant une série de fausses notes sur mon trombone.

J'arrivai chez Mrs Czerny à l'heure dite et montai directement toquer à la porte de Wanda.

Contre toute attente, elle était prête. Elle me demanda d'attendre une seconde et sortit quelques instants plus tard. Elle portait le manteau beige mentionné la veille dans la description de Ben, par-dessus une robe de taffetas rose vif striée de rayures blanches en diagonale qui la faisait ressembler à un sucre d'orge, la forme mise à part. Non décidément sa silhouette n'évoquait rien d'un sucre d'orge, et la rendait dix fois plus appétissante. La robe était décolletée devant et vu sa longueur, bien que le manteau me dissimulât ses bras et ses épaules, je misai sans risques pour la robe du soir.

— Bonsoir, dis-je. Vous êtes somptueuse, mais nous aurions dû accorder nos violons. Je devrais être en smoking.

— Voulez-vous que je me change, Ed ? J'en ai pour deux minutes.

— Surtout pas, vous êtes parfaite. Et par chance, je porte un costume sombre, tout ira bien. En outre, personne ne fera attention à moi.

Elle éclata de rire en tirant la porte derrière elle.

— Puis-je vous demander une faveur, Wanda ? Ne parlons pas en descendant l'escalier ni en traversant le vestibule, attendons d'être dehors, voulez-vous ? Je vous expliquerai quand nous serons sortis.

Elle parut étonnée, mais hocha la tête.

— D'accord, Ed, si vous promettez de m'expliquer.

Nous sortîmes discrètement et une fois dehors, elle me lança un regard interrogateur.

— Avant toute chose, où voulez-vous que nous allions, Wanda ? Nous pouvons marcher ou prendre un taxi tout en parlant.

Elle réfléchit quelques instants.

— Vous avez parlé d'*Ireland's*, hier soir. Cela me semble parfait. C'est à deux pas, allons-y à pied.

Nous prîmes vers l'ouest, en direction de Clark Street, et le plus naturellement du monde elle passa son bras autour du mien. J'aime beaucoup lorsqu'une fille fait ça plutôt que de rester frileusement sur son côté de trottoir.

— En résumé, dis-je, il y a un individu nommé Jules Black, Blackie pour les intimes qui habite la chambre située juste en face de la mienne. Nous avons eu, lui et moi un petit différend ce matin, à votre sujet. Et dans le cas où il aurait été dans sa chambre, je tenais à éviter qu'il nous entende parler dans le couloir.

— Vous avez eu une querelle avec Blackie à mon sujet ? répéta-t-elle d'un air abasourdi. Mais que diable a-t-il pu arriver pour...

Je lui racontai ce que diable il était arrivé. Pas au détail près et mot pour mot, mais sans omettre ni modifier quoi que ce soit. Je ne tentai ni de me faire passer pour plus courageux ou plus lâche que dans la réalité des faits, ni de noircir le portrait de Blackie dans le rôle du méchant.

— Voilà, fin de l'épisode, dis-je quand j'eus terminé. À votre tour, maintenant. Dîtes-moi ce que vous savez sur Blackie, en commençant pas le début.

— D'accord. La première fois que je l'ai rencontré remonte à environ trois semaines, moins d'une semaine après que j'ai emménagé. Lorsque j'ai quitté Freeland, j'avais emporté quelques affaires pour tenir un moment, et puis un soir, juste après avoir quitté mon travail et dîné légèrement, j'ai décidé de retourner en chercher d'autres à la maison. Je suis revenue avec deux valises pleines, et Blackie — je ne le connaissais pas encore à ce moment-là — raccrochait le téléphone juste quand je suis entrée. Il m'a proposé de monter mes valises et comme elles

étaient plutôt lourdes, j'ai accepté. Il était poli, courtois. Il n'a même pas essayé de me faire la conversation et est reparti aussitôt après avoir posé les valises. Je les ai défaites et ensuite, comme il n'était que huit heures et demie et que je ne savais pas trop quoi faire, j'ai décidé d'aller voir un film. Je suis descendue et je l'ai croisé, dehors. Il prenait le frais, à ce qu'il m'a dit. Comme il avait été si gentil pour les valises, je me suis arrêtée pour bavarder un moment et il a fini par dire qu'il irait volontiers voir un film lui aussi, et par me proposer d'y aller ensemble. Je n'avais aucune raison de dire non. Je voulais que chacun paye son écot, mais il n'a rien voulu savoir et m'a payé ma place.

— C'était un jeudi soir ?

— Comment sav... ? Oh, vous avez découvert que c'était son soir de congé ? Exact, c'était un jeudi soir. Les autres soirs, il commence à neuf heures. Il est encore à la pension aux heures où je l'ai rencontré pour la première fois, mais il ne pouvait m'accompagner au cinéma qu'un jeudi. Il est portier dans un night-club, le *Gray Goose*, mais je suppose que vous savez ça aussi...

— Oui, dis-je, j'ai posé la question à Mrs Czerny. Mais continuez, je vous en prie.

— Voilà donc comment nous nous sommes rencontrés. Depuis, je suis sortie avec lui deux autres fois. Une fois au cinéma, et une fois dans un cabaret de State Street pour boire un verre. Un jeudi soir et un dimanche après-midi. Mais il a été si gentil, il ne m'a fait aucune proposition, il n'a même pas tenté de m'embrasser. Il a agi envers moi comme un grand frère, Ed. Il me fait penser à un bon gros chien de Terre-Neuve. Je l'aime bien, mais il n'y a jamais rien eu entre nous. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi il a agi comme ça avec vous, ni pourquoi il vous a ordonné de me laisser tranquille.

Je fermai les yeux un instant en essayant de m'imaginer Blackie comme un bon gros chien de Terre-Neuve, mais je n'y parvins pas. C'était à peu près aussi difficile que d'arriver à l'imaginer agissant comme un grand frère auprès d'une fille aussi jolie que Wanda. À moins qu'il ne fût Témoin de Jéhovah et que la présence de Wanda dans ma chambre le soir précédent

n'eût heurté ses convictions.

Ou peut-être était-il homosexuel. Après tout on se représente trop souvent les homosexuels comme de grands flandrins à la charpente délicate, en oubliant qu'il s'en trouve parmi les dockers, les chauffeurs de poids lourds et les boxeurs professionnels. Évidemment, cela aurait pu expliquer son comportement de grand frère – ou plutôt de grande sœur – vis-à-vis de Wanda, mais je n'arrivais pas non plus à imaginer Blackie de la jaquette flottante.

— Et il m'a trouvé un emploi, ajouta Wanda. Je commence demain soir.

Je faillis me changer en statue de sel, mais parvins tout de même à poser ma question sur un ton parfaitement innocent.

— Quel genre d'emploi ?

— Vendeuse de cigarettes au *Gray Goose*. J'imagine que ça doit vous surprendre puisque vous m'avez dit que la compagnie vous a fourni tous les renseignements sur moi lorsqu'elle vous a engagé. Si c'est bien le cas ils ont dû également s'informer auprès de Mr Starlock, à qui j'ai dit que j'allais travailler pour Marshall Field's.

— Exact, ils l'ont fait. Mais pourquoi lui avoir menti ? Vendre des cigarettes n'a rien de déshonorant.

— Pas mal de mes amis, enfin plus exactement des amis de mon père, à Freeland, trouveraient que si. Et Mr Starlock habite là-bas et en connaît un certain nombre. Je tiens simplement à ce que cela ne se sache pas à Freeland, c'est tout. Et pour dire la vérité, je ne suis pas très fière de moi à l'idée de faire la fille aux cigarettes dans une boîte de nuit, mais ça va me rapporter deux fois plus que n'importe quel travail de bureau, que ce soit chez Mr Starlock ou ailleurs, et j'ai besoin d'argent. Car même si on me laisse toucher l'héritage de mon père, il n'en restera pas grand-chose, et je ne peux actuellement compter que sur ce que je gagne en travaillant, et j'aimerais bien vivre un peu plus largement, pouvoir m'offrir un petit appartement plutôt qu'une chambre à la semaine, des choses de ce genre.

— Je le comprends aisément, dis-je, mais racontez-moi comment Blackie vous a trouvé ce job.

— C'était samedi dernier, cela fera une semaine demain. Il

est monté me voir dans ma chambre, tôt dans la soirée, et m'a dit qu'il y aurait bientôt une place de vendeuse de cigarettes au *Gray Goose*. Il a dit qu'il ne savait pas exactement combien je gagnerais, mais que cela représenterait au moins le double de mon salaire d'employée de bureau, en pourboire. Il m'a dit que si j'étais intéressée, je n'avais qu'à l'accompagner lorsqu'il se rendrait à son travail, à neuf heures, et qu'il me présenterait au patron. Il m'a assuré que c'était un emploi respectable et un travail facile pour seulement six heures par soirée, six jours par semaine. Bien sûr, j'étais intéressée – qui n'aurait pas été intéressé par une offre d'emploi proposant un salaire passant du simple au double. Évidemment, je n'étais pas folle de joie à l'idée de travailler dans un night-club, et à salaire égal, j'aurais préféré rester chez Mr Starlock.

— Mais ça n'avait rien d'une proposition à salaire égal, et vous avez accepté le job...

— Voilà. J'ai donc accompagné Blackie et il m'a présenté le patron du *Gray Goose*, Mr Cavallo. J'ai eu un entrevue avec lui, il m'a paru très sympathique et l'endroit bien fréquenté. Je pense lui avoir plu aussi puisqu'il m'a proposé la place. Je lui ai demandé s'il pouvait m'accorder une semaine pour donner mon préavis à Mr Starlock, il a dit oui et voilà. Je commence demain soir.

— Et que ferez-vous si le travail s'avère moins respectable que vous ne le pensiez ? Les mains baladeuses des clients et tout ce qui s'ensuit ?

— Je pense que je m'en sortirai très bien toute seule si ça n'arrive que de temps en temps et que ça se borne là. Je suppose qu'il faut s'attendre à de petits désagréments de ce genre dans un travail comme celui-ci. Et puis si cela devient vraiment trop pénible, je n'aurai qu'à prendre la porte et me trouver un autre emploi.

Comme nous arrivions presque à destination, je cessai momentanément d'alimenter la conversation. J'étais intérieurement soulagé. J'avais sauté le premier obstacle sans encombre et surtout sans effort. Elle avait précédé ma question sur le bobard qu'elle avait servi à Starlock, et y avait donné une réponse satisfaisante sur tous les points, spécialement sur celui

qui me préoccupait le plus à ce moment, à savoir si j'allais continuer à m'occuper de l'affaire ou pas. Et la réponse serait oui, puisque de toute évidence, elle jouait franc-jeu. Cela m'ôtait un grand poids, car je commençais à aimer de plus en plus ce travail.

Je l'aidai à ôter son manteau qui découvrit le grain de peau admirable de ses épaules et de ses bras au-dessus de la robe de taffetas. On nous conduisit jusqu'à un box, mais comme nous arrivions en plein coup de feu, le serveur ne vint pas immédiatement. J'en profitai pour rouvrir le colloque.

— Parlons un peu de votre gros nounours, Wanda. Dès le premier instant, et à juste titre, vous m'avez soupçonné d'avoir un motif caché en vous abordant. Qu'est-ce qui, lui, le met au-dessus de tout soupçon ?

— Parce qu'il habitait déjà là lorsque je suis arrivée et que personne ne m'avait orientée vers cette pension, je l'ai trouvée par hasard. Dans ce cas, comment pourrait-il avoir un rapport avec notre affaire ?

— Il n'habitait pas là quand vous êtes arrivée. Vous avez emménagé il y a un mois, et lui depuis trois semaines, trois semaines et demie grand maximum, d'après Mrs Czerny. Il devait avoir emménagé la veille du fameux soir où il a porté vos valises, et a ainsi découvert dans quelle chambre vous étiez.

Son visage se rembrunit légèrement.

— J'ignorais cela... Il y a plusieurs locataires dans la maison, et naturellement je ne les ai pas tous aperçus dès la première semaine. En fait, lorsque j'ai rencontré Blackie, ce fameux soir, j'ai dû penser qu'il était là depuis longtemps. Il n'a absolument rien dit, en tout cas, d'un emménagement récent.

— Dans l'hypothèse du mobile caché que je lui prête, ça me semble logique. Maintenant, une autre question. Vous m'avez dit que votre chambre a été cambriolée. Était-ce avant ou après votre première rencontre avec Blackie ?

— Pourquoi ? Après, mais ce ne peut pas être lui. C'est arrivé un soir où nous étions justement ensemble, le deuxième soir où nous avions rendez-vous...

— Ne voyez-vous pas que ça le rend d'autant plus suspect, Wanda ? Suivez-moi bien, si Blackie a emménagé à Covent

Place à cause de vous, et si son intérêt pour vous réside ailleurs que dans votre charme, alors il n'est forcément pas seul sur le coup. Ce n'est pas le genre de type à travailler en solo, en tout cas pas sur une affaire plus importante qu'une simple agression. Il travaille obligatoirement pour ou avec quelqu'un. Mis à part sa carrure, ce type n'a rien pour être autre chose qu'un exécutant. Donc si une visite était prévue dans votre chambre, quelqu'un d'autre s'en est occupé tandis que Blackie s'assurait de votre absence et se construisait du même coup un alibi en béton. Vous avez, je suppose signalé le cambriolage à la police ?

— Oui, et deux types sont arrivés aussitôt, mais je ne pense pas que cela les ait impressionnés. Je me demande même s'ils m'ont crue, car rien n'a été volé. J'ai tout de suite su que quelqu'un était entré en mon absence, car un certain nombre d'objets n'étaient plus exactement à la place où je les avais laissés. Pas vraiment dérangés, mais quelqu'un y avait touché. Ils ont dû penser que je m'imaginais des choses, mais ce n'était pas le cas... Dites-moi, si vous avez vu juste, à propos de Blackie, croyez-vous que le fait de m'avoir fait engager au *Gray Goose* fait partie d'un plan ?

— Je l'ignore, répondis-je, mais j'espère que je le saurai vite. Que nous le saurons vite. À ce propos, ne soyez pas surprise si vous apercevez l'homme qui vous a suivie, demain soir au club. C'est mon oncle. Il connaît Cavallo et doit le rencontrer pour avoir une petite conversation. Jusque-là, laissons Blackie de côté. Nous avons un tas d'autres choses à nous raconter.

— Nous entrons dans la phase où vous devez gagner définitivement ma confiance, fit-elle avec un sourire. Comment allez-vous vous y prendre ?

CHAPITRE VI

Un serveur se décida finalement à s'approcher de notre box.

— Le premier point, pour vous embobiner, consiste à endormir vos réflexes et votre méfiance par l'alcool. Que prendrez-vous ? Manhattan ? Martini ?

Elle opta pour le martini et j'en commandai deux.

— Passons au deuxième point, dit-elle quand le garçon se fut éloigné.

— Le deuxième point consiste à gagner la confiance et la sympathie du sujet en parlant de soi. Mais est-ce que ça vous intéresse vraiment ? Parce qu'on peut sauter ce point-là et passer directement à la suite...

— Non, ça m'intéresse, allez-y.

Je commençai donc à lui raconter. Pas toute l'étendue de ma biographie, mais les grandes lignes, sans transformer la réalité, mais en omettant de dire que nous avions travaillé, mon oncle et moi pour Ben Starlock avant de monter notre propre agence.

Il n'y avait plus de raison majeure pour maintenir Ben en dehors du coup, mais c'était toujours et jusqu'à nouvel ordre ce qui était convenu entre nous.

Entre-temps, le serveur avait apporté nos martinis et nous en avions déjà siroté une partie quand j'arrivai au terme de mon histoire.

Wanda but une gorgée.

— Je suppose que maintenant, c'est à mon tour de me raconter ? Mais j'ai bien peur que l'histoire de ma vie vous paraisse bien terne jusqu'à il y a six semaines. Il ne m'était pas arrivé grand-chose jusqu'ici, à part la mort de ma mère, il y a douze ans. J'en avais dix. C'est arrivé juste l'année qui a suivi la première élection de mon père comme trésorier municipal.

— Votre père vous a gardé près de lui, juste après cet événement ?

— Oui, avec l'aide d'une gouvernante jusqu'à il y a quelques années. À ce moment-là, j'ai insisté pour tenir la maison moi-même en lui disant que j'étais une grande fille, à présent.

— Vous avez tenu la maison tout en allant au collège ?

— Oui, mais j'avais le plus petit cursus, avec le minimum de matières, de façon à pouvoir m'occuper de notre foyer pour l'essentiel. Nous avions quand même une femme de ménage qui venait une fois par semaine donner le grand coup de chiffon.

— Vous étiez dans un collège musical. De quel instrument jouez-vous ?

— Du piano, pourquoi ? Vous jouez aussi d'un instrument ?

— Du trombone, un petit peu. Oncle Am m'en a donné un il y a sept ans et je m'amuse à en jouer depuis...

— Et comment jouez-vous, sans fausse modestie ?

— Pas mal, dis-je. Je peux lire les notes, maintenant, et je joue aussi à l'oreille. Je dirai que je pourrais accompagner une formation de jazz ou un orchestre de danse, si c'était nécessaire, et suivre à condition que ce ne soit pas un orchestre trop porté sur l'improvisation. Il m'arrive d'en faire un peu, mais pas trop.

— Et vous allez continuer dans cette voie ?

— Non, je n'ai pas envie de passer professionnel, même si l'occasion m'en était donnée. Je joue uniquement pour m'amuser, et je m'en tiendrai là. J'aime beaucoup travailler avec mon oncle, et le métier de détective me plaît. Bien sûr, c'est souvent ennuyeux, mais il y a parfois de grands moments. Comme maintenant. Se retrouver en face d'une fille merveilleuse et s'apprêter à commander un somptueux dîner dont l'addition sera portée sur une note de frais. Vous ne jouez que du classique ou également du jazz ?

— Les deux, mais je crains bien de n'avoir pas non plus un niveau professionnel.

Je fis signe au garçon de nous apporter deux autres martinis.

— Nous pourrions essayer de jouer en duo un de ces jours, si nous trouvons un piano.

— Je vais en acheter un. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai accepté ce job de vendeuse de cigarettes. Si cela se fait et que

les pourboires sont ce que Mr Cavallo a dit qu'ils seraient, en quelques semaines, je serai en mesure de pouvoir chercher un petit appartement et quitter cette chambre. Et à la minute où j'en aurai trouvé un, j'y installerai un piano, même si je dois le payer à crédit, afin de pouvoir recommencer à jouer. Mais d'ici là, vous aurez, je pense, terminé votre travail...

— Ce qui ne veut pas dire que nous ne pourrions pas continuer à nous voir. Vous savez je ne donne pas rendez-vous à une femme toujours pour des raisons professionnelles. Mais pour revenir au piano, n'y en a-t-il pas un dans votre maison de Freeland que vous pourriez utiliser plutôt que d'être obligée d'en racheter un ?

— Oui, il y en a un, bien sûr, mais avant que la succession ne soit réglée, je n'ai pas le droit de sortir quoi que ce soit de la maison en dehors de mes affaires personnelles. De plus, le piano est un quart de queue, et je doute de pouvoir louer un appartement suffisamment grand pour accueillir un engin pareil, même si les pourboires du *Gray Goose* sont au-delà de mes espérances...

— J'espère pour vous qu'ils le seront. Vous prendrez un autre verre ou désirez-vous que nous commandions le dîner ?...

— Je pense que nous devrions commander, Ed. Je n'ai jamais mangé ici, que me recommandez-vous ?

— Tout ce qui est fruits de mer. Mais le homard est la spécialité maison. Vous aimez le homard ?

— C'est ce que vous allez prendre ?

— Je vais commander un Homard Newburg, dis-je. Je suis trop lâche et trop inexpérimenté en matière de homards pour en combattre un en public.

Elle me fit confiance et je commandai deux Newburg sans même consulter le menu. Lorsque le garçon se fut éloigné, je plantai mon regard dans celui de Wanda.

— J'ai une autre question à vous poser, personnelle celle-là. Ne me répondez pas si vous n'en avez pas envie. Avez-vous un soupirant ou un fiancé, actuellement ? Enfin je veux dire en dehors de Blackie si vous pensez qu'il entre dans la catégorie, et de moi, si vous m'autorisez à postuler...

— Non, Ed, pas de soupirant régulier. J'en ai eu, bien sûr, je

n'ai pas vécu sous une cloche de verre. Mais au moment de la mort de papa, je n'avais personne de sérieux. Et quand j'ai quitté Freeland pour venir m'installer à Chicago, j'ai pensé qu'il valait mieux couper les ponts. Prendre un nouveau départ, me faire de nouveaux amis.

— À cause du fait que le nom de votre père est en disgrâce, là d'où vous venez ?

— En partie, je suppose. Bien sûr, quelques-uns parmi nos amis, là-bas, pensent qu'il est innocent, enfin tout au moins c'est ce qu'ils disent. Mais quand bien même, si je parviens à laver le nom de mon père de ces accusations, je ne retournerai pas vivre à Freeland. Dès lors, pourquoi garder des attaches ?

— Aucun de ces amis ne vous a appelé ?

— Quelques-uns, quatre pour être exact. Deux au bureau et deux à la pension. Deux d'entre eux étaient des amis de la famille – des amis de mon père, et les deux autres des garçons que j'avais connus là-bas, qui voulaient me revoir. Je n'ai accepté aucune de leurs invitations. À présent, après-demain matin, plus personne ne pourra me joindre à mon travail et dès que j'aurai mon appartement, plus personne ne pourra me joindre nulle part, et je ne serai plus ennuyée.

— Et l'avocat chargé du testament ? Vous devrez quand même le prévenir, lui...

— Vous voulez dire Mr Carstairs ? Bien sûr, lui je le préviendrai si je déménage, mais je lui demanderai de ne donner l'adresse à personne. Je devrai aussi prévenir la police de Freeland. Mais où je travaille et ce que je fais ne regarde personne. Et cela, je ne le dirai à personne, même pas à eux.

— Tôt ou tard, quelqu'un de Freeland qui vous connaît entrera au *Gray Goose*...

— Cela peut arriver, mais c'est peu probable, et de toute manière, cela n'a aucune importance. Ce que je veux c'est que personne n'y entre *parce que* j'y travaille. Ainsi, si un jour quelqu'un y entre et me reconnaît, je serai au moins sûre que c'est accidentel.

— Et à part Blackie, vous vous êtes fait de nouveaux amis depuis votre arrivée en ville ?

— Non. D'ailleurs je n'ai pas vraiment essayé jusqu'ici. Oh,

bien sûr il y a quelques personnes que je connais de vue ou de nom à la pension, et à qui j'ai parlé, mais je n'en vois aucune avec qui lier vraiment amitié ou même que je sois susceptible de revoir une fois que je serais partie de Covent Place. Et je ne me suis liée avec personne non plus à l'agence Starlock, enfin pas suffisamment pour qu'on se voie en dehors des heures de bureau. Cela pourrait arriver si je restais là plus longtemps, mais un mois n'est pas assez pour consolider des amitiés de bureau.

On vint nous servir et la conversation se suspendit momentanément, d'elle-même. Je n'aime pas trop parler en mangeant, spécialement lorsque la conversation requiert de la concentration, comme allaient en requérir mes questions suivantes. En outre, nous étions en train de déguster un plat succulent, et Wanda paraissait apprécier, tout comme moi, ce moment de silence.

Quand nous eûmes terminé, je lui offris une cigarette.

— C'était délicieux, dit-elle seulement.

— Que diriez-vous d'un petit cognac ou d'un digestif ? proposai-je.

— Tout dépend de ce que nous allons faire après.

— Ce que vous voudrez, mais quel rapport avec le digestif ?

— Eh bien si nous allons boire un verre quelque part, je préfère me réserver pour ça, sinon j'en prendrai un volontiers. Qu'avez-vous envie de faire, Ed ?

— D'aller continuer cette conversation et de faire le point dans un endroit calme, ce qui signifie encore quelques verres, donc vous avez raison, laissons de côté le digestif. Vous connaissez un endroit appelé *Tom, Dick & Harry's* ?

— Oui, c'est sur State Street. Enfin, je connais pour être passée devant, mais je ne suis jamais entrée.

— L'intérieur est encore mieux que l'extérieur, dis-je, et c'est un endroit tranquille...

— Ne suis-je pas trop habillée ? demanda-t-elle en esquissant un geste gracieux vers ses épaules nues.

— Pensez-vous. Des tas de gens font un crochet pour venir y boire un verre en rentrant du théâtre ou d'une réception. On y voit souvent du beau monde en tenue de soirée...

— On ? Vous voulez dire vous et votre oncle ?... Vous y allez souvent ?

— Assez. Va pour *Tom, Dick & Harry's* ?

Elle acquiesça. Je demandai l'addition, puis nous nous levâmes, pour aller récupérer nos manteaux au vestiaire. Je l'aidai à enfiler le sien.

Une fois encore, nous nous trouvions à quelques blocs de notre destination et nous nous y rendîmes à pied. Le box que nous avions occupé le soir précédent, Oncle Am et moi, était libre et j'y entraînai Wanda. Nous commandâmes deux highballs.

— À présent, dis-je, parlez-moi de votre père, Wanda.

— Il n'y a pas grand-chose à dire, à part que c'était un homme honnête. Honnête et respecté. Beaucoup de gens le considéraient probablement comme un peu lourdaud et plutôt austère, mais beaucoup de comptables, de banquiers ou de percepteurs sont ainsi. Mais il est complètement absurde d'imaginer une seconde qu'il ait pu détourner des fonds, qu'importe les apparences. Vous ne le croyez pas coupable, Ed ?

— Je ne le connaissais pas, Wanda, répondis-je, je n'ai donc aucune opinion à ce sujet. D'après le portrait que vous m'en faites, il semble évidemment innocent, mais laissez-moi vous dire, afin que vous compreniez mieux les soupçons de mon client, que les auteurs de détournements n'appartiennent pas à une catégorie traditionnelle de malfaiteurs. Ce sont en général des gens qui ressemblent à la description que vous donnez de votre père, et c'est obligatoire pour parvenir à de tels postes de confiance, auxquels ils auraient toute possibilité de se livrer à des malversations. Et quelquefois, l'honnêteté, la respectabilité, *l'obligation* d'être honnête et respectable devient un poids trop lourd, et à l'intérieur d'eux-mêmes, quelque chose se détraque. Ils se mettent à nourrir le rêve secret d'une nouvelle vie. Cela peut arriver petit à petit ou d'un seul coup. Vous connaissez ce vieux limerick :

*Il était un moine en Sibérie
Chaque jour plus triste était sa vie
Jusqu'au jour du hurlement libérateur*

*Où il sortit de sa cellule avec fureur
Et s'enfuit avec la Mère Supérieure*

Elle eut un sourire.

— Oui, je le connaissais, mais je ne vois pas mon père faire une chose pareille. Il était heureux de la vie qu'il avait, de la position qu'il avait. Je ne crois pas qu'il ait pu nourrir un refoulement de ce genre.

— Quelles étaient ses distractions ?

— Il jouait au golf le dimanche, et il allait au bowling un soir par semaine, jusqu'à il y a environ un an. Il a eu un début de bursite au coude droit. Rien d'assez méchant pour l'empêcher de jouer au golf, bien que cela ait sans doute un peu fait redescendre son score, mais il a dû laisser tomber le bowling jusqu'à sa guérison. Il jouait un peu aux cartes, la plupart du temps à la maison.

— Vous voulez dire, seulement vous deux ou lorsque vous aviez des invités ?

— Lorsque nous recevions, – je n'aime pas trop jouer aux cartes, et nous jouions rarement à deux – mais nous connaissions un couple qui jouait au bridge et environ une fois tous les quinze jours, ils venaient chez nous ou nous allions chez eux pour jouer. Nous n'avons jamais été au-delà d'un *cent* le point. Vous n'appellez pas ça de la flambe, quand même ?

— Non, bien sûr. Votre père buvait-il ?

— En société, oui. Nous avions de l'alcool à la maison, mais je ne l'ai jamais vu boire seul. Seulement lorsque nous avions des invités ou que nous étions invités nous-mêmes. Et il ne traînait absolument jamais dans les bars.

— Quel âge avait-il ?

— Quarante-six ans. Il en aurait eu quarante-sept le mois prochain.

— Vous m'avez dit que votre mère était morte il y a douze ans ? Il n'a jamais songé à se remarier ? Pensez-vous qu'il soit resté célibataire pendant tout ce temps ? À nouveau, je la vis se rembrunir et je m'empressai d'ajouter : Vous n'êtes pas obligé de répondre si vous n'en avez pas envie, Wanda. Mais si vous acceptez de parler de ça, dites-moi toute la vérité.

— D'accord, Ed. En fait, la vérité, c'est que je ne sais pas. Il y avait une femme, une femme très gentille que je connais et que j'aime beaucoup, et avec laquelle il était très lié pendant les dernières années de sa vie. Quant à savoir s'il y avait entre eux plus que de la camaraderie, je l'ignore, et pour tout dire, je n'ai jamais cherché à savoir. Cela ne me regardait pas et je n'avais absolument rien contre.

— Parlez-moi d'elle.

— Dans une minute. Laissez-moi d'abord vous parler de ce qui a précédé. Là-dessus, ma réponse est que je ne crois pas qu'il ait eu des aventures. Il ne sortait jamais une nuit entière, et quand il sortait le soir, je savais pratiquement toujours où le joindre. Je dis *pratiquement toujours*, ce qui m'empêche d'être formelle. Mais pour ce qui concerne Mrs Agnew...

— Elle était mariée ou veuve, coupai-je.

— Ni exactement l'un, ni exactement l'autre. Théoriquement, elle est mariée, mais son époux se trouve depuis six ou sept ans dans un asile d'aliénés et il est depuis longtemps considéré comme incurable, ce qui en fait plus ou moins une veuve, à part pour le fait qu'elle ne peut pas se remarier. Bien sûr, elle pourrait obtenir le divorce, mais elle est catholique, et cela lui est interdit. Vous êtes catholique, Ed ?

— Et non, répondis-je. Je ne sais pas grand-chose en particulier.

— Moi non plus, je crois. Mais pour revenir à Mrs Agnew, je ne crois pas qu'elle soit une catholique dévote, mais si vous êtes catholique vous ne pouvez pas divorcer, sauf circonstances exceptionnelles.

— Vous pensez qu'elle et votre père se seraient remariés si cela avait été possible ?

— Honnêtement, je ne sais pas, Ed. Je pense qu'ils auraient dû. Ils étaient tous les deux sans attaches, et probablement aussi, souvent très seuls, j' imagine. Elle n'a que quarante ans ! À mon avis, ils auraient dû se marier même s'il n'y avait entre eux que de la camaraderie.

— Ils se voyaient souvent ?

— Une ou deux fois par semaine, papa allait chez elle passer la soirée, mais il me prévenait à chaque fois, et il n'en faisait pas

un secret. Il ne restait jamais bien tard, en général il rentrait vers les onze heures.

— Et elle, elle venait chez vous ?

— De temps en temps, mais la plupart du temps en compagnie d'autres invités. Par contre, lorsque papa allait chez elle, il y allait seul, c'est la raison pour laquelle je pense qu'il pouvait y avoir quelque chose entre eux. En fait, je crois que je l'espérai pour lui. Après tout, ma mère était morte déjà depuis longtemps.

— Mais ne risquait-il pas de la compromettre en allant chez elle si souvent ?

— Un tout petit risque. Disons un risque calculé, car nous étions pratiquement voisins. Nous habitions la même rue dans le quartier ouest de Freeland, un quartier peu fréquenté, en cours de construction. Elle vit seule dans un petit cottage. Bien sûr, on aurait pu le voir y entrer ou en sortir. En outre, le scandale n'aurait pas été bien grand. Après tout, les gens qui la connaissaient à Freeland connaissaient également sa situation. Et comme mon père était veuf, lui...

— Elle ne ment jamais à propos de son mari ?...

— Non, la plupart des gens sont au courant et les autres pensent qu'elle est veuve. En fait elle ne ment pas, mais elle ne corrige pas les gens qui pensent qu'elle est veuve, vous voyez ?...

— Je vois, dis-je. Et de quoi vit-elle ?

— Comment ça ? Oh, je vois ce que vous voulez dire. Elle gagne sa vie, papa ne l'a jamais entretenue. Elle dirige le service des retouches dans un important magasin de confection à Freeland. Elle doit toucher un salaire appréciable, suffisant en tout cas pour le train de vie qu'elle mène. De ce côté-là, elle n'était pas la maîtresse de mon père...

Je hochai la tête, tout en restant intérieurement sur la réserve. Elle aurait parfaitement pu conserver son emploi et continuer de vivre au même endroit – tout spécialement un endroit aussi bien situé – tout en mettant de côté pour plus tard l'argent ou les bijoux qu'il lui donnait. À quarante ans, une femme se préoccupe inévitablement de son avenir si elle ne l'a pas fait auparavant, et même si elle occupe un emploi très bien rémunéré.

— Voilà qui me donne un portrait assez complet de l'homme qu'était votre père, Wanda. Avant de poursuivre, reprenons un autre verre, dis-je en faisant signe au serveur. Puis je repris le fil. Vous pensez votre père innocent de ce dont on l'accuse, dis-je. Bien, partons du principe qu'il était innocent. Qui d'autre, dans ce cas, a pu détourner l'argent ?

— C'est justement là le plus dramatique, Ed. Théoriquement personne d'autre. Il y avait en tout et pour tout six personnes, en comptant mon père, dans le service. Parmi ces six personnes, trois filles : une dactylo, une caissière et une aide-comptable. Aucune d'entre elles n'aurait eu la possibilité de se livrer aux diverses opérations qui ont abouti au détournement de fonds. Les experts sont formels là-dessus. Ensuite, il y a Tinsley, le chef de bureau, mais il a été mis lui aussi hors de cause. Il ne faisait qu'un travail de routine. Superviser le travail des filles, s'occuper des fournitures et de la paie, ce genre de choses... Ce qui ne laisse guère que papa et son assistant comme coupables possibles, mais l'hypothèse de l'assistant a été elle aussi abandonnée...

— Et pourquoi ?

— Parce que les défalcations ont commencé il y a huit mois à peu près, enfin, je veux dire huit mois avant l'expertise qui les a révélées, ce qui fait dix mois au moment où nous parlons. L'assistant de Papa à cette époque était John Whittaker, et il est mort il y a cinq mois...

— Dans quelles circonstances ? demandai-je aussitôt.

— Une attaque cardiaque, au bureau. Et papa a engagé pour le remplacer un nommé Wilbur Schwarz – le nom s'épelle S-c-h-w-a-r-z mais on prononce comme s'il y avait un t entre le r et z –, qui est toujours en fonction. Il y a donc eu deux assistants pendant la période en question. Le problème, c'est qu'il semble impossible que tous deux aient utilisé exactement le même système pour les détournements, et surtout le même compte en banque pour endosser les chèques.

— À moins qu'ils n'aient été de mèche bien avant la mort de Whittaker, avec Schwarz menant sa part de l'opération de l'extérieur dans un premier temps et prenant la place de Whittaker à la mort de celui-ci.

— La police a envisagé l'hypothèse. Mais ils n'ont pu établir à aucun moment de collusion entre eux, ni trouver aucun élément susceptible d'indiquer que Schwarz et Whittaker se connaissaient. En outre, c'est une coïncidence que Schwarz ait remplacé Whittaker à ce poste. Papa m'avait dit, à l'époque qu'il y avait une quarantaine de candidats. Le salaire avoisinait celui de mon père et les responsabilités étaient pratiquement du même ordre. Et enfin, dernier argument pour infirmer l'hypothèse de la complicité, Schwarz travaillait à New York lorsque les détournements ont commencé, et il y est resté quelques mois après. La police a vérifié et ils ont jugé inutile de le mettre sous surveillance. Il est rentré à Chicago lorsque l'entreprise pour laquelle il travaillait a fermé.

— Comment ça, *rentré* ? Il est d'ici ?

— Oui, il habitait Chicago avant. Il n'a passé qu'un an à New York, dont les quatre mois qui ont vu le début des malversations. Il paraît difficile de le mettre en cause...

— Tous ces éléments n'arrangent rien pour la réputation de votre père, dis-je. Savez-vous comment fonctionnait l'opération ?

Elle ouvrit de grands yeux et me fixa d'un regard interdit.

— Vous l'ignorez vraiment ou vous essayez de me tendre un piège histoire de voir si je donnerai une version différente de celle que vous a donnée la compagnie ?

— Pas le moins du monde, Wanda, assurai-je. N'oubliez pas que la compagnie ne m'a chargé que d'un aspect de l'affaire. Ils ont probablement un type de chez eux s'y connaissant en comptabilité qui travaille avec les vérificateurs à Freeland. Mais ça m'intéresserait que vous m'appreniez ce que vous savez.

— Je n'en sais pas lourd, et je ne connais pas les détails. Seul un comptable serait en mesure de les assimiler, Ed. Mais je sais en gros comment cela se passait. L'argent manquant n'était pas du liquide au départ. Même une ville moyenne comme Freeland ne met plus de liquide entre les mains de son trésorier principal. À part les bricoles insignifiantes, tout se traitait par chèques. C'est sous cette forme que l'argent est sorti des caisses. À raison d'un chèque par mois d'un montant toujours inférieur à dix mille dollars, qui pouvait descendre à deux ou trois mille, et ceci

pendant huit mois, versé au compte d'une société mythique baptisée Midwest Construction Company, censée travailler pour la municipalité. Les chèques étaient mis au courrier et déposés plus tard sur un compte bancaire à la Freeland Merchants Bank, puis ensuite...

— Attendez une seconde, coupai-je. Une chose à la fois. Vous venez de dire qu'ils étaient mis au courrier. Comment peuvent-ils être aussi affirmatifs ? Et deuxièmement, s'ils en sont certains, ils doivent avoir l'adresse quelque part...

— La fille qui tapait les enveloppes et s'occupait du courrier s'est souvenue du nom, sait qu'elle a tapé les enveloppes et mis des chèques à l'intérieur, mais elle prenait l'adresse sur les factures qui accompagnaient les chèques à expédier, et ne s'en est pas souvenue. Ils ont tout de même fini par l'obtenir ; un numéro de boîte postale à la poste de Freeland. C'est la banque où les chèques étaient déposés qui la leur a donnée...

— Restons-en pour le moment à ce qui se passait au bureau de votre père avant d'en arriver à la banque. Était-ce lui qui signait les chèques ?

— Probablement, soupira-t-elle. Si la facture contresignée lui arrivait avec une autorisation de payer et le chèque prêt à signer par les voies normales – ou tout au moins ce qui semblait être les voies normales – il n'y aurait eu aucune raison pour que cela éveille ses soupçons ou qu'il hésite à signer.

— Même pour pareille somme, destinée à une entreprise dont il n'avait jamais entendu parler, au moins la première fois ?

— Il ne s'agissait pas de grosses sommes, proportionnellement. Freeland est une ville d'envergure moyenne en pleine expansion, qui dépense près d'un million de dollars chaque année en travaux de construction, élargissement ou aménagement urbain, toutes ces sortes de choses. La plupart du temps d'ailleurs de façon directe, puisque la municipalité dispose de son propre département des Ponts et Chaussées. Bien sûr, il ne se suffit pas à lui-même pour prendre en charge la totalité des travaux et une partie est confiée à des entrepreneurs privés. Particulièrement les petits travaux, qui sont répartis sur plusieurs dizaines d'entre eux. Papa a dû

signer des quantités de chèques de ce genre, et quelques-uns d'un montant dix fois plus important que le plus gros versement effectué pour le compte de la Midwest Construction. Il n'y avait pas de raison pour qu'il regarde à deux fois avant de signer dès lors que tout portait à croire que le Département des Ponts et Chaussées donnait le feu vert avec les documents en règle.

— Mais attendez voir, dis-je. Il y a donc apparemment une autre possibilité. L'opération aurait pu partir non pas du service de votre père, mais tout bonnement du Département des Ponts et Chaussées. Quelqu'un aurait très bien pu envoyer de fausses factures et une série de documents contrefaits ?

Elle secoua tristement la tête.

— Non, Ed. Je ne connais pas le système dans les détails, mais il y a des vérifications. Quelqu'un d'un autre service aurait pu envoyer à mon père une ou deux fausses factures et parvenir à les faire payer, peut-être, mais ça n'aurait pu fonctionner que sur un mois, pas sur huit. Comme je vous l'ai dit, je n'y connais rien en comptabilité et je ne sais pas comment ça marche, mais il y a une vérification chaque premier du mois. Un état des facturations arrive du Département des Ponts et Chaussées, en l'occurrence, mentionnant chaque facture envoyée au trésorier-payeur, que celui-ci doit comparer avec ses propres comptes. Si cela ne correspond pas, alors la trésorerie et le département en question cherchent ensemble d'où vient l'erreur. Pendant les fameux huit mois, aucun état de facturation émanant du Département n'a jamais mentionné quoi que ce soit au titre de la Midwest Construction, et pourtant, chaque mois l'état était retourné contresigné par mon père. La signature a été authentifiée par l'expert-graphologue. Toutes les manipulations ne peuvent être parties que de son département, pas du leur.

— Mais n'est-ce pas la preuve que votre père était impliqué, Wanda ?

— Je crains bien que ce ne soit la conclusion à laquelle arrivera le tribunal. C'est en effet l'élément le plus accablant contre lui. Mais ces vérifications entre services sont de pure routine. Il aura pu en charger son assistant et les contresigner sur sa seule parole. Je pense que c'est ce qui a dû se produire et je dois le reconnaître, *je le souhaite*.

— Après tout, il ne pouvait pas vérifier tout ce qui passait entre ses mains, il devait faire confiance aux gens qui travaillaient sous ses ordres, ou alors, autant se charger de tout le service à lui tout seul.

— Oui, mais à moins d'établir la collusion entre les deux assistants qui se sont succédés, l'affaire semble plutôt mal partie, Wanda... Qu'en est-il des huit chèques adressés à la Midwest ? La banque a dû les encaisser et les retourner. La signature de votre père a-t-elle été, là aussi, authentifiée ?

— Ils ont été encaissés, bien sûr, et ont dû revenir avec les relevés. Les relevés ne mentionnent pas l'ordre, seulement les sommes correspondant aux chèques. Mais les chèques eux-mêmes ont disparu, depuis avant la vérification annuelle. Tout comme les factures et les autorisations de paiement. Si l'on pouvait remettre la main dessus, il y aurait peut-être une chance d'innocenter mon père.

— Oui, à condition que les signatures soient contrefaites. Vous m'avez dit aussi que la police avait retrouvé la banque qui abritait le compte de la Midwest. Comment ?

— Le plus simplement du monde. En téléphonant à divers établissements bancaires jusqu'à ce qu'ils tombent sur le bon. Ils auraient, en cas de besoin, vérifié tous ceux de Chicago et des villes voisines, mais cela n'a pas été nécessaire puisque la quatrième banque contactée à Freeland s'est révélée être la bonne.

— Parlez-moi du compte.

— Il avait été ouvert dix mois plus tôt, ce qui correspond au premier chèque versé à la Midwest, d'un montant d'environ trois mille dollars. Il – enfin l'homme qui a ouvert le compte – l'avait sur lui. Il s'est présenté sous le nom de Ralph J. Morrison, je crois, président-directeur-général de la compagnie. Il leur a donné son adresse, celle du siège et quelques références – fausses, bien entendu, mais comme ils n'avaient aucune raison d'être soupçonneux à son égard, ils n'ont pas vérifié – et un numéro de boîte postale qu'il a déclaré utiliser pour son courrier d'affaires, et auquel la banque devrait envoyer les récépissés concernant les dépôts effectués par courrier ainsi que les relevés de compte.

— Cela ne leur a pas paru bizarre ?

— Non, vous savez, pas mal de sociétés tout à fait transparentes pratiquent de la sorte, utilisant des boîtes postales pour leur courrier. Le type a donc signé les papiers, puis le chèque qui portait déjà le tampon de la compagnie, et puis il est parti. Le premier chèque a été encaissé sans problèmes. Voilà...

— Est-ce que le personnel de la banque a pu donner un signalement ?

— Général, oui. C'est la seule fois où l'employée l'a vu. Tout ce qu'elle a pu en dire, après si longtemps, c'est qu'il était plutôt corpulent, entre deux âges, les cheveux grisonnants...

— Cette description aurait-elle pu correspondre à votre père ?

— Non, pas du tout. À cause de la taille, principalement. Mon père était plutôt petit, en-dessous du mètre soixante, et il n'a jamais dépassé les soixante kilos. Même avec des talonnettes et des vêtements rembourrés, il n'aurait jamais pu passer pour corpulent. En outre, on a montré des photos de lui à tous les employés et aucun d'eux ne l'a identifié. On leur a montré des photos de Schwarz, également, bien qu'il ait été à New York au moment de l'ouverture du compte, ainsi que de Whittaker, bien qu'il fût mort au moment où l'individu en question s'est à nouveau présenté aux guichets. Et même du chef de bureau, Tinsley...

— Et personne n'a reconnu les uns ou les autres ?

— Bien... L'employée à l'ouverture des comptes a dit que Whittaker aurait pu être l'homme, et l'ensemble de la description collait. Mais les autres employés, qui l'avaient vu plus récemment pour certains que l'employée aux comptes, ont dit que ce n'était pas lui. En tout cas, puisque Whittaker est mort et à moins qu'il y ait deux Ralph Morrisson – enfin deux hommes différents agissant sous ce nom – ce ne peut pas être Whittaker qui a ouvert le compte.

— Tout à fait passionnant, dis-je, continuez...

— À partir du premier chèque de trois mille dollars, tous les dépôts se sont faits par courrier et il n'est pas réapparu à la banque pendant plusieurs mois. Puis, il a commencé à revenir,

de temps en temps, je ne sais pas exactement avec quelle régularité, pour faire des retraits en liquide. Il devait y avoir environ vingt-cinq mille dollars sur le compte quand cela a commencé, mais toujours est-il qu'à partir de ce moment-là, les retraits ont toujours été d'un montant supérieur aux dépôts.

— Le dernier a eu lieu quand ?

— Il y a environ deux mois, ce qui doit correspondre à peu près à deux semaines après le dépôt du dernier chèque, le temps qu'il soit encaissé par la banque.

— Est-ce que ce dernier retrait a soldé le compte ?

— Oui, à quelques centaines de dollars près qu'il aura laissées délibérément, probablement pour ne pas attirer l'attention.

— Je pense tout de même que la banque aurait dû se poser des questions. Des dépôts n'émanant que d'une seule source et des retraits en liquide.

— Pourquoi se seraient-ils méfiés ? Les chèques étaient tous en règle, et les retraits laissaient toujours un compte parfaitement équilibré au-dessus des mille, à l'exception du tout dernier. Encore une fois, il s'agit de pratiques courantes. Beaucoup d'hommes d'affaires ou d'entreprises possèdent un ou plusieurs comptes supplémentaires destinés à des transactions précises. La banque n'avait pas à s'en inquiéter particulièrement. Tant qu'il n'y a rien d'illégal ou de fraude fiscale supposée, ce n'est pas son affaire...

Wanda avait tourné la tête et son regard semblait attiré par ce qui se passait du côté du bar.

— Dites-moi, Ed, n'est-ce pas l'homme qui... Enfin votre oncle qui vient juste d'entrer ?

CHAPITRE VII

Je me retournai pour regarder à mon tour et aperçus effectivement Oncle Am accoudé au zinc devant une bière. Il ne semblait pas s'être aperçu de notre présence.

— C'est bien lui, dis-je, mais c'est un hasard. Il travaillait sur une autre affaire, sans rapport avec Freeland, ce soir et il a dû décider de faire un crochet par ici avant de rentrer à la maison. Comme je vous l'avais dit, nous sommes des habitués de l'endroit.

— Allez donc le chercher, Ed. J'aimerais beaucoup faire sa connaissance.

— Avec plaisir. C'est un type formidable, je suis sûr qu'il vous plaira, dis-je en m'extirpant du box.

Il ne parut pas surpris de me voir.

— Salut fiston. J'ai vu que tu étais dans la place, enfin plus exactement j'ai vu Wanda Rogers et j'en ai déduit que tu ne devais pas être loin. Ça roule ?

— Impeccable jusqu'ici, dis-je. Wanda voudrait faire ta connaissance, viens donc t'asseoir avec nous un moment.

— Tu as vérifié pour le bateau qu'elle a monté à Starlock ?

— Ouais et elle a une bonne raison pour l'avoir fait. Tout est rentré dans l'ordre, mais viens, si on reste ici elle va se douter qu'on parle d'elle.

Il emporta sa bière et me suivit. Wanda nous accueillit avec un sourire et se poussa au fond de la banquette afin de faire une place à Oncle Am qui s'assit à côté d'elle.

— Inutile de faire les présentations, Ed, dit-elle. Chacun sait qui est l'autre et, d'une certaine manière, nous nous sommes déjà rencontrés...

— Je préfère cette manière-là, dit Oncle Am avec un sourire

en coin.

Nous parlâmes de tout et de rien pendant dix minutes un quart d'heure, jusqu'à ce qu'Oncle Am eût terminé sa bière et décidât qu'il devait rentrer.

— Attendez, Am, dit-elle. Je vais aller me repoudrer le nez. Tenez compagnie à Ed pendant ce temps-là.

Il se leva pour la laisser sortir, puis se rassit et s'enquit des derniers développements.

— Maintenant, tu peux me dire pourquoi elle a menti à Starlock et quel est en réalité son futur emploi ? Quand je lui eus expliqué, il acquiesça. Bien, donc je la verrai demain soir. Quels sont tes projets pour demain ?

— Je n'en ai pas, dis-je. Même un autre rendez-vous avec elle me semble peu probable. Entre sa dernière demi-journée chez Starlock et ses débuts au *Gray Goose* qui l'entraîneront tard dans la nuit, je pense qu'elle voudra prendre un peu de repos. Je ferais aussi bien d'arriver au bureau vers neuf heures et d'y rester jusqu'à midi, au cas où le téléphone sonnerait avec des dollars au bout.

— Parfait. Dans ce cas, j'irai directement au magasin de Howard, et je démarrerai tôt ma seconde journée, et je pourrai rentrer tôt.

— On se revoit quand ?

— Appelle-moi demain soir à la maison, j'y ferai un saut pour me changer avant d'aller au night-club de Cavallo. Peut-être que nos plans et nos estomacs correspondront et qu'on pourra dîner ensemble...

— Entendu, d'ailleurs, si je n'ai rien de spécial à faire je passerai directement.

— Alors disons qu'à moins d'être vraiment trop affamé, j'attends d'avoir de tes nouvelles avant d'aller me caler les joues. Autre chose, quand vas-tu faire ton rapport à Starlock ?

— Je l'appellerai passé midi. Wanda sera partie et Ben traînera probablement encore à son bureau comme il en a l'habitude. Si jamais je le rate, alors je l'appellerai plus tard, chez lui.

Wanda reparut et Oncle Am se leva. Elle tenta de le convaincre de rester encore un peu mais il ne voulut rien

entendre et nous abandonna pour regagner la maison.

— Je l'aime bien, dit-elle en le suivant du regard tandis qu'il se dirigeait vers la sortie.

— Et vous l'aimerez plus encore quand vous le connaîtrez mieux. Où en étions-nous restés ? Ah, oui, vous me parliez du compte en banque.

— Je crois que je vous ai dit tout ce que je savais, là-dessus, je ne vois rien d'autre à ajouter.

— Alors changeons de sujet. Cela vous ennuie-t-il que nous parlions de la mort de votre père ? Je voudrais me faire un tableau aussi complet que possible, mais je peux me faire expliquer ce point en détails par quelqu'un d'autre, si vous préférez...

— Cela ne m'ennuie pas du tout, au contraire, Ed. Ça a été un accident de la circulation. Il était à pied, une voiture l'a fauché, il est mort sur le coup.

— Avez-vous, à un moment ou un autre, pensé qu'il pouvait ne pas s'agir d'un accident, mais d'un meurtre. Un meurtre en relation avec les détournements ?

— Oui. Pas immédiatement, bien sûr, mais dans la semaine qui a suivi l'enterrement, quand l'affaire a éclaté. Je pense que la police l'a envisagé aussi, mais aucun élément ne va dans ce sens, et on n'a pas été en mesure, là non plus, d'établir une connexion avec les détournements...

— Y a-t-il eu des témoins ?

— Aucun, excepté l'homme qui l'a renversé. Il a été blessé. Sa voiture a percuté un arbre. Il a passé une semaine à l'hôpital. Rien de grave, juste quelques côtes cassées et une commotion.

— Commençons par le début, Wanda. Si je me souviens bien du compte rendu donné par les journaux, c'est arrivé vers huit heures du soir à deux pas de chez vous. Il rentrait à la maison ou il en sortait ?

— Il en sortait. Il avait dit...

— Attendez. Donc il était rentré. Reprenez de ce moment-là.

— Bien. C'était un mardi soir, le 22 août. Il était rentré légèrement plus tard que d'habitude. Six heures au lieu de cinq heures et demie.

— Avait-il téléphoné pour dire qu'il rentrerait plus tard ?

— Non. Une demi-heure de retard n'avait rien d'anormal. Nous dînions en général à six heures et demie. Il m'aurait téléphoné seulement s'il était rentré au-delà.

— Vous avez donc dîné à six heures et demie ?

— Non, ce soir-là j'étais moi-même un peu en retard pour préparer le dîner. Nous avons dû dîner à sept heures.

— Et tout était comme d'habitude ? Je veux dire, votre père vous a paru égal à lui-même, ni inquiet ni quoi que ce soit ?

— Parfaitement naturel. Peut-être légèrement préoccupé, mais pas plus que ça. Nous avons parlé, mais pas de quelque chose en particulier. Je ne pense pas qu'il avait de rendez-vous après dîner ou l'intention de sortir, sinon il me l'aurait dit. Après le repas... Vous voulez tous les petits détails, Ed ? Je ne vois pas l'importance que ça peut...

— Tous les plus petits détails, insistai-je. Ne serait-ce que pour le plaisir d'entendre votre voix.

— D'accord. Après dîner, j'ai débarrassé la table tandis que papa est allé dans le salon lire son journal, puis j'ai enfilé un jean et de vieux vêtements pour aller m'occuper de ma voiture dans le garage...

— Votre voiture ? coupai-je. Vous et votre père en aviez chacun une ?

— Non, une seule. Et ce n'était pas vraiment ma voiture. Elle était à son nom, mais il ne conduisait pas, c'était donc pour ça que je la considérais comme mienne. Voyez-vous, papa n'avait jamais possédé ni conduit une voiture de son existence. Pour ma part, j'avais appris à conduire avec des amis, et il y a trois ans, lorsque j'ai eu dix-neuf ans, j'ai convaincu papa d'en acheter une. Pas une neuve, bien sûr, une d'occasion, mais en bon état. Elle avait trois ans à l'époque, ce qui lui en fait six maintenant, et elle continue de rouler. J'aurais bien aimé la prendre, mais comme nous n'avons jamais fait le transfert, elle est toujours au nom de papa et bloquée avec le reste de la succession...

— Il n'avait jamais appris à conduire ?

— C'était justement une idée que j'avais en la lui faisant acheter. Lui apprendre. Mais cela le rendait tendu, nerveux, de tenir un volant et cela ne s'est pas arrangé. Nous n'avions la

voiture que depuis quelques semaines et il a eu un accident avec. Rien de sérieux, juste un peu de tôle froissée, mais il a abandonné. Il m'a prévenue que si nous gardions la voiture, je servais de chauffeur.

— Vous voulez dire que vous le conduisiez à son travail ?

— Non, il prenait le bus. Il y a un arrêt à trois blocs de la maison. Bien sûr, lorsqu'il pleuvait à verse ou qu'il neigeait, je le conduisais jusqu'à l'arrêt, et le soir j'allais l'y chercher, mais en temps ordinaire, il préférait marcher. J'avais la voiture pour moi toute seule. Et quand nous sortions le soir ou que nous partions en week-end, c'est évidemment moi qui conduisais.

— Je vois, dis-je. Mais pour revenir à ce fameux soir, vous dites être allée au garage pour vous occuper de la voiture. Vous vous y connaissez également en mécanique ?

— Non, mais je m'y connais juste ce qu'il faut en voitures. Je peux faire de petites choses, de petites révisions ou de petites réparations. Ce jour-là, j'avais utilisé la voiture et quelque chose clochait. Je pensais que c'était le carburateur, et j'avais raison. Je l'ai donc réparé. Je n'étais pas dessus depuis dix minutes – il devait être environ huit heures –, que papa est arrivé à la porte du garage pour me prévenir qu'il allait faire une petite promenade.

— Simplement ça ?

— Simplement. Il a dit aussi qu'il ne serait pas absent bien longtemps. Puis il a disparu dans l'allée. Je n'ai même pas vu de quel côté il est parti. Cela devait être vers l'ouest, puisque c'est par là qu'a eu lieu l'accident, quelques minutes après...

— Et vous n'avez rien entendu ? Je veux dire, même à un bloc de chez vous, une voiture qui percute un arbre dans un quartier tranquille, le soir, cela doit s'entendre ?

— Probablement, mais à ce moment-là, le moteur de ma voiture était en marche et j'étais en train de revisser le carburateur, c'est donc normal que je n'ai rien entendu. Enfin, toujours est-il qu'une fois débarrassé de mon problème de carburateur, dix minutes plus tard, je suis retournée dans la maison et dix minutes après, la police est venue me prévenir. Dans l'intervalle, j'avais bien sûr entendu une sirène, mais je n'avais pas fait le rapprochement. Je n'avais pas réalisé qu'elle

s'était arrêtée si près.

— Revenons au moment où votre père vous prévient qu'il part en promenade. Cela lui arrivait souvent d'aller se promener le soir, juste pour faire quelques pas, sans raison particulière ?

— Non, pas très souvent. De temps à autre. Mais suffisamment quand même pour que je n'aie pas trouvé cela étrange...

— En étant dans le garage, vous n'auriez pas pu entendre le téléphone sonner ?

— Non, le garage est situé derrière la maison. Et même sans faire tourner le moteur de la voiture, je n'aurais rien entendu.

— Dans ce cas, il est possible qu'il ait reçu un coup de téléphone juste avant de partir, ou même qu'il en ait donné un. Coup de téléphone qui aurait pu être à l'origine de sa petite promenade nocturne. Je pensais vaguement à Mrs Agnew, par exemple.

— Elle a dit qu'elle ne l'avait pas appelé, ni l'inverse, et je la crois pour au moins deux bonnes raisons. La première, c'est que si quelqu'un lui a téléphoné dans le but de le faire sortir pour le tuer, ce ne peut pas être elle. Elle n'avait aucune raison de faire une chose pareille. Et la seconde, c'est que je suis certaine que papa m'aurait dit s'il était allé chez elle, et n'aurait pas prétexté une promenade au clair de lune...

— D'accord, dis-je. Maintenant l'accident lui-même. Comment est-ce arrivé ?

— Personne n'a rien vu, à part le conducteur de la voiture, donc nous n'avons que sa version des faits. La police a dit qu'elle tenait debout et corrobore le constat fait sur place. Lorsqu'il a repris conscience, à l'hôpital, et qu'ils ont pu l'interroger, il a dit qu'il roulait à quarante quand il a vu un homme déboucher d'entre les arbres sur la chaussée juste devant sa voiture, et trop près pour qu'il ait le temps de freiner en conséquence. Il a donc freiné jusqu'à la collision, et le choc lui a fait perdre le contrôle de son véhicule, l'envoyant dans un arbre.

— Et vous dites que la police a accordé crédit à cette version ?

— Oui, à ceci près qu'ils pensent qu'il roulait un peu plus vite qu'il ne l'a dit, plutôt soixante que quarante à l'heure, mais pas

plus, et dans les limites autorisées en agglomération. Cela donne environ cinquante à l'heure quand il a heurté mon père, et quarante lorsqu'il a percuté l'arbre en essayant de freiner. Mais cela s'est joué sur une cinquantaine de mètres et ils ont dit qu'on ne peut pas ralentir aussi rapidement même en écrasant les freins.

— Il n'y a même pas eu de comparution devant un tribunal ?

— Non. Il n'y avait ni passage pour piétons, ni virage, donc papa était dans son tort, et bien qu'un automobiliste soit tenu d'observer certaines règles de prudence, on ne peut pas le tenir pour responsable si jamais un piéton débouche sans prévenir devant lui. Surtout s'il arrive par un angle mort. Qu'il s'agisse d'autres véhicule garés, ou d'une haie d'arbres sur le bord du trottoir.

— Et qui plus est de nuit, ajoutai-je. Il portait un costume sombre ?

Wanda se contenta de hocher la tête.

— Qui a prévenu de l'accident ?

— Les gens qui habitent la maison juste au coin de l'endroit où ça s'est passé, les Wilkins. Nous les connaissions un peu, papa et moi. Ils regardaient la télévision et ils ont entendu l'accident, enfin le bruit de la voiture quand elle a heurté l'arbre. Mr Wilkins est sorti voir, puis il est rentré aussitôt pour appeler la police et une ambulance.

— Mais pourquoi ne vous a-t-il pas téléphoné aussi à vous ? S'il vous connaissait, vous et votre père, je pense que c'est ce qu'il aurait dû faire. À moins que – désolé d'avoir à vous demander cela – son visage ait subi des dommages empêchant de...

— Non, vous n'y êtes pas. Mr Wilkins n'a même pas vu le corps de mon père. Il n'était pas exactement sous la voiture, mais juste derrière, et Mr Wilkins est arrivé face à la voiture. Il a regardé à l'intérieur et a vu le chauffeur sans connaissance, couché sur son volant. Il n'a pas tenté de le bouger. Il a juste coupé le contact pour éviter que la voiture ne prenne feu, puis il est retourné chez lui prévenir la police, et il a attendu l'arrivée de l'ambulance. Ce n'est qu'après, quand les policiers ont trouvé le corps de mon père sous la voiture, qu'il a procédé à

l'identification. Mais pour des raisons compréhensibles, il a préféré les laisser m'annoncer la mauvaise nouvelle.

— Donc, lorsque vous êtes arrivée sur les lieux de l'accident, les choses étaient encore dans l'état où les avait trouvées la police ?

— Je suis arrivée au moment où ils emmenaient le conducteur en ambulance, mais ils n'avaient encore déplacé ni la voiture ni le corps de mon père.

— Vous n'avez donc pas vu l'homme qui conduisait la voiture ?

— Non, jamais. Même plus tard. Je suppose que j'aurais dû, ne serait-ce que l'appeler à l'hôpital. Après tout, si la police a dit vrai, l'accident était entièrement la faute de papa, et le chauffeur de la voiture n'en a été que la victime. Mais j'étais trop bouleversée pour lui parler, et je ne voulais pas rencontrer l'homme qui avait tué mon père, quelles qu'aient pu être les circonstances...

— Votre père était-il négligent ou distrait lorsqu'il marchait dans la rue ? Cela paraît étrange de la part de quelqu'un qui avait si peur de tenir un volant...

— Il l'était, je crois. Et distrait aussi, lorsqu'il pensait à quelque chose. Plus d'une fois, je me souviens que j'ai dû l'agripper par un bras pour l'empêcher de traverser la rue sans regarder. Je sais que ça ne cadre pas avec sa peur de conduire, mais les gens ne sont pas d'une seule pièce.

Je soupirai. Par principe, je n'aime pas les coïncidences, et celle, apparente, qui voulait que Jason Rogers ait trouvé accidentellement la mort juste avant qu'éclate l'affaire des détournements ne me plaisait décidément pas. D'un autre côté, je n'arrivais pas à dénicher le moindre petit élément indiquant que ça n'en était pas une. Si jamais il s'agissait bien d'un meurtre, il avait fait l'objet d'une impressionnante préparation.

En fait, si ça n'était pas un véritable accident, ça ressemblait davantage à un suicide qu'à un meurtre. Rogers aurait parfaitement pu attendre le passage d'une voiture pour se jeter sous ses roues délibérément.

Mais restait à trouver le mobile, et je n'en voyais pas. Si Rogers était l'auteur des détournements – avec donc l'aide

extérieure d'un complice qui récupérait l'argent sous le nom de Morrisson à l'autre bout de la chaîne –, alors il savait que l'opération allait être découverte sous peu, au moment de la vérification annuelle et aurait dû logiquement prévoir longtemps à l'avance son départ pour l'Amérique du sud ou n'importe où ailleurs.

— Que savez-vous du type qui conduisait la voiture ? demandai-je.

— Pratiquement rien, à part qu'il se nomme John Sohl et qu'il vit à Chicago. Je crois avoir entendu Mr Carstairs dire qu'il avait dans les vingt ans. Ed, quelle heure est-il ? Il doit commencer à se faire tard...

— À peine dix heures et demie, il est encore tôt, dis-je après un rapide coup d'œil à ma montre. Mais je vous ai posé beaucoup trop de questions. Je ne dois pas m'attendre à tout apprendre en une seule soirée. Et d'ailleurs, je n'y tiens pas. J'ai plutôt envie de faire durer le plaisir. Oublions Freeland pour ce soir, je vous emmène danser, qu'en dites-vous ?...

— D'accord, mais promettez-moi de me ramener pour minuit.

Je l'emmenai chez *Smoky Joe's*, un endroit tout ce qu'il y a de bien fréquenté malgré ce que pourrait laisser croire son nom. C'était un club de jazz, avec une petite formation et une piste de danse. Quelques-uns y venaient danser, la plupart venaient y écouter de la musique.

Nous dansâmes très agréablement et je découvris qu'elle aimait réellement le bon jazz. Comme promis, notre conversation porta jusqu'à la fin de la soirée sur tout autre chose que Freeland. Principalement nos petites personnes et la musique.

Au bout d'un moment, elle se détendit et la tension provoquée par la conversation à propos de son père et surtout de l'accident disparut totalement.

Je n'aurais eu probablement aucun mal à la convaincre de rester encore un moment, mais je tins ma promesse de la raccompagner pour minuit. Nous quittâmes donc *Smoky Joe's* et je hélai un taxi qui nous déposa devant la pension un quart d'heure plus tard.

Je la raccompagnai jusqu'au bas de l'escalier. Elle monta une marche et se tourna vers moi :

— Bonne nuit, Ed, et merci pour cette agréable soirée.

— C'était plus qu'agréable, dis-je. Quand vous reverrai-je ? Puisque demain ce n'est pas possible, que diriez-vous de dimanche après-midi ?

— Parfait.

— Une heure, cela ne vous semble pas trop tôt ?

— Non. Je n'aurai pas dormi beaucoup, mais nous essaierons de ne pas rentrer trop tard afin que je puisse me reposer un peu avant de retourner au club.

— Formidable, dis-je. Alors disons une heure, dimanche. Nous déciderons à ce moment-là de l'endroit où nous irons. Bonne nuit, Wanda...

Et, comme elle se tenait sur la première marche, je n'eus qu'à m'avancer légèrement pour effleurer ses lèvres. Doucement. Elle ne fit rien pour m'en dissuader et au bout d'une seconde ses lèvres répondirent aux miennes et elle passa ses bras autour de mon cou. Je l'enlaçai et notre baiser s'enflamma instantanément.

Elle eut la sagesse de l'interrompre à temps et me souhaita bonne nuit avant de gravir prestement la volée de marches.

Je gagnai ma chambre, juste sous la sienne, me déshabillai et me mis au lit. Je ne pensais plus à l'affaire, mais seulement à ce baiser que je sentais encore courir sur mes lèvres. Je me demandai s'il me mènerait à quelque chose, décidai finalement que oui, et que le quelque chose en question risquait fort d'être des plus merveilleux.

CHAPITRE VIII

J'ouvris le bureau à neuf heures, comme prévu, mais rien n'arriva de toute la matinée, à part ma décision d'expédier le rapport destiné à Ben Starlock. Je pris soin d'en faire une copie-carbone pour Oncle Am, pour m'épargner un peu les amygdales. Tout ceci me prit une bonne partie de la matinée, principalement à cause du fait que, n'ayant pas encore déterminé exactement ce qui était important et ce qui ne l'était pas, je consignai tout dans les détails. Enfin tout excepté les dernières secondes de ma soirée en compagnie de Wanda. Ce point-là, pour important qu'il fût, ne concernait en rien Starlock.

J'appelai Ben quelques minutes après midi, gageant que Wanda serait partie, mais gardant un petit mensonge en réserve au cas où j'aurais entendu sa voix à l'autre bout du fil, qui eût consisté à prétendre que je l'appelai elle. Mais ce fut Ben qui prit la communication.

— Ed Hunter à l'appareil... La voie est libre ?

— Oui, les filles viennent de partir. Tu as découvert où Wanda va travailler dorénavant ?

— Oui, dis-je. Tout cela figure dans le rapport que je viens de taper à ton intention. Je peux te l'apporter si tu restes encore là-bas un petit moment.

— Je ne m'en vais pas avant une heure d'ici, tu peux venir.

Environ vingt minutes plus tard, j'étais assis dans son bureau à attendre qu'il ait terminé de parcourir ma prose. Ce ne fut pas bien long, car Ben lit avec une rapidité étonnante.

— Bon boulot, Ed, fit-il. Je doute qu'il y ait là-dedans quoi que ce soit que la Waukegan ne sache déjà, hormis pour son nouveau job, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle t'a parlé à

cœur ouvert. Continue comme ça et on va certainement arriver à quelque chose. Maintenant dis-moi, entre nous, qu'est-ce que tu penses de tout ça ?

— J'ignore si son père était coupable ou non – en tout cas, les apparences sont salement contre lui –, mais je doute qu'elle soit dans le coup à un niveau quelconque...

— Je ne pense pas non plus, Ed, dit-il en plissant le front, mais elle pourrait avoir dissimulé un élément pour protéger la mémoire de son père, quelque chose susceptible d'accréditer encore plus la thèse de la culpabilité.

— Tu penses à la fameuse lettre qu'il avait remise à l'avocat, censée contenir ses dernières volontés au sujet de l'enterrement ? Je n'en suis pas encore arrivé là. Je ne pouvais pas couvrir toute la distance en un seul soir...

— Oui, ça ou autre chose. Tu sais ce que je pense ? La clé de toute l'affaire, c'est ce type, Morrisson, qui mettait les chèques à la banque et faisait les retraits en liquide. De quelque manière que ce soit goupillé le trafic, il ne peut pas être de la trésorerie municipale. Si ça se trouve, Wanda connaît quelqu'un qui correspond à son signalement, et sait que son père a été en rapport avec lui, et cela a pu lui donner une preuve de sa culpabilité, même si par ailleurs, la lettre contenait bien ce qu'elle en a dit et qu'elle ignore où se trouve le fric.

Je hochai la tête.

— Dis-moi, Ben, j'aimerais bien rencontrer quelqu'un de vraiment au fait des détails de l'affaire, afin de pouvoir comparer la version de Wanda avec la sienne. En cas de fausse note, je saurai ainsi sur quels points précis concentrer mes questions.

Starlock réfléchit quelques instants puis décrocha son téléphone.

— Harry Koslovsky, notre client, serait parfait. Il dirige la succursale Waukegan de Freeland. Il est probablement la personne qui en sait le plus sur l'affaire.

— Quand pourrai-je le rencontrer ?

— Le bureau doit être fermé à l'heure qu'il est. Lundi, ça t'irait ?

— On fera avec si ça n'est pas possible avant, mais mon

prochain rendez-vous avec Wanda est pour demain après-midi. J'aurais préféré m'entretenir avec lui cet-après-midi ou bien ce soir afin d'être opérationnel. Je n'ai rien d'autre à faire aujourd'hui de toute façon, et ça ne m'ennuie pas d'aller le voir chez lui.

— Entendu, je vais essayer de le joindre.

Il passa par l'opératrice de Freeland, demanda la liste des abonnés et une minute plus tard eut Koslovsky au bout du fil.

— Il sera chez lui tantôt, mais pas ce soir, me dit-il après avoir raccroché. Tu m'as entendu lui dire qu'un de mes gars voulait s'entretenir avec lui, alors ne te coupe pas en lui racontant que je sous-traite. En outre, ils ignorent que Wanda sait qui tu es et s'imaginent que tu la jauges à son insu. Mets-là dans la confiance, au cas où elle aurait à nouveau à faire à Koslovsky.

— Ne t'en fais pas, dis-je en me levant. Et merci beaucoup, Ben.

— Attends, je m'en vais d'ici quelques minutes et l'endroit où il habite se trouve juste sur mon chemin. Je peux te déposer en rentrant chez moi. Tu n'iras pas plus vite par le bus. Et puis tu pourras lui montrer ceci, également, dit-il en me rendant mon rapport.

Quelques minutes plus tard, nous gagnions le parking où était garée sa voiture et partions pour Freeland. Je n'y avais jamais mis les pieds auparavant. Il me conduisit au sud de la ville et s'arrêta devant un immeuble cossu.

— Je n'entre pas avec toi, Ed. J'ai promis à ma femme de l'emmener en courses cet après-midi et il faut que je rentre à la maison. Tu seras assez grand pour te débrouiller ?

— Je pense que oui, merci pour la balade, Ben.

Je sortis et m'apprêtai à traverser la rue quand il me rappela.

— Attends, Ed. Quand tu en auras terminé avec Koslovsky, si tu as envie d'aller jeter un coup d'œil sur les lieux de l'accident, c'est à deux pas d'ici. Cinq blocs ouest et un bloc sud.

— Bonne idée. Tu connais l'adresse de Rogers ?

— Je ne me souviens pas du numéro, mais c'est dans Linden Avenue, la première maison au coin ouest de Barthold. Il n'y en a pas des masses dans ce coin-là. Quant à l'endroit exact de

l'accident, tu ne pourras pas le manquer non plus, il y a un gros morceau d'écorce arraché sur le tronc de l'arbre qu'a embouti la voiture. Attends une minute.

Il se pencha pour ouvrir la boîte à gants et fouilla à l'intérieur pour dénicher un plan qu'il me tendit.

— Voilà un plan de la ville. Les lignes de bus sont indiquées, mais il faudra que tu retournes au centre-ville pour attraper celui de Chicago.

Je le remerciai et mis le plan dans ma poche, puis me dirigeai vers l'entrée de l'immeuble pour passer en revue les boîtes à lettres et trouver le numéro de l'appartement de Koslovsky.

Trois minutes plus tard, je sonnai à la porte qui s'ouvrit sur un gros bonhomme au visage sympathique.

— Vous êtes le gars de chez Starlock, dit-il avec un sourire en s'effaçant pour me laisser entrer. Il me précéda dans le living et m'indiqua un fauteuil d'aspect confortable et s'assit dans celui placé en vis-à-vis. Il avait dans les cinquante ans, une mince couronne de cheveux grisonnants autour d'un crâne chauve et de petits yeux malicieux.

— Mon nom est Hunter, Mr Koslovsky. Ben Starlock vous a-t-il précisément expliqué le but de ma visite ?...

Je savais que ce n'était pas le cas, mais je préférais qu'il croit que je n'avais pas entendu la communication.

— Il m'a simplement dit que ça concernait l'affaire Rogers. Je présume que vous êtes le détective chargé de faire parler Wanda ?

Je répondis par l'affirmative et il me demanda ce que je voulais savoir.

— Tout, répondis-je, invoquant les mêmes raisons que j'avais précédemment exposées à Ben.

— Cela risque d'être long, et je m'apprêtais juste à prendre un highball, ça vous tente ? Et on en dira rien à votre patron si cela suppose une entorse aux règles du service.

— D'accord, dis-je.

Il me pria de l'excuser et disparut dans la cuisine pour préparer les verres. En vérité, ni l'agence Starlock ni la Hunter & Hunter n'avaient de règlement précis concernant la dégustation de boissons alcoolisées pendant le service. Au

contraire, l'alcool délie les langues et au cours d'une conversation, la personne avec qui vous conversez sera moins pressée de se débarrasser de vous si elle a un verre à la main. Sans parler du fait que si elle vous ment, elle est plus à même de commettre une erreur ou de se trahir. Tout ça pour dire qu'il n'est pas indispensable d'avoir le gosier en pente pour être un bon détective, mais ça aide. Je me suis toujours dit que les flics officiels qui suivent la règle de sobriété dans l'exercice de leur fonction partent avec un sérieux handicap.

Je promenai mon regard d'un bout à l'autre de la pièce décorée avec goût et donnant tous les signes d'un salaire confortable. Si le reste de l'appartement était du même ordre, il devait être agréable d'y vivre, même si chaque élément indiquait, par l'absence de la plus petite touche féminine, la cadre de vie d'un célibataire.

Comme chaque fois qu'on m'abandonnait dans une pièce comportant une bibliothèque, je laissai flâner mes yeux sur les livres. Outre un intérieur agencé avec finesse, Koslovsky avait également de très saines lectures. Steinbeck, Hemingway, Maugham, Dos Passos, Wolfe et consorts. Quelques romans policiers, mais signés des maîtres du genre, Chandler, Hammett, Gault. Une étagère entière était occupée par des livres relatifs au droit des assurances et aux mathématiques actuarielles, une autre par une série de manuels de comptabilité et quelques ouvrages de criminologie. L'un d'entre eux, intitulé *Psychologie du détournement de fonds*, m'attira plus particulièrement l'œil, et je pensai un instant demander à Koslovsky de me le prêter, puis décidai finalement d'aller d'abord faire un tour à la Bibliothèque public de Chicago pour voir s'il figurait au catalogue.

Le maître de maison revint avec les drinks et nous nous engouffrâmes à nouveau dans nos fauteuils pour trinquer.

— Vous êtes d'ores et déjà entré en contact avec Wanda Rogers m'a dit Starlock. Vous êtes parvenu à la faire parler de l'affaire ?

— Oui, un peu.

— Parfait, alors commencez par me dire ce qu'elle vous a raconté, et je vous arrêterai au cas où son récit ne cadrerait pas

avec la réalité des faits.

Je lui tendis le rapport que j'avais rédigé le matin même en lui expliquant que toute ma conversation de la veille avec Wanda Rogers y était consignée.

Il eut un sifflement d'admiration lorsqu'il arriva au bout de sa lecture.

— Compliments, fiston. Tout ça en un seul soir, on peut dire que vous vous y entendez...

— Je n'ai pas eu besoin de la forcer. Ça cadre ?

— Jusqu'ici, apparemment. Je ne peux pas dire mieux pour le moment. Je présume que vous avez l'intention d'attaquer la prochaine fois sur la lettre que lui a laissée son père par l'entremise de l'avocat ?

— Absolument. Mais je voudrais connaître votre version de l'histoire.

— C'est simple. Environ trois mois avant sa mort, Jason Rogers a remis à Carstairs une enveloppe cachetée à l'intention de Wanda au cas où il disparaîtrait. Carstairs l'a rangée avec le testament qui, accessoirement, léguait la totalité des biens à Wanda, sa seule parente. Le lendemain de la mort de Jason Rogers, Carstairs a appelé Wanda pour lui présenter ses condoléances et proposer son aide pour les formalités d'enterrement. Elle l'a remercié et elle est allée le voir à son bureau. Ils ont donc décidé que Carstairs s'occuperait des funérailles et juste avant qu'elle parte, il s'est souvenu de la lettre et la lui a remise. Elle en a pris connaissance devant lui, mais n'a fait aucun commentaire et elle a rangé la lettre dans son sac. Point. C'est la version donnée par Carstairs.

— Et celle donnée par Wanda ?

— Identique. Bien sûr, personne ne lui a posé de questions là-dessus avant que l'affaire ne vienne au grand jour. Et c'est là qu'elle a raconté que la lettre ne concernait que les formalités d'enterrement. Qu'il ne voulait pas de grande cérémonie, et lui rappelait qu'ils possédaient une concession au cimetière de Spring Grove, que c'est là qu'il souhaitait être enterré, à côté de sa femme. Il lui disait pour finir qu'il n'était nul besoin d'en parler à l'avocat, qu'il était au courant. Au moins pour l'endroit. La cérémonie n'a pas été vraiment intime, mais elle s'y

attendait. Après tout, à ce moment-là, il était encore un citoyen respecté et tout le conseil municipal et les officiels sont venus s'incliner devant son cercueil.

— Est-ce qu'il y a des raisons de douter de sa version ?

— Pas exactement, mais disons qu'il y a un certain nombre de points curieux. D'abord, si elle a dit la vérité et que la lettre était bien relative à l'enterrement, il aurait semblé naturel qu'elle la montre à Carstairs, ou tout au moins qu'elle lui en touche deux mots. Après tout, ils venaient juste d'avoir une conversation là-dessus...

— Peut-être que cela ne lui est tout bonnement pas venu à l'esprit. Indépendamment du fait qu'elle était bouleversée, cela n'ajoutait rien à ce dont ils venaient de discuter.

— Vous ne trouvez quand même pas curieux que Rogers ait pris la peine de laisser une lettre confidentielle à sa fille uniquement pour lui rappeler ça ? Il ne pouvait pas penser qu'elle ignorait où sa mère était enterrée. Même en admettant, comme elle l'a dit qu'ils ne soient pas retournés ensemble au cimetière depuis des années. Et juste trois mois avant sa mort, cela lui aurait procuré une telle angoisse qu'il aurait décidé de faire remettre une lettre cachetée à sa fille par l'avocat ?

— Oui, j'admets que ça ne tient pas vraiment debout. Autre chose ?

— Non, rien, à part qu'elle n'a pas produit la lettre quand la police la lui a demandée – elle a dit l'avoir détruite –, et qu'elle leur a donné sa version quant au contenu. Vous ne croyez pas qu'elle aurait gardé, ne serait-ce que pour un moment, la dernière lettre de son père, plutôt que de la jeter sitôt lue ? Tous ces détails n'ont l'air de rien, pris isolément, mais réunis, ils donnent un joli point d'interrogation sur la sincérité de Wanda.

Je hochai la tête.

— Est-il juste que seuls son père ou l'un de ses assistants ont pu mettre au point et réaliser la partie de l'opération partant de la Trésorerie municipale, et que les filles ou le chef de bureau sont hors de cause ?

— Oui. En fait je lui ai expliqué ça, ainsi que le fonctionnement du système pour l'encaissement des chèques par Morrisson. Je ne voyais pas de raison de lui cacher quoi que

ce soit. Pour ce qui concerne les filles, elles faisaient un travail purement mécanique. Même en s'y mettant à trois, elles n'auraient pu matériellement faire fonctionner cette combine de chèques. Quant au chef du bureau, il est hors du coup, lui aussi. Et pour une raison simple que j'ai peut-être oublié de mentionner lors de ma conversation avec Wanda : il se trouvait en vacances pendant les deux premières semaines de juin, et l'un des chèques a été expédié pendant cette période-là. Et je précède votre question sur son emploi du temps de ces deux semaines : il se trouvait à Cape Cod, nous avons vérifié.

— Quelqu'un d'autre a pris des vacances ?

— Oui, Jason Rogers, les deux semaines suivantes. Mais pendant ce temps-là, aucun chèque n'a été émis à l'ordre de la Midwest. Il y a eu également des congés du côté des trois filles, mais je vous ai expliqué qu'elles étaient hors du coup. Quant au trésorier adjoint, Whittaker, il a eu son attaque avant de prendre ses vacances. Il avait posé ses congés pour septembre. Et bien sûr, Wilbur Schwarz, celui qui l'a remplacé n'avait pas travaillé suffisamment pour avoir droit à ses congés.

— Quelle est votre opinion personnelle sur cette affaire, Mr Koslovsky ?

— Je pense que Jason Rogers était coupable. C'est la seule possibilité logique. Quant à sa mort, je ne crois pas à l'accident. Je dirais plutôt qu'il s'agit d'un suicide et qu'il s'est jeté de lui-même sous les roues de la voiture.

— J'imagine aisément quelles raisons vont faire croire à sa culpabilité, mais franchement, pour le suicide, je ne vois pas. Il avait l'argent, et largement le temps de s'enfuir avec avant la vérification annuelle.

— Avait-il effectivement l'argent ? Et si au contraire son complice l'avait doublé, et avait filé avec l'argent en le laissant tout seul pour porter le chapeau ? Imaginez une seconde que les retraits effectués sur le compte par Morrisson n'aient jamais fait partie du plan initial. Rogers n'avait aucun moyen de surveiller l'état du compte de la Midwest. Supposons que le plan initial ait été d'accumuler l'argent sur le compte jusqu'à l'heure du partage, mais qu'en cours de route, Morrisson ait décidé de ramasser tout le paquet pour lui seul au lieu de se contenter de

sa part de gâteau. Il vide alors petit à petit le compte à l'insu de son partenaire, et disparaît après son dernier passage à la banque, laissant Rogers seul, sans argent pour filer à son tour, avec pour seul avenir la suspicion, la disgrâce et pour finir la prison. Bien sûr, il aurait pu se constituer prisonnier ou attendre qu'on l'arrête pour ensuite dénoncer son complice et orienter les recherches, mais cela ne lui aurait pas rapporté grand-chose...

— Et d'après vous, il aurait appris qu'il s'était fait doubler le soir de sa mort ?

— Il y a de grandes chances. Probablement commençait-il à se douter de quelque chose. Wanda n'a-t-elle pas dit qu'il était rentré plus tard que d'habitude et qu'il semblait préoccupé ? J'imagine qu'il aura reçu ou donné un coup de fil pendant que Wanda était dans le garage, et que ledit coup de fil aura confirmé ses soupçons. À partir de là, il annonce à sa fille qu'il sort faire un tour pour réfléchir. Mais réfléchir à quoi ? Il est foutu et il le sait. Une voiture vient à passer, à une allure suffisante pour dégommer un type qui se jetterait devant...

Il se tut et haussa les épaules.

Évidemment, son histoire tenait debout. Jusqu'ici sa version était celle où s'emboîtaient le mieux les différentes pièces du puzzle. J'avais cherché désespérément un motif pour étayer l'hypothèse du suicide sans penser à celui-là.

— Mais si votre compagnie est convaincue que les choses se sont déroulées ainsi, pourquoi continuer l'enquête ? Si Rogers est coupable, il vous faudra payer même si vous parvenez à prouver que votre hypothèse est la bonne...

— Spécialement si mon hypothèse est la bonne. Mais Morrisson court toujours et il n'a pas pu craquer tout le fric à l'heure où nous parlons, tout au plus, en comptant large un millier de dollars. Et si on parvient à lui mettre la main dessus et à récupérer l'argent, enfin ce qu'il en reste, la somme que nous aurons à payer diminuera d'autant...

— Donc l'enquête a pour but de remonter jusqu'à Morrisson. De ce côté-ci, quels indices avez-vous ?...

— Aucun, fit tristement Koslovsky en secouant la tête. D'une part le signalement est beaucoup trop vague et peut

correspondre à une quantité de gens, si tant est que notre homme n'ait utilisé aucun déguisement. Avec quelques éléments de déguisement, ça pourrait être moi avec une perruque grise. On a passé en revue tous ceux qui, à un moment ou à un autre, ont été en rapport avec Rogers. Quelques-uns correspondaient plus ou moins à la description, mais nous avons dû les éliminer un par un, jusqu'à n'en garder qu'une poignée dont nous nous sommes procuré des photos afin de les faire identifier par les guichetiers de la banque. Ça n'a rien donné ; même pas un doute, une hésitation. Morrisson est la clé de tout ça, que j'aie raison ou pas de penser qu'il a doublé Rogers et que Rogers s'est suicidé à cause de ça.

— Et en admettant pour le moment que votre version soit la bonne, à quel moment Wanda entre-t-elle dans le paysage ?

— Je ne pense pas que Wanda ait su quoi que ce soit des défalcations pendant toute la période où elles ont eu lieu. Je suis persuadé par contre qu'elle en a eu connaissance par la suite, après avoir lu la lettre que lui a laissée son père, qu'elle a menti à propos de son contenu et qu'elle persiste en espérant toujours que la cour ne déclarera pas Jason Rogers coupable...

— Mais la lettre dont vous parlez a été écrite par Rogers trois mois avant sa mort. Que pensez-vous qu'elle contenait ?

— Je suppose qu'il devait demander pardon à sa fille de ce qu'il était en train de faire – ou avait fait à l'époque où elle l'a lue –, tenter de s'expliquer ou de se justifier à ses yeux. Une sorte de lettre d'adieu, en somme, dont il savait qu'elle ne la lirait qu'au moment où le pot aux roses serait découvert. Bien sûr, il avait donné instruction à Carstairs de la remettre à Wanda en cas de décès. Il n'aurait certainement pas voulu risquer d'éveiller les soupçons de l'avocat en parlant de *disparition éventuelle*. Dans de telles circonstances, Carstairs aurait d'abord remis la lettre à la police.

— Mais là encore, dis-je après un temps de réflexion, si la lettre contenait ce que vous dites et que Wanda ment également pour les raisons que vous donnez, quel intérêt avez-vous à ce qu'elle modifie sa version ? Cela donnerait l'ultime argument à la cour pour déclarer Rogers coupable et faire régler l'addition à votre compagnie...

— Exact, mais c'est ce qui nous pend au nez de toute façon. Nos verres sont vides. Une deuxième tournée ?

— D'accord, mais plus modeste pour moi.

Il s'éclipsa de nouveau et cette fois-ci, je ne retournai pas contempler sa bibliothèque. Je restai sagement dans mon fauteuil à réfléchir.

Quelques instants plus tard il revint avec deux autres highballs.

— D'accord, je vais vous exposer la raison pour laquelle nous voulons que Wanda dise la vérité, quand bien même cette vérité établirait la culpabilité de son père. Elle est celle qui l'a le mieux connu. Elle a passé toute sa vie près de lui, et si quelqu'un est à même d'avoir ne serait-ce qu'un soupçon au sujet de l'identité de son complice, c'est bien elle. Si elle sait son père coupable, elle connaît forcément quelque chose sur Morrisson. On ne combine pas un détournement de fonds avec un type qu'on ne connaît ni d'Eve, ni d'Adam. Mais tant qu'elle persiste à mentir et à prétendre son père innocent, elle ne pourra pas nous aider sur le reste et nous fournir un indice pour retrouver la trace de Morrisson. Même si elle ignore son nom et son adresse, elle doit savoir quelque chose. Et ce quelque chose est tout ce dont nous avons besoin. On s'en servira de point de départ et on finira par coincer notre bonhomme.

— Entendu, dis-je. Je vais mettre le paquet là-dessus et tenter de la convaincre que si elle sait son père coupable elle doit dire la vérité. Bien sûr, si la lettre contenait bien, même approximativement, ce que vous pensez et qu'elle finit par l'admettre, cela l'expose à une inculpation de complicité avec dissimulation de preuves et destruction de pièces à conviction. Je présume que je pourrai lui promettre l'abandon de ces charges en retour.

— Évidemment. Je lui ai d'ailleurs déjà proposé, mais je dois admettre que je n'ai pas fait un tabac, dit-il, puis il me regarda avec un sourire malicieux et ajouta : Mais je ne suis ni jeune ni séduisant, et de plus elle vous parlera comme à un ami, pas comme à un flic.

Je hochai la tête.

— Pendant que vous prépariez les verres, je me suis mis à

repenser à la possibilité que quelqu'un d'autre que Rogers ait pu tout organiser de l'intérieur. Je vous concède qu'il ne peut pas s'agir des filles ou même des chefs de bureau. Dans ce cas, si on met également Rogers hors du coup, la seule possibilité qui reste, ce sont *les deux* assistants. Mais sans collusion possible, et sans qu'ils se soient jamais rencontrés...

— Je crois que je vois où vous voulez en venir, Hunter, et dans ce cas, c'est une hypothèse que nous avons déjà étudiée et éliminée. Mais continuez...

— Le seul lien entre eux, c'est Morrisson. Admettons que le premier — Comment s'appelle-t-il, déjà ? —, Whittaker entame son plan en travaillant avec Morrisson, mais il meurt d'une crise cardiaque. Schwarz le remplace. Morrisson sait comment fonctionne la partie de l'opération exécutée à l'intérieur de la Trésorerie. Il aurait pu contacter Schwarz pour lui proposer de reprendre le flambeau...

— C'est bien ce que je pensais que vous aviez imaginé, Hunter, dit Koslovsky. Nous avons envisagé cette possibilité. Au premier abord, elle semble fonctionner, mais elle s'écroule dès qu'on examine de près les motifs de Morrisson. Vous allez comprendre : au moment de la mort de Whittaker, Morrisson — qu'il ait été le complice de Whittaker ou de Rogers — a 27 000 dollars en banque et la signature sur le compte. Whittaker mort, il pouvait sans grand risque solder le compte et partir avec l'argent. À plusieurs mois de la vérification annuelle, il avait tout loisir de disparaître dans la nature et de prendre toutes les dispositions pour qu'on ne le retrouve jamais. À la place, vous supposez qu'il aurait pris le risque de mettre au courant un type qu'il ne connaissait pas, et pour gagner quoi ? 19 000 dollars de plus à verser au compte que Morrisson aurait dû partager ensuite avec son nouveau complice, en rognant en plus sur la part de gâteau qu'il avait pour lui tout seul à la mort de Whittaker ? Et même en admettant que Morrisson prenne ce risque. Il met donc Schwarz au courant, avec le risque supplémentaire que celui-ci refuse de marcher dans la combine. Après tout, il existe encore quelques types honnêtes sur cette terre, et un paquet d'autres qui auraient peur de se faire prendre à jouer un jeu comme celui-là. Et Morrisson ignore

complètement si Schwarz n'appartient pas à l'une de ces deux catégories. Non, lui proposer de suivre les traces de Whittaker représentait un trop gros risque, à moins de se ménager une sortie de secours en cas de refus, ce que n'a pas fait Morrisson, de toute évidence.

— De quelle sortie de secours parlez-vous ?

— De la précaution qui aurait consisté à vider le compte des 27 000 dollars, et à préparer les bagages au cas où Schwarz refusait l'offre. Or, les premiers retraits en liquide ont commencé bien après que Schwarz ait remplacé Whittaker.

Je dus me rendre à son argumentation, même si cela ne m'enchantait pas. J'avais eu une fausse bonne idée que je n'avais pas eu le temps d'étudier du point de vue de Morrisson.

— Bien, Mr Koslovsky, dis-je. Je crois que nous avons fait le tour. Une dernière chose : avez-vous d'autres données concernant l'accident ou le suicide de Jason Rogers, en dehors de ce que n'a dit Wanda ?

— Pas grand-chose. Un petit détail, cependant, mais je ne vois pas quelle importance il pourrait avoir, même s'il se révèle exact. Les gens qui habitent au coin et qui ont entendu la voiture de Sohl percuter l'arbre, les Wilkins n'étaient pas d'accord sur un point. Mrs Wilkins dit qu'elle a entendu le moteur d'une autre voiture après le choc, mais elle n'en est pas absolument certaine, et son mari, qui s'est précipité dehors juste après l'accident, dit n'avoir vu ou entendu aucune autre voiture. Mais cela dit, qu'elle ait entendu et lui pas ne me semble pas très important. Une voiture a très bien pu passer, dans une direction ou l'autre, sans s'arrêter. Face à un accident, beaucoup de gens ont tendance à filer séance tenante plutôt que d'aller voir ce qui se passe, parce que ça entraîne des complications. Il faut déposer, témoigner etc... Et cela vaut pour les honnêtes gens comme pour ceux qui n'ont pas la conscience tranquille.

— Quelle a été la version de Sohl sur ce point précis ?

— Il a dit qu'il n'était passé aucune voiture, enfin aucune qu'il ait remarquée ou dont il se souvienne, dans une direction ou l'autre. Quant au reste de sa version, elle correspond point par point à ce qu'a établi l'enquête de police, abstraction faite du personnage.

— Que voulez-vous dire par là ?...

— Apparemment, personne n'en a parlé à Wanda, car elle vous en aurait fait part. Il y a eu une enquête sur Sohl et le bonhomme n'a pas l'air des plus recommandables. En fait c'est plus une affaire de réputation que de réels démêlés avec la justice, mais il n'est pas inconnu des services de police, bien que n'ayant fait l'objet d'aucune condamnation à ce jour. C'est un demi-sel de South State Street. Il habite le *Worth Hôtel*, qui n'est pas à proprement parler un camp de vacances pour les scouts. Ce n'est peut-être pas tout à fait un gangster, mais il a pas mal de relations dans le milieu. Avec sa seule réputation, il était plutôt mal parti avec cette histoire d'accident, mais comme sa version corroborait celle des flics...

— Il a donné une bonne raison de s'être trouvé à Freeland et dans cette rue à ce moment précis ? demandai-je, commençant à être diablement intéressé par ce point de détail.

— Oui, d'après la police. Je sais qu'ils lui ont posé la question mais je ne suis pas rentré dans les détails. Pourquoi l'aurais-je fait ? Que Rogers ait traversé en-dehors des clous ou qu'il se soit jeté sous les roues de la voiture, l'identité du conducteur n'a pas d'importance. Il se serait produit la même chose avec Jack L'Eventreur ou Billy Graham au volant.

Je posai mon verre vide et secouai la tête quand Koslovsky m'interrogea du regard sur une éventuelle troisième tournée.

— Merci de m'avoir consacré un peu de votre temps, Mr Koslovsky, dis-je en me levant. À présent j'ai une vue d'ensemble beaucoup plus complète. Spécialement sur les raisons qui auraient pu pousser Jason Rogers au suicide.

— Il n'y a rien d'autre que vous souhaitiez savoir et sur quoi je puisse vous renseigner ?

— Non, à moins que j'ai oublié des questions...

Il réfléchit un instant et secoua la tête.

— Non, je ne vois pas. Nous avons fait le tour. Oh, bien sûr je pourrai consulter mes notes et vous donnez les dates d'émission des chèques, et celles de retraits, des choses comme ça. Mais je doute que cela vous soit utile vu l'angle sous lequel vous travaillez. Enfin si un élément nouveau survient et que ces données vous deviennent nécessaires, n'hésitez pas à faire appel

à moi.

Je promis de le faire, puis le quittai en le remerciant. Une fois dehors, je pris la direction que m'avait indiquée Starlock, tout en cherchant mon chemin sur le plan. Je ne voyais pas très bien ce que pourrait m'apporter une promenade sur les lieux de l'accident et devant la maison des Rogers, mais comme c'était à deux pas...

CHAPITRE IX

Je réfléchissais tout en marchant, et ce à quoi je réfléchissais ne me plaisait guère. J'avais vaguement espéré jusqu'ici arriver à prouver l'innocence de Jason Rogers, parce que j'aimais beaucoup Wanda et que je la croyais sincère lorsqu'elle disait qu'il l'était. Mais ma conversation avec Koslovsky me laissait songeur, sur tout ça, à présent.

Je finis par trouver l'angle de Linden et Barthold et pris la direction que m'avait indiquée Ben. Je constatai qu'il n'avait pas menti en disant qu'il n'y avait pas une foule de baraques dans le coin. Le bloc en comportait trois, dont une encore en construction.

Il y avait bien une rangée d'arbres entre le trottoir et la chaussée, des arbres de taille moyenne à raison d'un tous les cinq mètres.

La première maison se trouvait sur le deuxième lotissement et devait être celle des Rogers. Une maison plutôt modeste pour le Trésorier municipal, même d'une petite ville comme Freeland. Étroite, construite sur deux étages, d'apparence ni bon marché ni luxueuse. Elle avait dû coûter à l'époque dans les dix à douze mille dollars. Derrière la maison, j'aperçus le garage dont avait parlé Wanda, au fond du jardinet. De cette distance, avec ou sans le bruit du moteur de la voiture, elle n'aurait pas pu entendre le téléphone sonner dans la maison.

Le gazon avait besoin d'un coup de tondeuse mais je ne m'en ressentais pas. De toute manière, la maison serait vendue pour liquider la succession et la taille du gazon ne changerait rien au prix. Comme, du reste, le prix ne changerait rien pour Wanda puisque la cour allait selon toute probabilité se prononcer en défaveur de Jason Rogers et l'héritage finir en restitution

partielle de la somme détournée.

Je passai mon chemin sans même chercher un moyen d'entrer dans la maison. C'était inutile dès lors qu'elle avait préalablement été fouillée par la police et cambriolée par la suite. J'aurais volontiers rapporté son quart de queue à Wanda pour lui faire une surprise, mais la perspective de le ramener sur mon dos jusqu'à Chicago finit par me décourager.

La maison suivante, quelques lots plus loin, avait l'air habitée puisqu'il y avait du linge pendu sur un fil dans l'allée, mais la troisième, celle en construction, était déserte. On était samedi après-midi et les ouvriers ne travaillaient pas.

Au-delà, les lotissements n'étaient pas construits. Il y en avait bien huit ou neuf jusqu'à la dernière maison, celle qui faisait l'angle et devait logiquement être celle des Wilkins. Arrivé à mi-chemin, je m'engageai sur la chaussée et traversai la rue en diagonale – il n'y avait aucune circulation et de toute manière j'aurais entendu ou vu arriver une voiture largement à l'avance –, jusqu'à l'endroit approximatif où s'était déroulé l'accident. Je finis par trouver l'arbre qu'avait percuté la voiture de Sohl après avoir roulé sur Jason Rogers. Un gros bout d'écorce avait effectivement été arraché et le choc avait dû être des plus violents. Je l'évaluai approximativement à quarante à l'heure compte tenu du freinage. L'arbre faisait environ cinq pouces de diamètre et il s'en était manifestement fallu de peu pour qu'il ne soit brisé sous l'impact. Il était en piteux état, mais il survivrait, tout comme John Sohl qui conduisait la voiture. Mais pas comme Jason Rogers qui, lui, était passé dessous.

Je retrouvai l'endroit où Rogers avait été fauché, mais bien évidemment toutes les traces avaient disparu en six semaines, même dans une petite rue tranquille comme celle-ci.

Je regagnai le trottoir d'en face et passai sans m'arrêter devant le pavillon des Wilkins. Je ne voyais pas de questions à leur poser dont je ne connaisse déjà la réponse et de toute façon, leur garage était ouvert et vide, indiquant qu'ils s'étaient absentés.

Je sortis à nouveau le plan de ma poche, afin de savoir quelle direction prendre pour attraper le bus pour Chicago, quand quelque chose me revint à l'esprit. Wanda m'avait dit que

Mrs Agnew, l'amie de son père habitait la même rue, deux blocs plus loin. Cela m'indiquait automatiquement la direction à prendre, puisque Linden finissait en impasse un bloc de l'autre côté de la maison Rogers. Elle ne serait certainement pas chez elle un samedi après-midi puisqu'elle s'occupait d'un magasin de vêtements féminins, mais je n'avais pas grand-chose à perdre surtout que c'était à côté.

Je n'eus aucun mal à repérer la maison, que Wanda avait décrite comme étant un cottage, car elle était la seule à ne comporter qu'un seul étage.

En examinant sa situation par rapport à la maison des Rogers, je me dis que le défunt aurait parfaitement pu se diriger par là le soir fatal. Il pouvait traverser à l'endroit où il voulait et – à condition que sa mort fût accidentelle, mais je penchai davantage, depuis mon entretien avec Koslovsky, pour l'hypothèse du suicide – il avait choisi juste l'endroit qu'il eût mieux fait d'éviter.

Vue de l'extérieur, la demeure de Mrs Agnew était un petit cottage d'aspect propre et sympathique, sans garage mais doté d'un auvent sous lequel garer la voiture, laquelle voiture était à sa place. Je m'étais trompé en gageant qu'elle serait au travail un samedi après-midi.

Je frappai à la porte et une femme au physique des plus agréable m'ouvrit quelques instants plus tard. Elle n'était pas vraiment belle mais tout à fait séduisante. Wanda avait dit que Mrs Agnew était âgée de quarante ans, mais elle en aurait aisément paru trente-cinq, et il ne serait venu à l'idée de personne de la prendre pour une menteuse si elle en avait seulement avoué trente. Elle arborait un charmant sourire bien que ne sachant pas trop si je lui apportais une citation à comparaître ou si j'allais tenter de lui fourguer un lot de brosse à habits.

Je me présentai comme travaillant pour la Waukegan, et m'empressai d'ajouter que je savais qu'elle avait déjà eu un entretien avec quelqu'un de chez nous mais que...

— Entrez donc, Mr Hunter, m'interrompit-elle. Je suis à votre disposition.

Elle me fit passer au salon et m'indiqua un siège, dans lequel

je finis de lui servir un bobard suivant lequel je venais d'être mis sur l'affaire et que, bien qu'ayant lu les rapports, je désirais me former une opinion par moi-même et espérais que...

Là encore, elle m'interrompit le plus tranquillement du monde, de sa voix douce.

— Vous n'avez pas besoin de m'expliquer, Mr Hunter. Je suis disposée à parler avec toute personne susceptible d'aider à prouver l'innocence de Jason Rogers. Car il était innocent, Mr Hunter. Il n'a pas pris cet argent. Il n'aurait jamais fait une chose pareille...

— J'espère que vous avez raison, Mrs Agnew. Enfin, dans la mesure où je ne le connaissais pas personnellement, disons que ma compagnie l'espère, pour la raison que vous imaginez. Préférez-vous que je vous pose des questions, ou préférez-vous que je vous écoute ?

— Cela m'est égal, mais je vais toutefois commencer par répondre à une question que vous serez peut-être embarrassé de poser. Je n'étais pas la maîtresse de Jason Rogers, et il ne m'entretenait pas non plus. Nous étions seulement proches. Très proches.

— Pensez-vous, demandai-je, que si les circonstances l'avaient permis, il vous aurait demandé de l'épouser ?

— Pour être tout à fait honnête avec vous, Mr Hunter, je suis pratiquement certaine qu'il l'aurait fait. Nous avions énormément d'affection l'un pour l'autre. Je ne parlerai pas d'amour, car nous n'osions même pas y penser, vu les circonstances. Mais je pense qu'il aurait voulu m'épouser si cela avait été possible, et que j'aurais dit oui. Mais c'est arrivé trop tard.

— Qu'est-ce qui est arrivé trop tard ?

Ses yeux s'embuèrent soudain.

— La mort de mon mari. Il est décédé il y a dix jours, à l'asile. Les larmes me parurent plutôt destinées à Jason Rogers et à ce qui aurait pu être plutôt qu'à son mari.

— Je suis désolé, Mrs Agnew, dis-je.

— Il ne faut pas. C'est la meilleure chose qui pouvait arriver. La folie de certains malades les rend parfois heureux, ou tout au moins ne les fait pas souffrir. Mon mari n'était dans aucun de

ces deux cas.

Je m'éclaircis la gorge. Entamer un débat sur la pitié divine ne me mènerait nulle part, et ce n'était pas ce que j'avais voulu dire de toute façon. Ce que j'avais voulu dire c'était que je regrettais que Jason Rogers soit mort trop tôt.

— À propos de la nuit où Jason Rogers a trouvé la mort, Mrs Agnew. D'après ce que je sais vous ne vous êtes pas parlés au téléphone et vous n'aviez pas non plus rendez-vous ?

— C'est exact.

— Mais aurait-il pu passer quand même, à l'improviste ? Est-ce que cela lui arrivait ?

— De temps en temps, oui, il passait comme ça, mais généralement, il téléphonait avant de venir. En tout cas, s'il avait eu l'intention de passer le reste de la soirée ici, il aurait dit à Wanda où il allait.

— Ou bien il aurait appelé Wanda de chez vous s'il était passé à l'improviste et avait décidé de s'attarder un peu en votre compagnie ?

— Oui, c'est une autre possibilité.

— Pour sauter du coq à l'âne, Mrs Agnew, comment se fait-il que vous ne travailliez pas aujourd'hui ? J'aurais pensé que le samedi après-midi était le jour du coup de feu pour un magasin comme le vôtre ?...

— Vous avez raison, mais nous nous relayons, mon assistante et moi les samedis. Aujourd'hui, c'est mon samedi de repos. Puis-je vous offrir une tasse de thé, Mr Hunter ? Je n'ai pas d'alcool fort dans la maison, mais j'ai une bouteille de sherry quelque part, si vous préférez.

— Merci, sans façons. D'ailleurs, je ne vais pas vous déranger longtemps. Il ne me reste que quelques questions à vous poser. L'une d'elles étant de savoir si Mr Rogers vous parlait quelquefois de son travail ?

— Pas à proprement parler. Quelques allusions de temps à autre, qu'il avait eu une journée chargée, qu'il avait dû faire des heures supplémentaires, ce genre de choses...

— Vous parlait-il de ses subordonnés ?

— Là encore, une remarque de temps à autre, c'est tout. Je savais par exemple qu'il n'aimait pas beaucoup Mr Whittaker

sur un plan personnel, mais qu'il lui reconnaissait de grandes qualités professionnelles.

Et celui qui a succédé à Mr Whittaker – quel est son nom, déjà ? –, celui qui a eu un accident...

— Schwarz, dis-je, Wilbur Schwarz. Mais je n'ai jamais entendu dire qu'il avait eu un accident...

— Il s'est fait renverser par une voiture, lui aussi – le chauffeur était en état d'ébriété –, peu de temps avant la mort de Jason. Il a eu le bras cassé et a été absent de son travail pendant quelques jours ou peut-être une semaine. Et naturellement, Jason l'a mentionné car cela lui a donné beaucoup de travail supplémentaire durant cette période. C'est tout ce dont je me rappelle à propos de Mr Schwarz...

— Vous avez dit peu de temps avant la mort de Mr Rogers. Quand exactement ?

— Je dirais deux semaines environ. Pas plus de trois en tout cas. Il est revenu travailler avec le bras en écharpe avant... Ce qui est arrivé à Jason...

— Savez-vous où demeure Schwarz ?

— Non, je l'ignore. À Freeland, j' imagine. Mais vous avez l'annuaire sur la petite table près de vous, et le téléphone, si vous voulez vous en servir.

Je trouvai plusieurs abonnés au nom de Schwarz, mais un seul se prénommant Wilbur. Je lus l'adresse à Mrs Agnew en lui demandant si elle savait où c'était.

— C'est tout près d'ici, dit-elle, m'indiquant la direction à prendre à partir de l'endroit où avait eu lieu l'accident. Tournez à gauche et prenez tout droit. C'est une rue après, environ.

— Pendant que j'y suis, est-ce aussi la direction à prendre pour retrouver la ligne d'autobus ?

— Oui, mais la ligne de bus est un peu plus loin.

— Dans ce cas, pas besoin de l'appeler, c'est sur mon chemin, je vais y faire un saut à tout hasard. Merci infiniment, Mrs Agnew, dis-je en me levant.

Elle me raccompagna jusqu'à la porte.

— Je suis désolée de n'avoir pas pu vous aider.

— Il se peut que vous m'ayez grandement aidé, au contraire. Merci encore, Mrs Agnew.

En tout cas, si elle m'avait aidé, j'ignorais encore comment.

Quel rapport pouvait-il exister entre l'accident de Wilbur Schwarz et les détournements ou la mort de Jason Rogers ? À priori je n'en voyais aucun. À part que c'était une coïncidence et que je ne crois pas aux coïncidences.

En outre, Koslovsky était sûrement au courant de l'accident de Schwarz et devait en connaître les circonstances. Il devait là encore être tombé dans une impasse, ou alors il l'aurait mentionné.

La maison de Schwarz ressemblait un peu à celle de Rogers, mais en plus récent. Je sonnai et attendis. Au bout d'une minute, alors que je m'apprêtais à faire un deuxième essai, une femme vint ouvrir.

Elle était ivre. Pas encore à tomber par terre, mais aux trois quarts, cela se voyait dans ses yeux et dans l'expression de son visage et aussi dans sa manière de se tenir debout. Elle était pieds nus et portait une robe de chambre extrêmement légère sans rien en dessous – de toute évidence. Elle pouvait avoir n'importe quel âge autour de la trentaine.

— Mrs Schwarz ? demandai-je. Elle hocha la tête. Mon nom est Hunter. Je travaille pour la société Waukegan Indemnity. Est-ce que votre mari est là ?

— Entrez, répondit-elle seulement en m'enjoignant de la suivre d'un geste vague. Asseyez-vous, Mr... Quel nom avez-vous dit déjà ? Oh, puis ça n'a pas d'importance, votre prénom ? Ce sera plus facile à retenir...

— Ed. Votre mari est là ?

Je vous ai dit de vous asseoir. Il sera là dans quelques minutes. Dans une minute, ajouta-t-elle presque pour elle-même avant de quitter la pièce.

Je pris un siège et regardai autour de moi. La pièce n'était pas désagréable et le mobilier avait une certaine classe, mais un peu de rangement et un bon coup de plumeau n'auraient pas été superflus. Mrs Schwarz reparut au bout d'une minute.

— Dans une minute, répéta-t-elle, traversant la pièce en sens inverse. Elle avait enfilé des mules et passé un peigne dans ses cheveux mais n'avait pas changé de costume.

La porte par laquelle elle avait effectué sa deuxième sortie

conduisait apparemment à la cuisine, car j'entendis des bruits de verres et de bouteilles. Un instant plus tard, elle revint avec deux verres contenant chacun cinq centimètres d'un liquide clair et m'en tendit un.

— C'est tout ce qui reste comme gin, mais j'ai envoyé Wilbur en chercher, ainsi que du tonic. J'aime bien prendre du tonic avec mon gin.

— Moi aussi, dis-je. Peut-être devrions-nous attendre qu'il revienne, comme ça on pourrait faire un mélange.

Elle se laissa tomber sur le sofa, et je me félicitai d'avoir choisi un fauteuil.

— Non, il ne reviendra pas avant quelques minutes. Ce vieux Wilbur est un lent. On va boire ça en attendant. 'Voulez l'voir pour quoi au juste ?

— Seulement pour lui poser quelques questions, Mrs Schwarz.

— Appelez-moi Margie, Ed. Vous connaissez Wilbur ?

— Non, nous ne nous sommes jamais rencontrés.

— Faut me demander à moi. J'vous dirai tout ce que vous voulez savoir. Vous voulez savoir quoi ?

— Tout ce que vous voudrez bien m'apprendre, dis-je.

— On est mariés depuis quinze ans, lui et moi. On est de Milwaukee, on y est nés tous les deux et c'est là-bas qu'on s'est mariés. Quinze putains d'années. Ce type est un vrai manche, l'aura jamais d'argent. Et radin avec ça. Il a ramassé mille dollars le mois dernier – seulement mille foutus dollars –, et vous savez ce que ça m'a rapporté ? Deux ou trois robes et un manteau. Mais pas un manteau de fourrure. Un ridicule petit manteau en peau de lapin.

— Je suppose que c'était la prime pour son accident ?

— Gagné. Cet imbécile aurait pu décrocher plus. Beaucoup plus. Mais Monsieur n'a pas voulu aller au tribunal. Wilbur Schwarz-les-chocottes !...

Elle engloutit d'un trait ce qui restait dans son verre et se pencha pour le poser sur la table basse encombrée d'objets divers. Sa robe s'ouvrit, confirmant ma première impression, mais comme toute vue plongeante a ses limites, je lui laissai le bénéfice du doute pour la culotte.

Elle se leva pour rassembler prestement les pans de sa robe de chambre et me lança un regard de sainte nitouche.

— Ne vous méprenez pas sur moi, Ed. J'aime mon mari. Il est gentil avec moi, il m'achète à boire et même des fois, il boit avec moi. Non, j'aime Wilbur. Mais je préfère les autres hommes. Surtout son petit frère, Julius, qui est vraiment trop mignon. Et vous aussi, Ed. Je suis sûr que vous êtes un garçon formidable. Vous ne voulez pas venir vous asseoir ici avec moi ? fit-elle en tapotant le sofa juste à côté d'elle.

Je ne crois pas que cela serait bien raisonnable, Mrs Schwarz, avec votre mari qui va rentrer d'une minute à l'autre...

— Regardez comme il est timide, minaуда-t-elle. D'accord, alors c'est moi qui...

Au moment où elle se levait avec l'intention manifeste de venir s'asseoir sur mes genoux, je fus sauvé par le gong. Enfin pas exactement le gong, puisque le maître de maison n'utilise pas la sonnette pour entrer chez lui — Wilbur Schwarz aurait peut-être dû prendre cette habitude dès lors que son épouse prenait celle de faire des avances aux visiteurs dans le living-room. Wilbur Schwarz ferma la porte derrière lui.

En le voyant entrer, je crus un instant avoir à faire à un individu difforme, mais je compris vite à quoi c'était dû. Son bras et son épaule gauches étaient pris dans un plâtre volumineux, et il portait un manteau par-dessus, le bras droit enfilant normalement la manche, à la différence du gauche pour des raisons évidentes. C'est pour ça que de dos, au premier abord, je l'avais pris pour un bossu.

Il était svelte, de taille moyenne, dans les trente-cinq-quarante ans, le cheveu brun, et le teint olivâtre. Son visage arborait une expression taciturne, mais il avait le regard clair et semblait à jeun. Il tenait serré sous son bras valide un sac en papier contenant quelques bouteilles.

— Wilbur, voilà Ed, fit Mrs Schwarz.

Je me levai et complétais cette présentation succincte et ambiguë par mon patronyme et le nom de la compagnie pour laquelle j'étais censé travailler.

Il ne parut ni enthousiasmé ni vraiment ennuyé de me

trouver là, me salua puis se tourna vers sa femme.

— Tu prends le paquet, chérie ? Et... Vous prendrez bien un highball, Mr Hunter ?

Je lui répondis que ce serait parfait. J'avais à peine touché au gin sec que m'avait servi sa femme. Quand cette dernière prit le sac, Schwarz lui glissa au passage :

— Prépare-nous trois highballs, ma chérie, veux-tu. Et sois gentille de fermer la porte de la cuisine et de ne venir que lorsque je t'appellerai. Nous avons à parler en particulier, d'accord ?

Elle ne répondit pas, dans un sens ou l'autre, et disparut dans la cuisine.

Schwarz recula d'un pas en direction de la porte, et me prit à part, posant un doigt sur ses lèvres. Je tendis l'oreille un peu surpris.

— J'ignore de quoi vous êtes venu me parler, mais nous devons convenir d'une chose sans que ma femme écoute. Quand je vous aurai expliqué, elle pourra tout entendre, cela m'est égal.

Je mis ma voix au même diapason, de façon à ce que, même l'oreille collée à la porte, elle ne puisse rien entendre.

— Laissez-moi deviner. Vous lui avez dit n'avoir récolté que mille dollars de dommages et intérêts à la suite de votre accident, ce qui lui a paru une somme ridicule. Mais vous avez obtenu plus ?

— Exact. Cinq mille. Mais si je lui avais dit ça, on était bons pour acheter une décapotable ou Dieu sait quoi. J'ai préféré mettre l'argent de côté à la banque, pour l'avenir ou en cas d'urgence. Nous sommes solvables, sans dettes ni rien de ce genre, mais je n'ai jamais eu d'économies et...

— Je comprends, Mr Schwarz, j'aurais fait la même chose.

Enfin si, Dieu, m'en préserve, j'avais épousé une fille comme Margie Schwarz, a joutai-je pour moi-même.

Il eut un sourire.

— Qu'est-ce j'ai entendu pour les mille dollars ! Mais ça valait la peine pour en mettre quatre mille de côté. Voyons, y a-t-il quelque chose que vous ayez à me demander à ce propos pendant que nous parlons tranquillement ?

— Vous n'êtes pas passé par un tribunal ?

— Non. J'ai traité directement avec la compagnie d'assurances. J'aurais pu obtenir plus en plaidant, mais c'était un coup de poker et vous savez comment ils sont. La procédure peut durer des années et ça coûte une fortune. Autre chose ?

— Sur ce point, je ne crois pas. C'est plutôt l'accident lui-même qui m'intéresse.

— Allons nous asseoir, proposa-t-il.

Nous prîmes chacun un siège, et je lui demandai de me raconter en détail comment c'était arrivé. Il parut surpris.

— Mais c'est dans vos dossiers. J'ai déjà tout raconté à quelqu'un de chez vous, une semaine après l'accident et la découverte du détournement de fonds au bureau.

— Je sais, acquiesçai-je. J'aurais pu lire ce rapport, mais je ne l'ai pas fait. Délibérément.

Je me fendis à nouveau de mon petit couplet sur celui qui vient d'être mis sur l'affaire et veut tout réexaminer avec les parties prenantes afin de se forger sa propre opinion.

— Mais comment un accident qui m'est arrivé à moi peut-il avoir un rapport quelconque avec votre enquête ? Cela ne m'ennuie pas d'en parler, mais je trouve que c'est curieux.

— Cela n'a probablement aucun rapport, admis-je, mais avouez qu'il y a une coïncidence elle aussi curieuse dans le fait que vous avez eu, vous et Mr Rogers, deux accidents pratiquement similaires dans un si court laps de temps. Le vôtre s'est produit combien de temps avant le sien ?

Il haussa son épaule valide.

— Effectivement, c'est une coïncidence, mais ça arrive, les coïncidences. Le mien s'est produit exactement deux semaines avant le sien. Le 8 août. Et pareillement, un mardi soir aux environs de huit heures. Une coïncidence de plus pour vous, mais ce sera la dernière... Attendez une minute. Si je dois vous raconter toute l'histoire, je vais aller chercher les verres. Je pensais que ça ne prendrait qu'une minute ou deux, vos questions, et qu'on s'enverrait un gorgéon après...

Il passa dans la cuisine et revint avec nos deux highballs sur un plateau. Il ne prit pas la peine de refermer la porte, mais Mrs Schwarz ne vint pas nous rejoindre. J'avais entendu deux ou trois bribes de phrases échangées à voix basse et en déduisais

qu'il préférerait qu'elle reste dans la cuisine durant notre conversation. Soit elle se comportait en épouse obéissante, soit elle préférerait picoler en suisse dans la cuisine.

— Voilà comment c'est arrivé, dit-il en se rasseyant avec son verre à la main. J'étais allé acheter une bouteille au drugstore du coin – le même où je me suis rendu tout à l'heure –, et je revenais tranquillement, par Crancroft Street – c'est la rue où se trouve la ligne de bus. Sur le trottoir, à la différence de Rogers, et j'ai voulu traverser, dans un passage pour piétons, au coin de la rue. J'ai regardé des deux côtés, et la voie était libre, enfin sur Crancroft. J'ai vu arriver une voiture dans l'autre rue, Rosemont, mais j'ai pensé qu'elle arrivait trop vite pour que le conducteur ait décidé de tourner, donc j'ai traversé. Le problème, c'est que le type a tourné *quand même* et qu'il m'est arrivé dessus en zigzaguant. J'ai essayé de me rabattre mais tout s'est passé trop vite. La voiture ne m'a pas heurté de plein fouet, sinon je ne serais pas là pour en parler, mais j'ai été fauché par le côté gauche et projeté sur le trottoir. Je me suis réveillé à l'hôpital, plusieurs heures après. Pour ce qui est arrivé ensuite, ce sont les flics qui m'ont raconté. Une voiture de police passait justement sur Crancroft Street et elle a pris en chasse la voiture qui m'a heurté tout en demandant une ambulance par radio. Ils ont coincé le type quelques rues plus loin.

— Qui est le type en question, et que lui est-il arrivé après ?

— Il est vendeur dans un magasin d'électro-ménager. Un nommé Charles Bracken. Quant à ce qui lui est arrivé, c'est facile à deviner. Il est encore en prison pour quelques mois. Conduite en état d'ivresse – pour ça, il paraît qu'il avait vraiment son compte –, délit de fuite après accident, non-assistance à personne en danger et tout le bataclan. Il avait déjà été arrêté pour conduite en état d'ébriété auparavant, mais sans avoir provoqué d'accident. Je ne sais pas s'il avait d'autres délicatesses en suspens avec la justice, mais la sentence a grimpé à six mois de prison. Comme je ne suis pas allé au procès, je ne sais pas exactement...

— Vous n'êtes pas allé témoigner contre lui ?

— Inutile, il a plaidé coupable et a reconnu les faits. Entre nous, avec deux flics comme témoins oculaires, il n'avait pas

vraiment le choix. Pour un peu j'aurais eu pitié de lui...

— Les dommages physiques ont été importants ?

— Non, à part le bras et l'épaule. C'est là que j'ai tout pris. Il y a eu quelques contusions, mais rien de sérieux. J'ai perdu connaissance quand ma tête a heurté le trottoir, mais il n'y a pas eu de traumatisme crânien.

— Et vous êtes encore plâtré, après deux mois ?

— Oui, j'ai eu plusieurs fractures à l'épaule et deux au coude. De vilaines fractures, mais c'est pratiquement terminé maintenant. On m'enlève le plâtre la semaine prochaine. J'aurai le bras raide pendant un moment, mais on m'a assuré qu'il n'y aurait pas de séquelles. Vous voulez un autre verre, Mr Hunter ?

Je contemplai un instant mon verre vide puis me levai.

— Merci, Mr Schwarz, mais il est temps que je parte. Merci de m'avoir accordé cet entretien.

Si Mrs Schwarz m'entendit dire au revoir et partir, elle n'en fit pas état, et je me dis que finalement, c'était aussi bien.

Je repartis en direction du centre-ville en réfléchissant à ce que je pouvais encore faire tant que j'étais sur place, mais ne trouvais rien. J'aurais pu aller vérifier l'histoire de Schwarz au commissariat, mais je n'en voyais pas l'utilité. Koslovsky avait déjà dû s'en charger. Et si l'histoire de Schwarz était vraie, il avait raison : il n'existait aucun lien possible entre son accident et celui de Rogers. Seulement une coïncidence.

Je pris donc le bus pour Chicago et arrivai à la pension de Mrs Brady un peu après six heures. Je trouvai Oncle Am dans nos appartements et lui demandai si je l'avais fait attendre.

— Non, dit-il. Je ne suis là que depuis quelques minutes. Où étais-tu ? Enfin, si ça me regarde...

— Ça te regarde. À Freeland.

— Assied-toi et raconte, dans ce cas...

Je lui remis la copie-carbons du rapport destiné à Ben.

— Lis d'abord ceci, c'est le rapport sur hier soir...

Il lut et ensuite leva les yeux vers moi avec un acquiescement admiratif.

— Beau boulot pour un premier rendez-vous, Ed. Maintenant tu peux y aller pour Freeland, je t'écoute. À moins que tu préfères me raconter en dînant ? Tu as faim ?

— Oui, je mangerais bi... Bon sang, mais évidemment que j'ai faim ! J'ai complètement oublié de déjeuner à midi. Je suis allé directement chez Starlock après avoir fermé le bureau et il m'a déposé à Freeland d'où je reviens seulement maintenant...

— Alors descendons avaler un steak, dit-il avec un sourire.

Je commençai mon récit sur le chemin du restaurant, poursuivis tandis que nous attendions la commande et me débrouillai pour parler le moins possible en mangeant. J'achevai au moment du café.

Oncle Am secoua lentement la tête.

— Fiston, tout ça me semble très mal parti. Et plus tu fouilles, moins ça m'arrange. Enfin je veux dire ce que tu essaies de faire...

— Qu'est-ce que j'essaie de faire ?

— De trouver une issue pour la mémoire de Jason Rogers. Pour Wanda. Tu es amoureux d'elle ?

— Je l'aime beaucoup. Amoureux, je ne sais pas, c'est un peu tôt. J'essaie de découvrir la vérité, mais j'admets que je serais très heureux que cette vérité soit l'innocence de son père.

— Je comprends ça, mais ton Koslovsky m'a l'air d'un garçon très brillant. Tout ce qu'il a dit tient parfaitement debout, mais il pense que Rogers est coupable. Et toute la partie concernant la trahison du complice et l'hypothèse du suicide est foutrement vraisemblable.

— Laissons tout cela de côté pour l'instant, dis-je, et parlons d'autre chose. Ton boulot d'aujourd'hui, ça s'est bien passé ?

Bien. Je pense que j'aurai terminé demain.

— Demain, c'est dimanche...

— Justement. Mon bonhomme ne travaillera pas et je pourrai passer ma journée à le filer. Je commencerai à midi et je ne le lâcherai que lorsqu'il ira se coucher. Ça devrait suffire. Je reprendrai une journée supplémentaire la semaine prochaine pour vérifier deux ou trois choses et voilà...

— Mais comment sais-tu que tu ne commenceras qu'à midi ?

— J'ai sympathisé avec sa logeuse qui m'a renseigné sur ses habitudes. Il dort tard le dimanche et ne quitte jamais la maison avant une heure de l'après-midi. Si je suis en planque dès midi, ce sera amplement suffisant. À présent, qu'est-ce que tu dirais

d'aller voir un film ?

— Bonne idée, mais tu ne dois pas aller voir Cavallo, ce soir ?

— Si, mais n'oublie pas que c'est un night-club. Je n'irai pas avant onze heures. La boîte ouvre à neuf heures, mais Cavallo n'y sera pas à cette heure-là. En allant voir un film, je serai parfaitement dans les temps. D'ailleurs, pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ? Enfin, je veux dire au *Gray Goose*, après le film...

— J'aimerais bien, dis-je, mais il y a le problème de mon copain le portier. Ce n'est pas exactement l'amour fou entre lui et moi, et je pense qu'il sautera sur la moindre occasion de m'éjecter comme *persona non grata*, à moins qu'il ne trouve encore mieux...

— Laisse-moi me charger de ça.

Je finis par accepter.

— Mais tu tiens vraiment à aller au cinéma ? Nous y sommes allés pas mal de fois, récemment. Et tu y es retourné seul avant-hier, avec Wanda, tu te souviens ? Pourquoi ne pas choisir une distraction plus intellectuelle, pour une fois ?

— D'accord, soupira-t-il. Qu'est-ce que tu proposes ?

— Un bowling. Cela fait près d'un mois qu'on y est pas allé.

Nous fîmes donc un bowling. Nous sommes de même force à ce jeu-là. Oncle Am a un joli coup de poignet et fait beaucoup plus de strikes que moi, mais lorsqu'il ne réussit pas du premier coup, il passe toujours un mauvais quart d'heure à tenter de dégommer les quilles solitaires, ce à quoi moi, au contraire, j'excelle. Nous jouions pour cent dollars la partie dans le même esprit de sérieux qu'au gin-rummy, mais quatre parties ne nous menèrent pas bien loin dans ce domaine puisque nous nous retrouvâmes à égalité.

— Mon neveu, j'ai le bras qui commence à fatiguer, fit Oncle Am en jetant un coup d'œil à sa montre. Et il est plus de dix heures. On va y aller tranquillement, et si nous sommes en avance, on prendra un verre en attendant Léon.

Oncle Am demanda au chauffeur de notre taxi de nous déposer juste après Burnham. Le *Gray Goose* se trouve juste au coin, mais l'entrée principale est sur Burnham, et je pensai un instant qu'il avait dans l'idée d'entrer par derrière pour éviter

Blackie.

Je me trompais.

— Voilà ce qu'on va faire, fiston, me dit-il après avoir réglé le taxi. Tu vas me laisser un petit peu d'avance, juste assez pour qu'on ait pas l'air d'arriver ensemble, et puis tu me files le train, d'accord ?

Je ne voyais pas vraiment où il voulait en venir, mais il était déjà parti devant et tourna le coin de la rue. Je lui emboîtai le pas, à une dizaine de mètres de distance.

Blackie se tenait devant l'entrée de la boîte. Oncle Am lui adressa un vague signe de tête au passage et disparut à l'intérieur. Je ne comprenais toujours pas ses intentions, mais je me dirigeais vers l'entrée sans faiblir.

Blackie sursauta en me voyant et fit trois pas dans ma direction. Il se planta devant l'entrée, me barrant le passage et m'arrêta en plaçant sa grosse paluche sur ma poitrine.

— Tu t'imagines que tu vas où, comme ça ?

Cela avait toutes les allures d'une figure de rhétorique, encore que Blackie ne sût probablement pas ce qu'était une figure de rhétorique. Par contre, il devait savoir où je m'imaginais aller.

— Écoute, Blackie, tu ne peux pas...

— Tu vas voir si je peux pas. Je suis payé pour éjecter les indésirables, ce sont les ordres du patron. À moins que t'aies envie de te retrouver dans le caniveau à saigner du nez, tu ferais bien de...

Il ne termina pas. Je venais d'entrevoir Oncle Am lui arriver dessus par-derrière. Il n'avait fait que quelques pas à l'intérieur puis s'était arrêté pour allumer une cigarette et venait d'assener à mon enclumeur un coup du lapin dans les règles de l'art.

Blackie piqua du nez dans ma direction et je faillis m'écrouler sous son poids, mais Oncle Am le retint à temps.

— À l'intérieur. Notre ami a besoin de s'allonger.

CHAPITRE X

Nous l'allongeâmes contre le mur du hall d'entrée.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? demandai-je. Nom de Dieu, si tu connais Cavallo, on aurait pu entrer de l'autre côté ou l'appeler pour qu'il vienne nous accueillir dehors...

— Fiston, il l'a voulu, il l'a eu. Tu as oublié comment il a manqué de te démolir dans la ruelle ?

Je n'eus pas le temps de répondre à cela car nous venions de passer les portes intérieures et entrions dans la salle. Je n'aperçus pas Wanda immédiatement. C'était une salle immense, comprenant une soixantaine de tables de tailles variables et plusieurs boxes individuels, propres à accueillir deux cents personnes, à vue de nez. Il n'y avait guère que soixante, soixante-dix personnes, mais il était encore tôt. L'heure d'affluence devait correspondre à peu près à la sortie des théâtres et à l'heure du souper.

La piste de danse, de taille moyenne, était déserte et l'orchestre devait faire le break. Au vu des instruments posés sur les chaises, j'évaluai la formation à sept musiciens, ce qui correspondait parfaitement à la grandeur du lieu.

Enfin, près de l'estrade des musiciens, j'aperçus Wanda, assise à l'écart près d'une petite table où elle pouvait poser son plateau à cigarettes quand elle ne circulait pas de table en table. Elle portait un joli petit costume en satin noir découvrant sans trop d'insistance ses jolies jambes et dont le décolleté était moins profond que celui de la plupart des robes de soirée. Elle regardait dans une autre direction et ne nous avait pas vus.

— Hunter ! Am Hunter ! appela une voix à l'autre bout de la salle.

Je portai mon regard dans la direction voulue et vis un

homme qui nous adressait de grands gestes de la table à laquelle il était assis. Enfin je crus de prime abord qu'il était assis, mais lorsqu'il vint à notre rencontre tandis que nous nous dirigions vers lui, je réalisai qu'il était nain et mesurait dans les 1,25 m. Il échangea une poignée de mains chaleureuse avec Oncle Am, puis avec moi quand ce dernier eut fait les présentations. C'était bien sûr Léon Cavallo.

— Ne restons pas là, dit-il, venez donc à ma table.

Nous prîmes place et je remarquai qu'il s'aidait d'un petit marchepied pour s'asseoir sur sa chaise. Comme la plupart des nains, il avait un torse assez long mais des jambes très courtes. Il avait les épaules larges et, une fois assis, sans passer pour un géant, on aurait pu croire Cavallo seulement trapu et carré. Il chercha du regard un serveur passant à proximité et claqua des doigts.

— Attends, dis Oncle Am. On va commander, mais il faut que je te dise tout de suite quelque chose. L'armoire à glace qui te sert de portier va débarquer dans la salle d'un instant à l'autre, et j'ai comme dans l'idée qu'il aura le regard haineux. On a eu des petits ennuis en entrant...

— Vous avez eu des problèmes avec Blackie ?...

— Non, c'est plutôt lui qui a eu des problèmes avec nous. Enfin avec moi. Il ne voulait pas laisser entrer Ed et tenait absolument à le jeter dans le caniveau. Un petit contentieux extérieur entre eux deux qui... Tiens, le voilà...

Planté à l'entrée de la salle, Blackie cherchait à nous localiser. Il avait effectivement le regard haineux.

— Blackie ! tonna la voix de Cavallo.

La brute regarda dans notre direction et parut surprise de nous voir en compagnie de son patron. Il se dirigea vers nous et tenta de servir sa version en premier.

— Ces deux types, Mr Cavallo ! L'un deux m'a estourbi par derrière.

— Pendant que tu essayais de virer l'autre par la peau des fesses, je sais, coupa aussitôt Cavallo. Et pour quelle raison, s'il te plaît ?

La voix du nain s'était faite calme et glaciale. Menaçante.

— Vous m'aviez dit... de me fier à mon jugement pour...

Blackie n'était plus hargneux, mais sur la défensive, à présent.

— Je t'ai dit d'empêcher de rentrer les poivrots et les clochards... Ton jugement te fait ranger Ed dans quelle catégorie ? Je t'ai dit également de ne pas laisser rentrer les types qui ont fait du grabuge auparavant ? Est-ce que Ed est venu ici auparavant ? Dernier point, est-ce que je t'ai autorisé à flanquer dehors les types dont la tête ne te revient pas ?

— Non, Mr Cavallo, bien sûr, mais...

Blackie chercha en vain la phrase bien sentie pour succéder à son mais.

Cavallo descendit de sa chaise et contourna la table pour aller se planter juste en face de Blackie, sa tête arrivant à peu près à hauteur de la boucle de sa ceinture. Blackie recula. Il aurait visiblement aimé retourner à son poste, mais il n'osait pas et attendait que Cavallo en fait fini avec lui.

— Écoute moi bien, espèce d'abruti, dit Cavallo. Ces messieurs sont des amis à moi. Pas de simples clients. Des amis. Et chaque fois qu'ils viendront ou que l'un deux viendra, tu as intérêt à les accueillir avec le tapis rouge. Et si tu n'as pas de tapis rouge sous la main, faudra te débrouiller pour en trouver un vite fait. Tu m'as bien compris ?

— Oui, Mr Cavallo, dit-il en s'apprêtant à tourner les talons.

— Une petite seconde, je n'ai pas terminé. Si, en dehors du club, n'importe où, n'importe quand, il arrivait quelque chose de désagréable à l'un ou l'autre de ces messieurs, tu ne seras pas seulement viré d'ici. Je te promets qu'il t'arrivera quelque chose de pire que ce qui leur sera arrivé. Maintenant, retourne là où tu dois être.

Cavallo regagna sa place. Oncle Am souriait.

— Bien joué, Léon, et merci. Maintenant on va pouvoir causer tranquillement devant un verre.

Le serveur s'approcha pour prendre nos commandes et s'éclipsa.

— Cet imbécile n'a pas dû être facile à envoyer au tapis, Am, dit Cavallo. Même par-derrière. Tu y es allé au flanc, comme ça, sans biscuits ?

— Pas tout à fait sans biscuits, dit Oncle Am.

Il plongea la main dans sa poche et ressortit son poing serré autour de quelque chose. Il ouvrit le poing sur un rouleau de pièces de cinquante cents.

— Ce n'est pas aussi dangereux qu'un coup-de-poing américain ou une matraque, mais ça étale son bonhomme. C'est un vieux truc de forain, tu te rappelles ? Quand il y avait une rixe et qu'on avait le temps de réagir, on en serrait un dans chaque pogne et on allait au charbon...

— Je me souviens, dit Cavallo en éclatant de rire. Dis-moi, Am, tu es toujours flic privé ?

— Oui mais à mon compte, maintenant. Ed et moi sommes associés. On est dans l'annuaire si jamais tu as besoin de nos services. Hunter & Hunter. D'ailleurs nous sommes venus te voir en partie à cause d'une affaire dont nous nous occupons en ce moment. J'aurais une ou deux questions à te poser.

— Je t'écoute, Am.

Le serveur apporta nos commandes, et Oncle Am attendit qu'il se fût éclipsé.

— La première concerne tout ce que tu peux nous apprendre sur Blackie. Il se pourrait qu'il soit impliqué dans notre affaire.

— Je ne sais pas grand-chose sur lui. Je ne crois pas qu'il soit né à Chicago, mais ça fait un bout de temps qu'il y habite. C'est un truand à la petite semaine. J'ai fait appel à lui une ou deux fois pour des besognes musculaires, à l'époque où on utilisait encore ces méthodes-là. Je sais qu'il a deux, trois bricoles sur son casier, mais je suppose que vous vous êtes renseignés de ce côté-là.

Oncle Am confirma.

— Je ne l'ai pas vu pendant deux ans, poursuivit Cavallo, puis il y a un an – dix mois pour être exact –, il est venu me voir. Il était dans la dèche et cherchait un boulot, n'importe lequel, mais de préférence honnête. Il avait décidé de marcher dans les clous dans la mesure du possible et de gagner sa croûte. Il m'a dit qu'il accepterait même de travailler à la cuisine. Je lui ai répondu que je pouvais faire un peu mieux que ça et comme le poste de portier était vacant, je l'ai pris à l'essai. Et, il s'en tire formidablement, je dois dire. En plus, on peut lui faire confiance. Il n'a jamais manqué un seul soir, il ne boit pas et n'a

jamais fait son intéressant comme ce soir. Et les clients l'aiment bien, en général. Voilà tout ce que je peux vous dire, les gars. Mais je peux me renseigner autour de moi et si je trouve quelque chose, je vous passe un coup de fil.

— Parfait, conclut Oncle Am.

— Mais échange de bons procédés, fit Cavallo en sortant une petite carte et un stylo de sa poche intérieure. Voici mon numéro personnel. Il n'est pas dans l'annuaire. Si au cours de votre enquête vous découvrez qu'il est mouillé dans une sale histoire-meurtre, trafic de drogue ou quelque chose de ce goût-là – promettez-moi de me téléphoner pour me le dire. Okay ?

— Okay, fit Oncle Am, c'est promis. Passons à la deuxième question. Que sais-tu de la fille aux cigarettes, la nouvelle, Wanda Rogers ?

Cavallo parut presque tomber des nues.

— Pratiquement rien. C'est son premier soir. Oh, attends, je crois deviner. Il doit y avoir un rapport avec Blackie, puisque c'est lui qui me l'a amenée. Samedi dernier, en venant prendre son travail. J'ai eu une conversation avec elle et je l'ai engagée. Mais elle devait donner son préavis pour son ancien job et elle m'a demandé une semaine de délai. Comme mon ex-employée m'avait donné elle aussi un préavis d'une semaine, ça collait parfaitement, voilà.

— Tu sais qui elle est ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, Am ? Elle m'a dit s'appeler Wanda Rogers. Ce n'est pas son vrai nom ?

— Si. Mais tu n'as pas fait le rapprochement avec l'affaire de Freeland ? Jason Rogers, le type accusé de détournement des finances municipales...

— Bon sang, non... Je me souviens d'avoir lu quelque chose là-dessus, mais... Qui est-elle ? Sa fille ?

— Oui.

— J'ai dû lire son nom, mais je l'ai oublié. Il faut dire que Rogers est un nom plutôt répandu. Mais de toutes manières ça n'a pas grande importance. Elle n'a pas été accusée de quoi que ce soit autant que je me souviens ? Et quand bien même, c'est la plus jolie vendeuse de cigarettes qui ait jamais travaillé dans cette boîte depuis que qu'y suis. Je me foutrai bien qu'elle soit la

filles de Jack l'Eventreur, tant qu'elle ne marche pas sur les traces de son père.

— Mais tu n'as jamais entendu mentionner son nom, par elle ou par Blackie. Dans quelles circonstances te l'a-t-il présentée ?

— Aucune circonstance spéciale. Il l'a amenée, c'est tout. Il me l'a présentée en disant qu'il avait appris que le job de vendeuse de cigarettes allait être vacant sous peu et qu'elle souhaitait postuler. Pour ma part, je me suis dit qu'il devait la connaître et je n'ai pas cherché à en savoir plus. J'ai tout de suite vu que cette fille avait de la classe, et je ne l'ai pas imaginée une seconde comme une fiancée de Blackie. Je me suis dit seulement qu'il voulait lui rendre service.

— Vous ne lui trouvez pas justement trop de classe pour ce job ?, demandai-je.

— Pour être tout à fait franc, oui, dit-il en se tournant vers moi. Enfin dans un sens, car j'ai cru bon de lui expliquer que cette boîte était un endroit sûr où elle n'aurait pas d'ennuis, mais que les hommes restaient les hommes, surtout après quelques verres, et qu'elle devait s'attendre à se faire pincer les fesses de temps à autre, mais qu'on serait là pour veiller à ce que ça n'aille pas plus loin et pour passer la tête sous le robinet au premier qui se montrerait trop entreprenant. Quant à l'éventualité de faire l'objet de propositions malhonnêtes, je lui ai assuré que tout ce qu'il lui suffirait de faire serait de dire non. Voilà, en gros, ce que je lui ai dit. Elle m'a répondu qu'elle n'était pas née de la dernière pluie et que si les petits désagréments se bornaient là, elle saurait s'en occuper elle-même. C'est tout. Était-ce une question relative au travail, Ed, ou une question personnelle ? Enfin, je veux dire, vous connaissez bien cette fille ?

— Oui, je la connais.

— Bon, alors n'ayez aucune inquiétude. Il y a ici une dizaine de serveurs en pleine forme et un portier costaud pour veiller à ce qu'il ne lui arrive rien.

— Merci.

Il éclata de rire.

— Vous savez, j'ai eu plus de problèmes dans l'autre sens avec mes précédentes vendeuses de cigarettes. Il a fallu que j'en

vire quatre ou cinq qui *faisaient* elles-mêmes les propositions et s'arrangeaient des petits rendez-vous en-dehors des heures ouvrables, histoire d'améliorer l'ordinaire. Comprenez-moi bien, je me fous complètement qu'elles vivent leur vie comme elles l'entendent, tant qu'elles ne se servent pas de ma boîte pour rabattre leur clientèle. Je n'ai pas envie qu'on aille raconter partout que le *Gray Goose* est une antichambre de bordel. C'est d'ailleurs pour ça que j'emploie des serveurs et non des serveuses. Avec un régiment de jolies filles pour servir les consommations, je ne pourrais plus rien empêcher. De plus une grande partie de la clientèle masculine de ma boîte représenterait un cheptel de proies faciles pour ce genre de commerce. C'est un peu pour ça que j'ai accueilli Wanda avec plaisir parmi mon personnel. Il s'interrompt en jetant un regard par-dessus mon épaule. Messieurs, nous allons devoir changer notre sujet de conversation car la voici qui arrive...

Je me retournai et vis effectivement Wanda qui se dirigeait vers notre table. Je m'aperçus trop tard que mon premier coup d'œil avait été pour ses jambes. Il faut dire que ce coup d'œil était amplement mérité. À la réflexion, une longue contemplation admirative et fascinée eût été plus amplement méritée encore ; admirative pour leur galbe parfait, fascinée par le grain de peau laiteux admirablement mis en valeur par le satin noir de son costume. Mais je me limitai à un simple coup d'œil afin de ne pas l'embarrasser en public, et levai les yeux vers son visage avant qu'elle n'arrive à hauteur de notre table. Elle nous adressa un sourire.

— Ed, Am, Mr Cavallo... Cigarettes, Messieurs ?

Oncle Am et moi nous étions levés, mais Cavallo était resté assis, en sa qualité de propriétaire de l'établissement, ou peut-être tout simplement parce que le fait d'être assis lui permettait de tricher sur sa taille.

— Asseyez-vous, Wanda, dit-il, nous parlions justement de vous. En bien, je précise.

Elle semblait hésiter.

— Ai-je l'autorisation de m'asseoir avec les clients, Mr Cavallo ? Votre maître d'hôtel m'a dit...

— Mon maître d'hôtel, renchérit Cavallo. *Mon* est le mot-clé.

Lorsque le patron vous y invite, vous avez toutes les autorisations. Même celle de boire un verre. Que diriez-vous d'un highball ?

Le serveur rappliqua et Cavallo commanda une autre tournée, pendant que je tirai une chaise à Wanda pour qu'elle s'assoie en notre compagnie, juste entre Oncle Am et moi et face à Cavallo. Elle ôta la courroie de son présentoir à cigarettes et le posa sur la table.

— Tout se passe bien ? lui demanda Cavallo.

— Très bien, répondit-elle. Je n'ai pas vendu beaucoup jusqu'ici, mais il est encore tôt. Cette petite pause tombe bien, car je me suis aperçue que j'avais oublié de me faire expliquer certaines choses avant de commencer. Par exemple, lorsqu'un client m'achète un paquet de cigarettes et pose un billet de un dollar sur mon plateau, dois-je en déduire que la différence m'est laissée comme pourboire ? Je sais que cela se passe ainsi dans beaucoup de night-clubs, mais...

Cavallo hocha la tête.

— C'est généralement le cas. Un dollar correspond à peu près au prix d'un paquet de cigarettes plus le pourboire. De temps à autre vous tomberez sur un dépensier qui vous laissera cinq dollars pour un ou deux paquets, ou même un billet de dix s'il a un coup dans le nez ou qu'il veut impressionner les gens qui l'accompagnent, mais proposez systématiquement de rendre la monnaie. Neuf fois sur dix, il vous dira de garder tout, mais cela lui donnera la satisfaction de *montrer* qu'il donne un pourboire. La satisfaction de montrer sa munificence. De faire comme les grands...

— Je vous présente le Dr Cavallo, éminent psychologue, fit Oncle Am avec un sourire. Prenez-en de la graine, Wanda.

— Tu plaisantes, mais c'est indispensable, la psychologie pour diriger une boîte. Pour un tas d'autres boulots aussi, d'ailleurs. Rappelle-toi celui de forain, Am. Mais pour finir, Wanda, gardez présent à l'esprit que si vous vous éclipsez avec un simple merci, vous ne vous ferez rappeler qu'une fois sur cent et ce centième client, je m'en passe volontiers, la question n'est pas là, mais les quatre-vingt-dix-neuf autres qui vous auraient laissé la différence comme pourboire se sentiront alors

pénalisés de payer le paquet de cigarettes un dollar, car privés de la satisfaction de montrer leur générosité.

— Merci, Mr Cavallo, dit-elle. Je pense que vous avez raison.

On apporta nos verres et Cavallo leva le sien à l'adresse de Wanda.

— À vous, dit-il. Nous levâmes nos verres. En dehors de ça, comment ça se passe, poursuivit-il lorsque nous eûmes chacun bu une gorgée. Vous a-t-on fait des propositions ? Ed, ici présent, s'en inquiétait il n'y a pas une minute. Et a-t-on essayé de vous pincer les fesses ?

— Non, ni propositions, ni mains baladeuses. Mais là aussi, il est encore tôt...

Cavallo sourit.

— Si vous prenez la peine de vous lever un instant, j'ai dans l'idée que Ed se fera un plaisir de faire votre initiation.

Elle éclata de rire.

— Merci de m'avertir. Comme ça je me lèverai par le côté opposé.

L'orchestre avait regagné son estrade pour entamer *Stardust* et s'en tirait avec tous les honneurs. Rien d'exceptionnel, bien sûr, mais exactement aussi bon que ce qu'on s'attend à trouver dans un bon club.

Nous discutâmes encore un moment, la conversation se divisant en tête-à-tête, Cavallo et Oncle Am parlant fêtes foraines, Wanda et moi parlant musique et musiciens. J'avais envie de lui parler d'un tas d'autres choses, mais ce n'était ni l'endroit, ni le moment.

Puis elle finit son verre et se leva, nous priant de l'excuser.

Je pus à loisir contempler ses jambes tandis qu'elles s'éloignaient. Elles étaient aussi jolies vues de dos que vues de face.

Je restai à écouter la musique sans prêter attention à la conversation, puis je réalisai que Cavallo venait de me poser une question.

— Comment tu trouves, Ed ?

— Quoi donc ?

— La musique ?...

— Bien, dis-je, très agréable. Aussi éloigné de Stan Kenton

que de Lawrence Welk, exactement au juste milieu, ce qui n'est en rien une critique. C'est exactement ce qui convient à un endroit comme ici.

Cavallo approuva.

— Le gamin s'y connaît en musique, Am. Il est tombé pile.

— Je veux, qu'il s'y connaisse en musique ! Il joue du trombone. Tu crois que ton orchestre le laisserait les accompagner le temps d'un morceau ?...

— Arrête de dire des bêtises, Oncle Am. Tu sais bien que je ne suis qu'un amateur. Je ne suis pas assez bon pour...

Mais Cavallo avait déjà claqué des doigts à l'adresse d'un serveur auquel il demanda d'aller prier Jack de venir à sa table dès que le morceau en cours serait achevé. Le serveur se dirigea vers la scène. À présent, j'étais fait comme un rat et il était inutile de discuter. Je pourrais faire face tant qu'ils me laisseraient en retrait et me dispenseraient d'un solo, et bien sûr si le morceau choisi faisait partie de mon répertoire. J'irais donc jusqu'au bout, à présent qu'Oncle Am m'avait fichu dans la panade, mais on réglerait ça plus tard. En famille.

Le Jack qui vint s'asseoir à notre table une ou deux minutes plus tard était le grand blond au piano. J'avais déjà deviné qu'il dirigeait les opérations car depuis le début, c'est lui qui donnait la mesure au reste de la formation. Cavallo fit les présentations et posa la question.

— Bien sûr, dit Jack. Sans problèmes. Willie sera tout content de se reposer le temps d'un morceau ou deux.

— Vous êtes sûr que ça ne l'ennuie pas de prêter son engin ? risquai-je.

— Pas du tout, il a l'habitude. Cela arrive souvent que quelqu'un vienne à l'improviste le temps d'un morceau. Que voulez-vous jouer ?

— N'importe quel standard, mais je dois vous avertir. Je me suis fait piéger dans cette affaire, je ne suis pas un professionnel. Mais je peux suivre le mouvement sans problème. Simplement ne m'envoyez pas aux fraises pour un solo, parce que là je ne réponds de rien.

— Okay. Si on se mettait d'accord sur *Dinah*. On ne l'a pas encore joué ce soir.

— Va pour *Dinah*, acquiesçai-je. J'en avais un enregistrement à la maison et je m'étais souvent entraîné dessus. Allons-y et finissons-en.

Nous nous dirigeâmes vers l'estrade, mais soudain, à peu près à mi-chemin, j'eus une idée et posai ma main sur le bras de Jack.

— Dites, est-ce que par hasard vous connaissez *Vesti la Giubba* le morceau qui s'appelle *Ris, clown, ris* dans *Pagliacci* ?...

— Vous pensez ! dit-il avec un sourire, c'est le morceau préféré du patron. Il nous le demande sans arrêt. On a même fait un arrangement dessus.

— Je me demandais si vous pourriez dire à vos gars de jouer uniquement l'arrangement et de me confier la mélodie en solo ?

— Facile.

Et une minute plus tard, je me retrouvai à sortir une ou deux notes de l'instrument de Willie tandis que Jack passait le mot à ses gars. Je n'avais pas l'angoisse de la fausse note car je connaissais la mélodie par cœur. Je connaissais même les paroles de l'aria – enfin la traduction en anglais, qui avait eu du succès à une époque. La seule chose qui me préoccupait était de savoir si mes lèvres tiendraient la route et si je parviendrais à sortir le son adéquat de l'instrument. Car l'essentiel de mon entraînement se déroulant à la pension, j'avais l'habitude de jouer doucement.

Jack se remit au piano et tout le monde se tint prêt. Je m'assis sur la chaise de Willie, le tromboniste mais Jack me fit signe de m'avancer sur la scène. Il démarra l'intro au piano, bientôt supporté par le reste de l'orchestre et quand arriva le moment où débutait l'aria, je me mis à jouer.

Je sus dès la première séquence que c'était bon. Apparemment, l'habitude de jouer pianissimo avait plutôt fait du bien à ma lèvre. En tout cas, j'arrivai presque à trouver le ton du Tommy Dorsey des grands jours.

Je vis que, parmi l'assistance, quelques clients avaient suspendu leur conversation pour m'écouter. Immobile au beau milieu de la salle, Wanda me regardait.

Tout ce qui me revient fut de jouer correctement, en trouvant

le ton. Le reste n'était dû qu'au vrai Leoncavallo dont *Vesti la Giubba* était sans doute le plus poignant et le plus beau de tous les arias qu'il avait écrits.

À la fin du morceau, il y eut des applaudissements chaleureux. Pas vraiment une ovation, mais probablement plus que ne recueillaient les standards habituels. En tout cas, une – petite – partie de l'assistance était carrément en délire. Léon Cavallo applaudissait à tout rompre, grimpé sur sa chaise.

— Bis ! Encore ! cria-t-il.

Jack hocha la tête en me regardant.

— Les ordres du patron, dit-il avec un sourire.

Je ne jouai ni mieux ni moins bien la seconde fois, mais toujours avec le même plaisir. Jack me proposa de rester encore un peu, mais je déclinai l'invitation avec un sourire en lui disant que je préférerais partir en laissant une bonne impression.

Quand je fus de retour à la table, Cavallo me dévisagea.

— Tu m'as bien eu, mon salaud, dit-il. Ton oncle t'a dit que j'avais été clown et tu en as profité pour gagner une bouteille de champagne à l'œil. Elle est en route.

— Tu n'y es pas Léon, rectifia Oncle Am. Je lui ai juste dit que nous nous étions connus quand j'étais forain. C'est lui qui m'a demandé si Léon Cavallo était ton vrai nom, et je lui ai dit la vérité. Il a fait le reste...

— Et *Vesti la Giubba* était le plus bel aria de Leoncavallo, j'ai pensé que vous deviez logiquement en être inconditionnel...

Cavallo acquiesça.

— J'ai été clown pendant sept ans, Ed, dit-il. Une partie du temps dans une troupe de nains, et l'autre seul en scène.

Le champagne arriva, et Wanda passa près de notre table aussitôt après.

— C'était magnifique, Ed, dit-elle. Vous avez beaucoup de talent.

Je répondis que j'avais surtout eu beaucoup de chance, et Cavallo l'invita à prendre une coupe de champagne avec nous.

Mais elle déclina poliment l'offre.

— Merci Mr Cavallo, mais je vais retourner à mon travail. J'aurais juste souhaité parler une minute à Ed en particulier. Nous pouvons aller devant ma table, là-bas.

— Pas de problème, dit Cavallo. Nous n'encourageons pas les entretiens privés avec les clients pendant le service, mais Ed n'est pas un client. C'est un musicien. Je peux même vous prêter mon bureau, si vous voulez...

Elle le remercia et dit que ce n'était pas la peine.

Je me levai et la suivis, prenant soin de garder entre nous une distance de quelques pas afin de reprendre ma contemplation quelques instants. En chemin, elle fut demandée à une table et j'attendis qu'elle eût fini.

Elle posa son plateau sur la petite table qui lui était réservée et me regarda.

— Ed, je sais que nous avons rendez-vous demain après-midi, mais je suis trop curieuse de quelque chose pour attendre jusque-là, et je ne voulais pas parler devant Mr Cavallo. Que s'est-il passé avec Blackie, tout à l'heure. Je l'ai vu entrer comme une furie et j'ai vu qu'il se passait quelque chose avec Mr Cavallo, mais je n'ai rien entendu.

— Tout est réglé avec Blackie, maintenant, dis-je. Mais l'histoire est un peu longue à raconter. J'ai une meilleure idée. J'ai également des choses à vous dire qui ne peuvent pas attendre. Je suis allé à Freeland cet après-midi et... Croyez-vous que vous serez trop fatiguée après votre travail pour que nous prenions une demi-heure afin d'en parler tranquillement ?

— Non, je ne pense pas. Mais où irons-nous ? Tout sera fermé.

— À la pension, je pense que ce serait le mieux. Mais dans votre chambre. Je ne tiens pas à ce que Blackie vienne coller son oreille à la porte de la mienne, et entende encore votre voix comme l'autre soir. Je ne pense pas qu'il nous ferait des ennuis, à présent, mais il y a votre réputation en jeu.

— Vous allez rester jusqu'à la fermeture ?

— Je ne crois pas. Si Cavallo continue de nous arroser de champagne, au train où ça va, j'aurai roulé sous la table avant la fin de la soirée.

— Parfait. Alors je viendrai frapper à la porte de votre chambre dès mon retour à la pension.

Je secouai la tête.

— Non. Toujours Blackie. Pourquoi ne pas me donner la clé

de votre chambre. Je vous y attendrai.

— D'accord mais elle est dans mon porte-monnaie, au vestiaire. Je vous l'apporte dans un petit moment. Je vais d'abord refaire un tour de salle avant d'aller la chercher. À tout à l'heure.

Je retournai à notre table où je trouvai Oncle Am seul.

— Rien de grave ? s'enquit-il.

— Non, elle voulait savoir ce qui s'était passé avec Blackie, c'est tout, et elle ne voulait pas parler devant Cavallo. Où est-il passé, d'ailleurs ?

— Il est allé dans son bureau, il avait du travail. Il m'a dit qu'il en avait pour une heure environ et qu'il espérait nous retrouver après. Je lui ai dit que ce n'était pas sûr, et qu'il nous excuse si nous étions partis à son retour.

— Très bien. Je n'ai pas trop envie qu'on s'attarde aussi longtemps, mais je reprendrais bien un verre. On pourrait s'en payer un, pour changer, qu'en dis-tu ?...

— Impossible. Cavallo a donné des instructions au serveur. Nous sommes ses invités. D'ailleurs...

Il sortit la bouteille de champagne du seau à glace et l'examina.

— Il en reste assez pour un verre chacun. Le temps que Léon revienne, il sera chaud. Ce serait idiot de le laisser perdre.

Nous prîmes donc chacun une coupe, ce qui vida la bouteille. Tout en buvant tranquillement, je lui parlai de mon rendez-vous avec Wanda après l'extinction des feux, et proposai de partir dès qu'elle m'aurait remis sa clé.

Il plissa le front un petit peu mais n'ajouta rien, à part :

— Donc tu as du temps à perdre avant, gamin. Ça te dirait de m'accompagner ?

— Où ça ? Tu ne rentres pas directement à la maison ?

CHAPITRE XI

Oncle Am exhiba une nouvelle fois son rouleau de pièces et le remit dans sa poche.

— Ce machin est trop lourd, dit-il. Quand je marche avec ça dans ma poche, j'ai l'impression d'être bancal. J'ai l'intention de m'en débarrasser d'abord, dans un changeur de monnaie ou même un jackpot et ensuite d'aller faire un petit poker. Ou une partie de passe anglaise si je ne trouve pas de place à une table. Mais si tu viens avec moi, je te le laisse pour t'amuser avec les machines à sous et je vais jouer directement.

— À quel endroit ?

— Chez Hank Cheyney. Tu y es déjà venu avec moi, il y a environ un an.

— Oui, je me souviens. Tu t'étais fait soulager de deux cent tickets...

— C'est gentil de me le rappeler, mais ça ne risque pas d'arriver cette nuit. Je n'ai que trente dollars sur moi et chez Hank, on n'accepte ni le crédit, ni les chèques.

— Trente dollars en comptant les dix de ton rouleau-surprise ou en plus ?

— En plus. Mais les dix du rouleau sont réservés pour les machines à sous. C'est un rouleau porte-bonheur. Il a fait ses preuves tout à l'heure, et dans une partie, je serais obligé de le changer pour des jetons et il perdrait son pouvoir.

J'éclatai de rire et acceptai de l'accompagner. Ce qui m'avait vraiment décidé était que la salle d'Hank Cheyney était sur le chemin de Covent Place, et que je pourrais rentrer à pied ensuite.

Wanda vint quelques minutes plus tard et me remit la clé sans chercher à le cacher à Oncle Am, ce que j'appréciai.

L'inverse ne lui aurait pas échappé et eût donné l'apparence d'un rendez-vous clandestin. Je fis en sorte de dépenser deux dollars en cigarettes, et elle n'accepta de garder la monnaie qu'une fois que je l'eus assurée de porter la dépense sur la note de frais.

— Je prendrai un taxi pour rentrer aussi vite que possible, me dit-elle en s'en allant.

Je répondis que ce serait formidable.

Nous partîmes après avoir fini nos verres et Oncle Am laissa deux dollars de pourboire au serveur.

Toujours de faction à la porte principale, Blackie se montra poli et correct et héla un taxi pour nous. Il nous souhaita même bonne nuit d'une voix neutre en refermant la portière.

Le tripot d'Hank Cheyney est situé dans l'arrière-salle d'un petit cabaret qui sert principalement de couverture à l'opération. Le barman acquiesça à l'adresse d'Oncle Am pour lui faire comprendre que la voie était libre. Lorsqu'il y a parmi les clients un individu suspect, ou un visage inconnu du barman susceptible d'être un flic, le barman n'acquiesce pas et le client de la pièce du fond s'arrête pour boire un verre au bar. Si, lorsqu'il a terminé, le flic est toujours là, il lui faut alors sortir, prendre l'entrée de la ruelle et montrer patte blanche au portier. Mais pour éviter des allées et venues par trop repérables dans ladite ruelle, on utilise plus couramment l'entrée au fond du cabaret.

Tout comme le barman, le portier connaissait Oncle Am et on nous laissa entrer sans difficultés. Sans être noire de monde, la salle bouillonnait d'activité. Il y avait une huitaine de personnes autour de la piste de craps, une table de joueurs de blackjack et deux tables de poker. La première affichait complet, mais la seconde avait une place libre et Oncle Am me donna son rouleau de pièces.

— Amuse-toi bien, petit, dit-il en allant prendre place.

Je me dirigeai vers les quatre machines alignées contre le mur. Je choisis celle calibrée en demi-dollar – deux autres fonctionnaient avec des pièces de un dollar et la troisième avec des pièces de vingt-cinq *cents* –, et cassai mon rouleau.

Je découvris vite que le tire-pognon était bien garni, car je

récupérai une moyenne de quatre pièces sur cinq, ce qui veut dire que je devais tirer le levier cinq fois pour me débarrasser d'une seule pièce. Au bout de cinquante essais, je parvins à aligner les trois figures du jackpot et j'entendis le doux cliquetis de dégringolade des espèces trébuchantes.

J'apportai le tout au caissier, plus ce qui restait de mon rouleau et récupérai quarante dollars.

En me voyant me diriger vers sa table, Oncle Am prévint les autres joueurs qu'il passait un tour ou deux et se leva pour venir me rejoindre. Nous eûmes la même sempiternelle discussion, comme chaque fois qu'il me mettait sur un coup dont je sortais gagnant. Au départ, il tint absolument à ce que je garde l'intégralité des quarante dollars, puis finit par accepter les dix qui lui appartenaient à l'origine si je gardais les trente que j'avais gagnés, et finalement, nous fîmes comme d'habitude, à savoir qu'il récupéra ses dix plus la moitié des gains.

— Une place vient de se libérer à la table, dit-il. Si tu n'investis que tes gains, qu'as-tu à perdre ?

— Quinze dollars, répondis-je. Non, merci, Oncle Am, mais je vais filer. Pour demain, tu as toujours l'intention de t'occuper de ton gars tout l'après-midi et une partie de la soirée ?

— Ouais.

— Bon, alors inutile que je t'appelle. On se verra lundi matin, au bureau. Salut...

Je rentrai à Covent Place et réintégrai ma chambre. J'aurais pu y passer l'heure et demie qui me restait avant le retour de Wanda, mais je n'en voyais pas l'intérêt. Le temps de poser mon chapeau et de prendre quelque chose à lire et je montai directement dans sa chambre.

Le livre se révéla excellent et le temps passa vite. Exactement une heure et demie plus tard, Wanda fut de retour. Je me levai lorsqu'elle entra.

— Bonsoir, Ed, rasseyez-vous, je vous en prie, dit-elle en ôtant son manteau.

Elle le posa sur le lit et s'assit à son tour. Elle portait la même robe rose rayée de blanc que la veille, et nous occupions exactement les mêmes positions que l'avant-veille, dans ma chambre. Sauf que ce soir, elle ne pointait pas d'arme sur moi.

Seulement son regard et son sourire.

— Si c'est ma tenue qui vous surprend, dit-elle, c'est simple. J'avais oublié de demander si le club me fournirait une tenue de travail et comme toutes les vendeuses de cigarettes que j'ai vues auparavant dans des clubs comme celui-ci portaient des robes de soirée, j'avais mis celle-ci, en cas. Mais à présent, je porterai une simple tenue de ville pour aller et revenir...

— Comme tout est simple quand on l'explique. De toute façon, cette robe vous va magnifiquement. Mais je crois vous l'avoir déjà dit vendredi soir. Comment s'est passé cette première soirée ?

— Très bien. J'ai gagné presque autant d'argent ce soir qu'en une semaine entière à l'agence Starlock. Bien sûr, nous étions samedi soir et je ne dois pas m'attendre à faire autant les autres jours. Je pense que je devrai attendre au moins deux semaines, peut-être trois, avant de commencer à chercher un appartement, et un piano à mettre dedans. Mais à présent que je vous ai entendu jouer, j'attends avec impatience notre duo, Ed. Maintenant, dites-moi ce qui s'est passé avec Blackie, au club...

— Laissez-moi juste vous poser une question, d'abord. Est-ce qu'il vous a ramenée ou partagé un taxi avec vous, ce soir ?

Elle secoua la tête.

— Non. J'ai découvert qu'il travaille environ une demi-heure en plus après la fermeture. Pour mettre les chaises sur les tables, des choses comme ça. Je préfère, d'ailleurs. Bien, vous n'aviez droit qu'à une seule question. À présent, racontez-moi...

Je lui racontai ce qui était arrivé, ainsi que le petit laïus de Cavallo lorsqu'il était revenu à la charge.

— Mais n'était-ce pas prendre un énorme risque, Ed ? dit-elle quand j'eus terminé.

Je souris.

— J'ignorais complètement ce qu'Oncle Am avait derrière la tête. Mais je pense que même son petit coup en vache n'avait pas étendu l'autre brute, nous aurions réussi à nous en sortir à deux. Oncle Am aime bien prendre des risques de temps en temps. Il a le jeu dans le sang et il est trop vieux pour que j'arrive à le changer...

— Vous ne donnez pas l'impression vous-même d'être la sagesse et la pondération faite homme. Vous disiez que vous aviez passé l'après-midi à Freeland ?

— Oui, mais vu l'heure qu'il est, Wanda, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux garder le récit de cette partie-là pour demain après-midi... Enfin, cet après-midi, car il y en a pour un petit moment, et même si vous avez l'air en pleine forme, j' imagine que vous devez être fatiguée. Moi-même, j'avoue que je ne me sens pas très frais...

— Comme vous voudrez, Ed. Je suis en effet un peu fatiguée... Mieux vaut remettre tout cela à demain.

Je me levai en direction de la porte, mais fis volte-face avant de l'ouvrir et Wanda se précipita dans mes bras. Tout recommença comme le baiser de la veille, à la différence que celui-ci dégénéra bel et bien et que nous attendîmes l'un et l'autre un bon moment avant de céder à la fatigue...

Je vis le jour vers dix heures, et l'une de mes premières pensées fut de m'habiller et de regagner ma chambre, mais je l'abandonnai, car Wanda dormait encore et je ne voulais pas la réveiller. En outre, si quelqu'un devait me voir sortir de sa chambre, le plus tard serait le mieux car le moins suspect. Mais la raison majeure, c'est que je me trouvais bien, mais alors très bien, là où j'étais...

Je me rendormis donc.

Un bruit de porte me réveilla. J'ouvris les yeux et je la vis. Elle portait une robe de chambre par-dessus sa chemise de nuit et revenait de la salle de bains.

— Sais-tu que tu es magnifique, même le matin, dis-je. Peut-être même encore plus belle. J'aime quand tu as les cheveux défaits. Viens par ici...

Elle vint s'asseoir sur le lit, près de moi et je la renversai pour l'embrasser. Un long baiser dont j'aurais souhaité qu'il me conduisît un peu plus loin que le deuxième bouton de sa robe de chambre, mais Wanda arrêta ma main et se leva.

— Pas maintenant, mon chéri. Je pensais que la nuit dernière t'aurait suffi au moins pour un moment...

— La nuit dernière m'a suffi pour la nuit dernière. Suffi magnifiquement, d'ailleurs... Bon, d'accord, je vais tâcher de

tenir le coup pour l'instant. Quelle heure est-il, à propos ? Bon sang, Wanda, m'écriai-je après avoir consulté ma montre, nous allons être en retard !...

— Comment ça en retard ? demanda-t-elle intriguée. Tu ne m'avais pas dit que...

— En retard pour notre rendez-vous d'une heure. C'est dans cinq minutes. Pourrons-nous être près l'un et l'autre dans cinq minutes ?

Elle rit.

— Est-il possible de décaler notre rendez-vous d'une demi-heure ?

Je m'étais levé, et commençai à m'habiller.

— D'accord, dis-je. Je vais redescendre dans ma chambre. Rejoins-moi dans une demi-heure, mais ne viens pas frapper à ma porte. Blackie pourrait nous entendre partir ensemble et même s'il se tient tranquille, moins il en saura sur nos rencontres, mieux ce sera. Sors directement et je te retrouverai dehors, ou bien je t'attendrai...

— D'accord, Ed.

Je finis de m'habiller en hâte, et comme ce serait peut-être ma seule occasion de l'après-midi, j'embrassai Wanda avant de m'assurer qu'il n'y avait personne dans le couloir et de quitter la chambre.

Je pris soin, toujours à cause de Blackie, de sortir par la porte principale et d'attendre quelques instants dehors avant de rentrer à nouveau. Avec l'éventualité de Blackie guettant l'oreille contre sa porte et m'entendant descendre l'escalier pour regagner directement ma chambre, j'aurais eu aussi vite fait de lui écrire un mot pour lui raconter comment s'était passée ma nuit.

L'après-midi était ensoleillé et la température presque anormalement douce pour un mois d'octobre. Une brise légère montait du lac et l'air sentait bon.

Une fois de retour dans mes appartements après avoir donné le change, je me déshabillai partiellement, sortis une chemise et des sous-vêtements propres ainsi que mon nécessaire de rasage pour aller à la salle de bains.

Wanda ne se fit attendre que quelques minutes, et nous

partîmes plein ouest en direction de State Street.

— Première étape du planning : manger, proposai-je. Tu préfères petit déjeuner ou déjeuner ?

— Petit déjeuner. Mais un copieux, avec des œufs, du jambon, des pommes de terre frites et tout le bataclan.

— Je connais l'endroit rêvé pour ça.

Nous prîmes un taxi dans State Street jusqu'à un restaurant du Loop où l'on servait le petit déjeuner vingt-quatre heures sur vingt-quatre, léger ou copieux selon l'humeur du client. Nous commandâmes deux petit déjeuner copieux et leur rendîmes justice.

Ce fut Wanda la première qui relança la conversation au moment du café.

— Qui es-tu allé voir à Freeland ?

— Koslovsky, Mrs Agnew et Schwarz. Dans cet ordre. Mais je préfère garder Koslovsky pour la fin. De Mrs Agnew, je n'ai appris que deux choses que j'ignorais, dont une que tu ignores certainement toi aussi. Ça n'a aucun rapport avec notre affaire, mais son mari est décédé il y a quelques jours, à l'asile.

Son visage s'assombrit instantanément.

— Oh, Ed, quel dommage que cela soit arrivé si tard. Papa et elle se seraient mariés et je suis certaine qu'elle l'aurait rendu heureux.

— Tu la connais bien ?

— Non, pas très bien. Nous ne nous voyions pas souvent. Nous nous aimions bien, ou tout au moins je l'aimais bien et je pense qu'elle me le rendait, mais avec notre différence d'âge, nous n'avions pas grand-chose en commun, hormis mon père. Je ne l'ai revue qu'une seule fois après l'enterrement. C'était il y a environ un mois, après que l'affaire des détournements ait éclaté et qu'on commence à soupçonner papa d'en être l'auteur. Elle m'a appelé pour me demander si elle pouvait aider en quoi que ce soit, mais bien sûr, il n'y avait rien à faire...

— L'autre chose qu'elle m'a appris est l'accident de Schwarz, juste deux semaines avant celui de ton père. Tu devais être au courant...

— Oui, papa m'en avait parlé, et c'était dans les journaux locaux, d'ailleurs. Je n'ai pas songé à t'en parler car je ne voyais

pas quel rapport cela pouvait avoir avec l'affaire. Veux-tu que je te dise ce dont je me rappelle ?

— Non, inutile, Schwarz m'a raconté toute l'histoire, et je dois admettre qu'elle tient debout. Je déteste les coïncidences, mais je crains de devoir avaler celle-ci. C'est apparemment ce que Koslovsky s'est résolu à faire, lui aussi. Tu connaissais Schwarz ?

— À peine. Nous nous sommes croisés incidemment, un après-midi dans le bureau de Papa. J'étais descendue en ville faire des courses et je me suis retrouvée à cours d'argent, alors je suis passée lui en demander un peu. Schwarz était là, on nous a présentés. C'est la seule et unique fois où je l'ai vu.

— Savais-tu qu'il habitait tout près de chez vous ?

— Oui, papa m'avait dit, en juillet, je crois, que les Schwarz avaient loué une maison à quelques rues de la nôtre et je lui avais alors proposé de les inviter à dîner un soir, mais il a dit non. Il a dit que Schwarz lui-même était charmant, mais qu'on ne pouvait l'inviter seul et que sa femme, qu'il avait rencontrée une fois, ne gagnait pas vraiment à être connue.

— C'est un euphémisme. Elle est alcoolique, cinglée et complètement nymphomane. Avec les cornes qu'il se paye, le pauvre Wilbur ne pourra bientôt plus passer une porte... Bien, nous devons parler de Koslovsky, mais allons ailleurs. Que dirais-tu d'un verre ? Je sais que nous venons à peine de terminer le petit déjeuner, mais il est près de trois heures. On retourne chez *Tom, Dick & Harry's*.

— D'accord, mais à pied, par un si beau soleil. Je ne t'ai laissé prendre un taxi tout à l'heure que parce que mon estomac criait famine...

Nous fîmes le chemin à pied. En cours de route, elle me fit part de son intention d'être de retour à cinq heures.

— Pourquoi si tôt ? demandai-je. Tu veux te reposer avant de retourner travailler ?

— Non, je ferai avec mon temps de sommeil de l'autre nuit, mais j'ai deux ou trois petites choses à faire. Un peu de lessive, un peu de raccommodage, et surtout un bon shampoing. Il faudra que tout soit sec avant que je reparte au travail.

— Entendu, dis-je, je te laisse un soir de liberté, mais à

condition que tu me dises quand je te reverrai. Demain après-midi ?

— Disons plutôt demain soir. Je ne devrais peut-être pas te le dire, mais je sais déjà quel sera mon soir de congé, et c'est lundi. Alors si tu veux m'emmener dîner...

— Parfait. Je passerai te prendre à la même heure que vendredi soir, vers six heures et demie...

Quand nous fûmes installés devant un verre, je me mis à lui raconter mon entrevue avec Koslovsky, sans rien omettre. Mon intention était de la secouer quelque peu. Je lui fis donc part de la théorie de Koslovsky sur la culpabilité et le suicide de son père, ainsi que du fait qu'il ne croyait plus à l'histoire qu'elle avait racontée concernant la lettre, et pour quelles raisons.

— Ed, es-tu... Es-tu d'accord avec lui ? demanda-t-elle anxieusement lorsque je m'interrompis.

Je décidai de dire la vérité. Peut-être cela la mettrait-il en colère, mais je devais prendre ce risque.

— Pour la thèse du suicide, je ne sais pas. Mais j'ai peur d'être d'accord avec lui en ce qui concerne la lettre. Ton histoire ne tient pas debout, Wanda. Pourquoi as-tu menti ?

Elle ne se mit pas en colère. Pendant un moment, je crus qu'elle allait se mettre à pleurer, mais elle garda le contrôle d'elle-même. Son visage devint blême et un voile passa devant son regard, mais elle planta ses yeux dans les miens.

— Il le fallait, Ed. C'était ça ou refuser de répondre, ce qui eût été pire. La lettre n'avait rien à voir avec les détournements ou un crime quelconque, mais avec quelque chose de personnel. Et Papa m'avait fait promettre de ne rien dire à personne... Enfin hormis à la personne concernée...

— Wanda, en admettant que ton père était innocent, il a écrit cette lettre trois mois avant sa mort et il ignorait tout des détournements. Et il était, dans ce cas, à cent lieues d'imaginer que le silence qu'il te demandait d'observer quant au contenu de cette lettre te rendrait suspecte aux yeux des autorités, et apporterait de l'eau au moulin de ceux qui le croient coupable. Je suis certain que dans les circonstances actuelles, il voudrait que tu lèves le secret, à moins bien sûr que ce secret soit relatif à quelque chose de pire que les détournements dont on l'accuse.

Mais tu as dit à l'instant que ça n'avait pas de rapport avec un autre crime...

— Je... J'avoue que je n'y avais pas pensé sous cet angle. Peut-être que tu as raison. Je suppose que si je te le dis, tu devras à ton tour en parler à Koslovsky, mais ça n'a pas d'importance si seulement un petit nombre de personnes est mis au courant et que la presse continue de l'ignorer.

— Koslovsky ne fera rien qui soit susceptible de te faire du tort, à moins bien sûr qu'il y soit contraint pour résoudre l'affaire.

— Ce n'est pas de moi dont il est question, Ed, ou alors il y a longtemps déjà que j'aurais dit la vérité. C'est de Mrs Agnew. Je suppose qu'à présent, puisqu'elle est veuve, le secret a moins d'importance. Voilà de quoi il retourne : Papa me disait dans la lettre qu'il souhaitait lui laisser un legs de mille dollars et que même s'il mourait trop tôt, l'héritage le permettrait largement sans me porter préjudice. Il précisait également dans la lettre qu'il ne souhaitait pas rédiger un nouveau testament ni rajouter un codicille à celui qui existait déjà, afin d'éviter de porter atteinte à la réputation de Mrs Agnew si, pour une raison ou pour une autre, la lecture du testament engendrait des indiscretions. Tu vois qu'il avait raison. Quelles conclusions aurait-on tiré du fait qu'un homme fasse un legs de cette nature à une femme qui n'a vraisemblablement été qu'une amie proche ? C'est la raison pour laquelle il me demandait d'exécuter moi-même et le plus discrètement possible cette volonté.

— Mon Dieu, Wanda, te rends-tu compte de l'importance de cette lettre si tu pouvais la produire ? L'as-tu réellement détruite ?

— Oui, quand j'ai su que mon père était accusé. Je savais que la police viendrait faire une perquisition et je ne voulais pas qu'ils la trouvent. Si tel avait été le cas, elle aurait été rendue publique. La détruire était le seul moyen de garder le secret et Papa me l'avait demandé...

— Merde, laissai-je échapper. Et en as-tu parlé à Mrs Agnew ? Je veux dire, est-elle en mesure de corroborer tes dires ?

— Non. Je voulais lui dire, bien sûr, mais dans un premier temps, j'ai eu une quantité de choses urgentes à faire, et dans l'intervalle, il y a eu l'accusation et le blocage de la succession. À partir de là, tout portait – et tout porte toujours – à croire que l'héritage serait saisi pour restitution partielle, et donc qu'elle ne verrait jamais la couleur de ses mille dollars. Dans ce cas, j'ai préféré ne pas lui donner de fausses espérances. Mais en quoi crois-tu que cette lettre a autant d'importance ?

— Pour la bonne raison, petit idiot sans cervelle, qu'elle aurait pratiquement prouvé l'innocence de ton père. Elle a été écrite cinq mois après le début des détournements. Le coupable savait à ce moment-là qu'il n'avait guère que quelques mois devant lui pour préparer sa fuite avant que la vérification annuelle ne mette à jour toute la combine. Il savait également qu'à la minute où il serait en fuite, tous ses avoirs et ses biens seraient automatiquement saisis.

— Mais il l'avait écrite au cas où il disparaîtrait prématurément...

— Et il a disparu prématurément, mais c'est bien ainsi que ça s'est passé. Sa mort n'a fait qu'avancer la date de la vérification. Si ton père était le coupable, pourquoi avoir écrit cette lettre et fait ce legs ? Il n'y a aucune raison à cela. Même pour donner une indication erronée, ça ne tient pas, puisque théoriquement, la lettre ne devait être ouverte qu'en cas de décès...

— Tu as raison, soupira-t-elle, j'ai été stupide. J'aurais dû garder cette lettre et la remettre aux autorités. Mais la seule chose qui m'est venue à l'esprit à ce moment-là a été de respecter la volonté de mon père et de garder le secret à propos de ce legs. Que puis-je faire, à présent ?

— Parler à Koslovsky. Immédiatement, si toutefois il est chez lui et peut te recevoir. C'est plus urgent que ton shampooing.

— Mais c'est ton client. Tu ne vas pas lui faire un rapport ?

— Bien sûr, mais il est mieux qu'il ait l'information de première main, en plus de mon rapport. De cette manière, il pourra te questionner à propos des détails et tu auras plus de chances d'arriver à le convaincre.

— Si jamais il te croit, cela peut changer complètement son opinion sur toute l'affaire. Appelle-le de la cabine là-bas, et si tu

arrives à l'obtenir, dis-lui que tu dois lui fournir une information de la plus haute importance et que tu es prête à venir le voir. Je ne pense pas qu'il dira non, mais si c'est le cas arrange-toi pour obtenir un rendez-vous pour demain après-midi, que tu aies le temps de dormir un peu. Souviens-toi seulement d'une chose. Koslovsky ignore que tu sais qui je suis, alors ne te coupe pas. Contente-toi de lui dire que tu t'es confiée à un ami et que l'ami en question t'as conseillé d'aller le voir. Ce ne sera qu'un mensonge par omission. Dis-lui bien la vérité sur le reste.

— Même s'il me demande qui est l'ami en question ?

— Oui, mais il ne te le demandera pas. As-tu de la monnaie pour téléphoner ?

— Oui, ne t'inquiète pas.

Je la regardai se diriger vers la cabine et appelai le serveur pour commander deux autres verres. Je ne songeai qu'après coup au fait qu'il faudrait pratiquement les avaler cul-sec si Koslovsky acceptait le rendez-vous.

Mais Wanda revint quelques minutes plus tard, bredouille.

— Ça ne répond pas, dit-elle.

— S'il n'est pas chez lui à cette heure, cela veut sans doute dire qu'il sera absent tout l'après-midi, et un rendez-vous ce soir t'empêcherait d'être à l'heure à ton travail. Laissons tomber pour aujourd'hui et appelle-le demain en fin de matinée, dès que tu seras debout.

— D'accord. De toute façon, je voulais aller à Freeland un jour de cette semaine pour rapporter un certain nombre de choses de la maison. En particulier mon manteau d'hiver. L'été indien se termine et j'en aurai bientôt l'usage.

— En parlant de la maison, justement, dis-je, tu m'as dit le soir où nous nous sommes rencontrés qu'elle avait été cambriolée. Il y a un tas de questions que je ne t'ai pas posées à ce propos. Veux-tu m'en parler un peu plus longuement ?

— Il n'y a pas grand-chose à raconter, Ed. Cela s'est passé de jour, le lendemain de la perquisition des policiers. Je m'étais absentée la journée entière. C'était la première fois que ça m'arrivait depuis la mort de Papa. J'avais décidé de trouver du travail, et lorsque je suis rentrée à la maison, j'ai vu qu'elle avait

été mise à sac. Mais vraiment retournée sens dessus-dessous. Le ou les cambrioleurs avaient opéré une fouille aussi complète que celle des flics, mais sans remettre les choses à leur place. Après le constat de police, cela m'a pris le reste de la soirée pour tout ranger. Ils sont rentrés par une fenêtre derrière. Ils l'ont forcée à la pince-monseigneur.

— Ont-ils pris quelque chose ?

— Quelques bijoux. Rien de très grande valeur ; je ne me suis jamais intéressée aux bijoux et papa non plus, environ trente-cinq dollars en liquide que je gardais dans un tiroir. C'est tout.

— Qu'en a dit la police ?

— Que c'était du travail de professionnel. Qu'un cambrioleur avait dû lire dans la presse l'histoire des détournements et qu'il avait sans doute pensé que l'argent pouvait avoir été dissimulé dans la maison. Bien évidemment il n'a rien trouvé. La police avait déjà fouillé la maison centimètre par centimètre en pure perte, mais ça, les journaux n'en avaient rien dit. En désespoir de cause, il a dû se rabattre sur les bijoux et l'argent. À peu près deux cents dollars.

— Cela pourrait sembler plausible s'il n'y avait eu une autre visite dans ta chambre de Covent Place, pendant que tu sortais avec Blackie. Mais tu m'as dit que dans ce dernier cas, la technique avait été différente.

— Complètement. En réalité, ce n'était pas vraiment un cambriolage puisque rien n'a été emporté. Il n'y avait rien à emporter, d'ailleurs. J'avais mon argent avec moi, et les bijoux que j'avais laissés ne valaient rien du tout. Mais la manière d'opérer a été très différente. Chaque objet déplacé a été remis en place avec soin. Mais il se trouve que j'ai une bonne mémoire visuelle et j'ai repéré suffisamment d'anomalies pour en arriver à la certitude que quelqu'un avait fouillé la chambre en mon absence.

— La porte ?

— Verrouillée. Je l'avais fermée avant de partir et je l'ai retrouvée ainsi en rentrant. On l'aura ouverte avec une épingle ou un passe, et refermée de la même façon.

— Tu m'as également dit qu'on t'avait suivie. Je veux dire avant le soir où tu as repéré Oncle Am.

— J'ai pu me tromper sur ce point-là. Je ne suis sûre de rien. Tu sais, j'étais nerveuse, préoccupée, depuis plusieurs jours. Une fois ou deux, j'ai eu le sentiment d'être filée, mais c'était peut-être mon imagination qui travaillait à cause des cambriolages. J'étais constamment sur le qui-vive, et c'est probablement ce qui m'a fait remarquer Am, et toi un peu plus tard, en me demandant si j'avais à faire à un privé ou à un truand...

— Tu as fait preuve d'un sacré cran lorsque tu as voulu en avoir le cœur net, soit dit en passant, ajoutai-je. Juste une dernière question, et ensuite, nous parlerons d'autre chose pour le temps qui nous reste. Koslovsky est persuadé que tu pourrais lui fournir un indice pour mettre la main sur Morrisson. A-t-il raison ?

— Non. Je lui ai dit toute la vérité là-dessus. Même si mon père est coupable, je n'ai aucune idée sur l'identité de Morrisson. J'ai donné à Mr Koslovsky les noms de tous les amis de mon père susceptibles de correspondre à la description. Tous les corpulents. J'ai même mis dans le lot le maire de Freeland et Mr Starlock.

Ce dernier détail me fit éclater de rire. Nous poursuivîmes la conversation sur d'autres sujets et aux alentours de cinq heures, je la raccompagnai à la maison. Elle ne me laissa pas la raccompagner jusque dans sa chambre, en me faisant comprendre qu'elle tenait à partir au travail avec les cheveux secs.

J'envisageai un moment la possibilité de rappeler Koslovsky, quitte à m'y reprendre à plusieurs fois avant de l'avoir, puis renonçai, pensant qu'il serait plus à même de croire à la nouvelle version de Wanda au sujet de la lettre s'il l'entendait de la bouche de celle-ci directement, sans avoir eu au préalable un rapport de ma part. Comme je n'avais rien d'autre de particulier à lui dire...

Je trouvai un tas d'occupations plus passionnantes les unes que les autres pour tromper mon ennui et finir la soirée, et me mis au lit vers minuit.

Lundi venait d'avoir raison de dimanche.

Ce lundi-même où je devais lever un premier lièvre qui allait

entraîner un meurtre, puis un second lièvre qui allait enfin débloquer la situation...

CHAPITRE XII

J'arrivai dix minutes en retard au bureau et trouvai Oncle Am en train de plancher sur la rédaction de son rapport circonstancié.

— Salut, fis-je. Tu as terminé avec l'affaire du supermarché ?

— Ouais, je venais juste de donner mes conclusions au client par téléphone, mais monsieur veut un rapport écrit pour ses archives. Foutaises !

Oncle Am hait les travaux d'écriture.

— Tu as trouvé quelque chose sur leurs gars ?

— Rien, au contraire. Un parangon de vertu. Aucun lien possible avec un gang de malfaiteurs. Si les monte-en-l'air qui ont fait le coup se sont procurés la combinaison, ils ont utilisé un autre moyen... Il finit par poser son stylo. Bon et puis d'abord il n'y a pas urgence sur ce machin-là, je ferai ça plus tard. Comment ça s'est passé de ton côté ?

Je pris un siège et fis rapidement le tour de ce qui s'était passé depuis que je ne l'avais vu.

— Ça progresse, fiston. Tu as oublié un détail. Où as-tu passé la nuit de samedi à dimanche ?

Je lui répondis que ce n'était pas ses oignons et il sourit en reprenant son stylo. Je suppose que j'aurais dû lui mentir par galanterie, mais quand bien même il m'aurait cru, il aurait tout compris à notre prochaine rencontre avec Wanda, qui, je l'espérais, serait suivie de beaucoup d'autres.

Je gagnai le petit bureau contigu et m'attablai devant la machine à écrire. J'introduisis une feuille dans le rouleau et démarrai mon rapport à l'intention de Koslovsky, même si je ne comptai pas lui remettre avant sa prochaine entrevue avec Wanda. Je m'interrompis au bout de quelques lignes pour

réfléchir. Je ne savais pas à quoi en particulier, mais je savais que je devais réfléchir. Je réfléchis donc pendant une bonne demi-heure.

Puis je revins dans le bureau principal et m'assis en face d'Oncle Am. Il posa son stylo.

— Oui ?

— Nous n'avons aucun élément jusqu'ici indiquant que John Sohl entretient un lien plus étroit avec notre affaire que d'avoir collé sa voiture dans un tilleul après avoir écrasé Jason Rogers, commençai-je. Nous n'avons pas non plus d'éléments pour établir davantage de connexion avec Blackie. Après tout, c'est peut-être un simple hasard qu'il ait emménagé juste derrière Wanda à Covent Place et qu'il soit justement sorti avec elle le soir où quelqu'un a visité sa chambre. Mais ce sont l'un et l'autre de petits truands, et ils fréquentent à peu près les mêmes quartiers de Chicago. Tu ne trouves pas qu'il serait intéressant d'essayer de savoir s'ils se connaissent ?

— Pas idiot, en effet. Tout ce qu'on a à perdre, c'est le prix d'un coup de téléphone, si tu parviens à imiter de manière suffisamment crédible la voix de Blackie. Essaie d'avoir un timbre un tout petit peu plus grave avec une *pointe* rocailleuse, et passe un coup de fil à Sohl, et dis : C'est Blackie. On verra bien s'il te répond « Qui ça ? » ou « Salut. ».

Je ne passai pas immédiatement à l'action et m'entraînai pendant une dizaine de minutes à imiter la voix de Blackie, jusqu'à ce qu'Oncle Am, qui a une bonne oreille, me donne le feu vert. Je cherchai ensuite dans l'annuaire le numéro du Worth Hôtel et décrochai le téléphone. Je demandai John Sohl et attendit environ trente secondes avant que le réceptionniste ne me mette en communication avec la chambre de l'intéressé.

— Ouais ? fit une voix à l'autre bout du fil.

Une voix au timbre haut-perché, plutôt inhabituelle, que je décidai de faire semblant d'identifier sans avoir à choisir entre « Sohl ? », « John ? » ou « Johnny ? » à défaut de savoir pour lequel des trois Blackie avait une préférence.

— C'est Blackie...

— Pas trop tôt ! Tu as quelque chose pour moi ?

— Peut-être, dis-je. Ramène-toi.

Je raccrochai.

— Donc, Sohl connaît Blackie, ou tout au moins quelqu'un qui s'appelle Blackie. Mais pourquoi lui as-tu dit de se ramener ? Il va découvrir d'autant plus vite que le coup de fil est un piège.

— Justement, dis-je. Non seulement ça, mais il va réveiller la Belle au bois dormant. Blackie a dû se mettre au lit il y a moins de cinq heures. Ils vont s'apercevoir que le coup de fil était une bonne blague ou bien l'un va croire que l'autre ment et ils vont se crêper le chignon. Qu'ils s'affolent ou qu'ils s'énervent, ils feront certainement une bêtise, et c'est exactement ce dont nous avons besoin. Tout le monde reste trop sagement dans ces marques depuis le début de cette enquête, et c'est pour ça qu'on tourne en rond...

Je retournai cogiter devant ma machine à écrire, essayant de déterminer à quoi m'amenait ce tout nouvel élément. Mais je dus me rendre à l'évidence, vingt minutes plus tard, que j'en étais toujours au même point à cause d'un trop grand nombre de pièces manquantes. Quand soudain, je réalisai que j'étais en train de me comporter comme le roi des imbéciles.

Je déboulai comme un fou dans le bureau d'à côté.

— Attrape ton chapeau, vite ! Nom de Dieu, on est en train de louper le coche ! On devrait être à Covent Place en ce moment...

Dans l'ascenseur, je fis un rapide calcul.

— Il nous reste peut-être encore une chance de le cueillir. Même s'il se déplace en voiture ou en taxi, il est obligé de passer par le Loop.

— Oui, acquiesça Oncle Am. Et peut-être qu'il n'a pas démarré immédiatement après ton coup de fil. Ce genre de type dort tard et il n'était peut-être pas habillé. On a une petite chance.

Nous perdîmes cinq minutes à chercher un taxi pour finir par décider à faire la route à pied.

— On va tous les deux directement dans ta chambre ? demanda Oncle Am.

— J'ai une meilleure idée, dis-je. Moi je vais aux renseignements, voir ce que je peux glaner de leur discussion. Je le verrai sortir et toi tu attendras dehors pour lui filer le train.

S'il rentre à l'hôtel, nous n'aurons rien de plus, mais s'il va autre part, ça peut devenir passionnant.

— On ne sait pas à quoi il ressemble. Il faudrait trouver un moyen pour que je ne file pas un autre type. Comment peut-on faire ?

— Je le suivrai quand il sortira, et une fois dehors, je prendrai la direction inverse de la sienne. Ce sera notre signal. Ensuite, je rentre au bureau et j'attends de tes nouvelles.

Mais à l'instant où nous eûmes tourné le coin de Covent Place, nous comprîmes qu'il était trop tard. Il y avait deux voitures-pie devant la pension. Nous accélérâmes le pas.

Le vestibule était noir de monde et je me frayai un chemin au milieu des flics et des badauds jusqu'à la porte de la chambre de Blackie. Celle-ci était grande ouverte, et un agent en uniforme se tenait dans l'encadrement de la porte. Il m'arrêta, mais j'eus le temps de jeter un œil par-dessus son épaule. À l'intérieur, j'aperçus Frank Bassett, notre copain de la Criminelle.

Blackie était là, lui aussi, mais étendu en travers du lit, vêtu seulement d'un short. Il avait un grand trou dans la poitrine, à peu près à l'endroit du cœur. Vu l'importance des traces de poudre autour de la blessure, il était évident que la balle avait été tirée à bout portant.

— Frank ! appelai-je.

Il se retourna et m'aperçus. Lorsqu'il sortit et nous salua, le flic en faction devant la porte de la chambre s'éclipsa.

Vous savez quelque chose, les gars ? demanda Bassett.

— Un rayon, répondis-je, mais viens par ici. Ma chambre est juste en face.

J'ouvris ma porte et entrai, suivi de Frank et Oncle Am.

— Écoute, Frank, on sait pas mal de choses, mais ça va prendre un moment pour tout te raconter. Toi, tu en as pour trente secondes à nous dire ce qui s'est passé ici, alors vas-y en premier.

La plupart des flics ne consentent à vous dire le temps qu'il fait que lorsque vous leur avez récité votre biographie de A à Z, mais Frank, au contraire, est un type fin et rapide, et il comprit ce que je voulais dire.

— C'est arrivé, commença-t-il en jetant un œil à sa montre,

c'est arrivé il y a un quart d'heure. Nous sommes arrivés il y a cinq minutes. Deux personnes au rez-de-chaussée ont entendu un coup de feu et sont sorties juste à temps pour voir le tueur s'enfuir. La logeuse et un locataire. Il avait encore le flingue à la main et il a filé par la porte principale. Ils nous ont donné le signalement minimum. Jeune, assez grand, blond. Mais la logeuse dit qu'elle serait en mesure de l'identifier. Cette description vous évoque quelque chose ?

— Non, rien, dis-je. On n'a jamais vu le type, mais en revanche, on peut te donner son nom et son adresse. John Sohl, *Worth Hôtel*. C'est lui qui conduisait la voiture qui a tué Jason Rogers, le trésorier municipal de Freeland. Quant à Blackie...

— Attends une minute, coupa Bassett. Laisse-moi déclencher la machine avec le nom et l'adresse...

Nous sortîmes dans le couloir et Frank se jeta sur le téléphone mural.

— Ne bouge pas de là, dis-je à Oncle Am. Je reviens dans deux minutes. Si Bassett a fini avant moi, amuse-le.

Je passai derrière Frank et me hâtai dans l'escalier. Je dus tambouriner deux fois de suite à la porte de Wanda avant qu'elle vienne ouvrir, en robe de chambre, à moitié endormie.

— Navré de te tirer du lit, ma chérie, mais c'est important. Je peux entrer une minute ?

— Bien sûr, dit-elle.

Elle ferma la porte derrière moi.

— Je ne peux rester qu'une minute, alors je vais faire vite. L'affaire commence à se dénouer. John Sohl vient de descendre Blackie, ce qui veut dire qu'ils ont tous les deux trempé dans l'affaire de Freeland, et ce qui veut dire également que ton père a certainement été assassiné... Je veux que tu restes ici, comme ça je saurai où tu es et je pourrai te joindre n'importe quand. N'appelle pas Koslovsky. Le contenu de la lettre n'a plus d'importance pour l'instant, et n'en aura peut-être plus du tout s'ils arrivent à coincer Sohl et à le faire parler. Voilà. Pour le moment...

Je me penchai et déposai un baiser sur ses lèvres.

Bassett était toujours pendu au téléphone lorsque je redescendis. Il n'avait pas fait attention à moi, et j'en fus bien

content. Ça ferait toujours un truc de moins à expliquer.

Je faisais part à Oncle Am de ce que j'étais monté dire à Wanda quand Bassett revint vers nous.

— Prends un siège, Frank, dis-je une fois que nous eûmes réintégré ma chambre, ça va prendre un petit moment.

Cela prit un bon moment et pourtant je m'arrangeai pour résumer les choses au maximum. Après en avoir terminé avec le topo général, je voulus revenir sur certains détails, mais Frank m'interrompit d'un geste.

— Ça ira, Ed, j'en ai assez pour continuer et je ne peux passer le reste de la matinée à t'écouter. Je vais me concentrer sur Sohl et superviser les recherches moi-même. Tu me raconteras le reste quand on l'aura arrêté.

— Okay, dis-je. On rentre au bureau. Appelle-nous quand tu l'auras coincé et dis-nous où te retrouver. De préférence là où on l'interrogera.

Bassett acquiesça et nous levâmes la séance. Sur le chemin du retour, maintenant que nous n'étions plus pressés nous trouvâmes un taxi.

— Bon sang, tonnai-je sitôt assis sur la banquette arrière, quelle connerie j'ai fait de ne pas penser tout de suite à débouler à Covent Place quand j'ai eu raccroché ce téléphone. J'aurais été dans ma chambre, j'aurais entendu leur conversation et su s'ils s'étaient querellés avant le coup de feu. Et toi tu aurais pu le filer. La police ne serait pas obligée de courir après comme en ce moment.

— Gamin, fit Oncle Am, je crois au contraire que cette connerie nous a sauvé la mise. Tu aurais entendu le coup de feu, ta porte aurait été la première à s'ouvrir, et elle se trouve juste entre la porte de la chambre de Blackie et la porte principale. Même si tu avais été assez malin pour ne rien tenter contre lui, ce type t'aurait tiré comme un lapin, car tu aurais été capable de l'identifier par la suite. Moralité, si tu avais été dans le coin à ce moment-là, à l'heure qu'il est, tu serais avec Blackie...

— Tu as peut-être raison, admis-je.

De retour au bureau, Oncle Am décida qu'il ne pourrait pas se concentrer utilement sur son rapport et proposa une partie de gin. Nous commençâmes une partie, mais ce fut bientôt mon

tour de manquer de concentration. Je laissai tomber à mi-parcours.

J'arpentai la pièce tout en réfléchissant. Mes pensées dessinaient des cercles dans ma tête. Jusqu'au moment où quelques-uns de ces cercles trouvèrent leur intersection. Je vins m'asseoir sur le coin du bureau d'Oncle Am avec la satisfaction de l'alpiniste qui vient de planter son petit drapeau en haut de la montagne.

— Je crois que j'ai trouvé, Oncle Am. Enfin une partie...

— Je t'écoute, dit-il.

— Je voudrais encore savoir deux ou trois choses. Tu as le numéro personnel de Cavallo ? J'aimerais que tu l'appelles. Tu pourras déjà lui dire qu'il va devoir chercher un autre videur pour le *Gray Goose*, mais c'est un détail. Il devait se renseigner sur Blackie pour nous. Demande-lui s'il sait où il est né.

— Je ne vois pas en quoi cela peut... Okay.

Il décrocha son téléphone, composa le numéro et discuta quelques minutes avec Cavallo puis raccrocha.

— Il a interrogé un certain nombre de gens à propos de Blackie, mais dit qu'il n'a pas glané grand-chose susceptible de nous intéresser. Mais l'un d'entre eux se souvient, sinon de l'endroit où il est né, du moins de la ville dont il est originaire...

Je le regardai, suspendu à ses lèvres.

— Milwaukee, dit-il.

Je respirai un grand coup, et m'assis sur la chaise en face de lui.

— Dans ce cas, mon idée prend tournure. Wilbur Schwarz est également originaire de Milwaukee. C'est sa femme qui me l'a dit. Elle a également fait allusion au petit frère de son mari, avec qui elle semble dans les meilleurs termes, Julius. Julius et Jules, c'est pratiquement la même chose...

— Oui, mais...

— Laisse-moi finir. Schwarz, en allemand, c'est également la même chose que Black en anglais. N'importe qui ayant été élevé à Milwaukee, ville fondée par des immigrants allemands, sait cela même s'il ne parle pas un mot d'allemand. Si Julius ou Jules, comme tu voudras avait voulu changer de nom en arrivant à Chicago, quoi de plus simple que de le traduire ? Et peut-être

n'aimait-il pas non plus son prénom, Julius. Moi, j'aurais détesté, à moins que mon nom soit César. Ou peut-être bien que sans changer de patronyme, il aura décliné une fausse identité aux flics la première fois qu'il a été arrêté, et qu'ensuite, avec ses empreintes et son casier, il aura été obligé d'utiliser ce nom-là. Oncle Am, je te fous mon billet que Jules Black, alias Blackie s'appelait autrefois Julius Schwarz, et a eu pour frère aîné Wilbur Schwarz. Dix contre un...

— Nom de Dieu, laissa échapper Oncle Am.

— Et je sais comment rallumer la mèche pour arriver au bout de nos peines, mais il faut faire vite, et profiter du fait que Schwarz ne sait sans doute pas que son frère est mort. Il ne l'apprendra sans doute que dans les journaux du soir. Et nous ignorons si la mort de Blackie va lui flanquer la trouille ou au contraire le faire s'imaginer qu'il est sorti d'affaire. À moins que je l'appelle à son bureau, en imitant la voix de Blackie, comme j'ai fait avec Sohl, pour dire un truc dans le genre : « C'est Blackie – non, si sa femme l'appelle Julius, c'est que Wilbur doit l'appeler ainsi.

— C'est Julius, les flics ont coincé Sohl et il a dû se mettre à table, puisqu'ils me cherchent aussi. Je ne peux pas rentrer chez moi, ils doivent déjà y être. Il vaudrait mieux se tirer en vitesse...» Avant, nous préviendrons Koslovsky pour qu'il poste des flics en civil à l'entrée de la mairie afin de filer Schwarz. Je suis persuadé que l'autre va aller directement sortir le pognon du trou où il l'a caché.

— Fiston, ça peut marcher, dit Oncle Am. On a rien à perdre en téléphonant à Koslovsky pour lui suggérer l'idée. Tu aurais même dû l'appeler tout de suite en rentrant pour le prévenir du meurtre...

J'appelai Koslovsky pour le mettre au courant du meurtre, puis de ma petite idée de bal à attractions multiples.

— Laissez-moi réfléchir une minute, dit-il. Okay, on va fonctionner comme ça. Si vous vous trompez pour Schwarz, le coup de fil lui paraîtra seulement bizarre, mais ne lui fera pas peur, et ça ne fera de mal à personne. Okay, j'installe des types en planque devant l'Hôtel de Ville et je vous rappelle pour vous donner le feu vert. Vous êtes chez Starlock ?

Je lui dis que non et lui donnai le numéro. Puis Oncle Am me fit signe de lui passer l'appareil.

— Allô, Mr Koslovsky ? Ambrose Hunter à l'appareil, vous me remettez ?... Ouais... Non, Ed n'est pas mon fils, c'est mon neveu... Voilà, j'ai travaillé moi aussi sur cette affaire et j'aimerais que l'un d'entre nous soit présent là-bas... Vous pouvez m'attendre ? Merci, j'arrive...

Il raccrocha et se tourna vers moi.

— Il m'attend si je prends un taxi. Il dit que ça correspond à peu près au temps qu'il lui faut pour mettre ses hommes en place.

Il prit son chapeau.

— Tu ne m'avais pas dit que tu connaissais Koslovsky...

— Non, effectivement, ça ne m'est pas venu à l'esprit. J'ai travaillé pour lui une ou deux fois à l'époque où j'étais chez Ben.

J'attendis jusqu'aux alentours de midi, puis commençai à m'impatisser, en me disant que si Schwarz partait déjeuner maintenant, cela reculait l'opération d'une heure.

Le téléphone sonna, mais la communication ne venait pas de Freeland. C'était Frank Bassett. Je lui demandai aussitôt des nouvelles.

— Non, on n'a pas encore retrouvé Sohl. Par contre on a fouillé la chambre de Black et on a trouvé deux mille dollars en billets de cent soigneusement planqués. Cela t'évoque quelque chose ?

— Non, Frank, mais merci d'avoir appelé, je vais réfléchir à la question. Je te rappelle si je trouve quelque chose. Tu es au central ?...

— Ouais, je dirige les opérations de là. Salut Ed...

J'avais une idée à propos des deux mille dollars, mais je ne voulais pas bloquer la ligne en lui expliquant. Pour les mêmes raisons, je ne lui avais rien dit non plus de ce qui se passait à Freeland en ce moment même.

En fait, je pensais que les deux mille dollars étaient le mobile de Sohl pour tuer Blackie. Il s'agissait probablement de l'argent que Schwarz comptait remettre à Sohl par l'entremise de Blackie pour le meurtre de Jason Rogers. Mais Blackie n'avait pas payé Sohl et comptait probablement faire traîner les choses

jusqu'au moment de filer en compagnie de son frère, en rajoutant à l'insu de celui-ci deux mille dollars à sa part de gâteau.

La première chose que m'avait demandée Sohl au téléphone, en croyant parler à Blackie, avait été :

« Tu as quelque chose pour moi ? » et il n'avait pas l'air content du tout. Quand j'avais répondu « Peut-être », Sohl, peu enclin à se faire promener par Blackie une nouvelle fois avait dû emporter un flingue. Quand la conversation avait commencé à tourner au vinaigre, Blackie s'était peut-être hasardé à vouloir faire traîner les choses une fois de trop, ou peut-être avait-il voulu maîtriser Sohl et le coup était-il parti accidentellement...

Si les choses s'étaient passées de cette manière, en tout cas, cela m'amenait à déduire deux ou trois choses. Premièrement que Sohl n'avait pas fait partie intégrante du complot pour un pourcentage, et que Blackie l'avait engagé pour un job spécifique. Il ignorait sans aucun doute pour qui il travaillait, autrement, il serait passé au-dessus de Blackie pour aller réclamer son fric à Schwarz directement. En outre, si Sohl avait connu Schwarz et l'affaire, Blackie n'aurait certainement pas couru le risque d'essayer de l'arnaquer, car sa menue indécatesse aurait alors mis en danger toute la combine.

Le téléphone sonna, et cette fois ce fut Freeland et Oncle Am.

— À toi de jouer, fiston, dit-il.

Je composai immédiatement le numéro de la Trésorerie municipale et demandai Mr Schwarz.

— Schwarz à l'appareil, fit une voix, environ trente secondes plus tard.

— Ici Julius. Les flics ont coincé Sohl et il a dû se mettre à table, car ils me cherchent aussi et...

CHAPITRE XIII

Je sentis un filet de sueur glacé me descendre le long du dos pendant le temps de silence qui suivit mon laïus.

— Où es-tu ? finit-il par demander.

— Dans un drugstore, sur le Loop, mais je n'ai pas le temps d'attendre que tu me rappelles, il faut que je me planque...

— Bon, okay, je te retrouve dans deux heures où tu sais...

— D'accord, dis-je simplement, et je raccrochai avant qu'il ne me pose une question à laquelle je n'aurais pas pu répondre. Bien évidemment j'ignorais où Schwarz était censé retrouver son frère d'ici deux heures, mais cela n'avait aucune importance. Schwarz n'y serait pas, et Blackie, pour des raisons évidentes, non plus.

Je pris une profonde inspiration.

Puis l'attente commença. Je faillis appeler Bassett, puisqu'à présent, je n'attendais aucun coup de fil avant un moment, afin de lui donner mon sentiment sur la présence des 2 000 dollars dans la chambre de Blackie, de lui expliquer la souricière tendue autour de Schwarz à Freeland et ainsi la raison pour laquelle j'avais été le plus bref possible lors de son précédent coup de fil, mais j'y renonçai. Rien de tout cela ne lui aurait été d'un quelconque secours pour coincer Sohl, et coincer Sohl devait être son unique préoccupation pour le moment. Je m'en serais voulu de l'en distraire.

Le téléphone ne mit fin à mon attente que deux heures plus tard. C'était Oncle Am.

— Mission terminée, Ed, annonça-t-il. On a Schwarz, on a l'argent et notre ami est intarissable. C'est souvent le cas avec les détourneurs de fonds quand on les pique avec leur butin. Il a commencé à tout déballer avant même d'arriver au

commissariat. J'aurais pu t'appeler plus tôt, mais je ne voulais pas en manquer une miette...

— Formidable, dis-je.

— Mieux que ça, car avec l'argent récupéré, Koslovsky nous accorde un bonus de mille dollars. Il croit toujours que nous sommes de l'agence Starlock, c'est donc là-bas que ça ira, mais nous pouvons faire confiance à l'honnêteté de Ben, même s'il prend sa petite commission au passage, pour t'en remettre la majeure partie.

— Pas à moi, rectifiai-je, à l'Agence Hunter & Hunter. Dis-moi, à présent que nous sommes riches, offre-toi le retour en taxi. Je vais téléphoner à Wanda et nous pourrions nous retrouver chez *Tom, Dick & Harry's*.

— Bonne idée.

— Attends, autre chose. Nous y serons bien avant toi, alors donne-moi les grandes lignes...

Il me donna les grandes lignes et j'appelai aussitôt Wanda pour lui donner le point de rendez-vous et l'enjoindre à ne pas traîner en route. Je lui dis seulement que tout allait pour le mieux, mais que l'histoire était trop longue à raconter au téléphone.

J'arrivai à peine trente secondes avant elle et m'installai dans un box où elle me rejoignit. Au moment de commander, je proposai deux highballs.

— J'ai une petite faim, Ed, répondit-elle, et tu m'as dit qu'ils servaient de bons sandwiches ici.

— J'ai faim aussi, dis-je, mais je n'ai pas envie de parler devant un sandwich. De plus, Oncle Am va arriver dans un moment et il aura faim, lui aussi. Si ton estomac peut attendre un peu, je te raconte les derniers événements et ensuite nous irons tous les trois faire un bon déjeuner. Ça marche ?

— Ça marche, dit-elle.

Nous commandâmes donc deux highballs et j'attaquai.

— Je vais commencer par le début. Tout a commencé il y a dix mois. C'est Whittaker, l'ex-adjoint de ton père qui a mis au point tout le système pour détourner l'argent, les chèques à l'ordre de la société de construction fantôme, les fausses ordonnances de paiement mélangées aux vraies ordonnances

émanant du Département des Ponts et Chaussées et la boîte postale. Dès qu'il a été en possession du premier, il a aussitôt ouvert un compte au nom de Ralph Morrisson. Il y avait deux Ralph Morrisson, mais je garde l'autre pour plus tard. Rappelle-toi ce qu'avait déclaré l'employée à l'ouverture des comptes lorsqu'on lui avait montré la photo de Whittaker. Elle avait dit que ça pouvait être lui, mais elle ne pouvait rien affirmer. Cela n'a rien de surprenant puisqu'elle ne l'a vu en tout et pour tout qu'une seule fois, et que c'est seulement neuf mois plus tard qu'on lui a montré la photo. Whittaker n'est jamais retourné à la banque. Il endossait les chèques et les envoyait à la banque par courrier. Il les laissait s'accumuler sur le compte et ne comptait retirer l'argent qu'au moment de se faire la malle. Mais il n'a pas prévu de mourir cinq mois plus tard d'une crise cardiaque, et c'est pourtant ainsi que prend fin la partie de l'affaire qui le concerne.

Une semaine plus tard, Schwarz le remplace et hérite de son bureau. Deux jours après être entré en fonctions, il découvre une grande enveloppe en papier-bulle oubliée par celui ou celle qui a débarrassé le bureau des affaires de Whittaker. L'enveloppe était rangée dans un compartiment étiqueté « Fournitures ». Bref, Schwarz ouvre l'enveloppe et y trouve un tas de choses foutrement intéressantes : un tampon pour endosser les chèques au nom de la Midwest, un reçu pour la location à l'année de la boîte postale accompagné de la clé de la boîte postale et surtout quatre relevés de comptes sous enveloppes indiquant une série de dépôts sans aucun retrait sur le compte de la Midwest pour un montant total de 27 000 dollars. Il trouve aussi les récépissés correspondant aux différents dépôts renvoyés par courrier et en opérant une vérification rapide, Schwarz arrive vite à la conclusion que Morrisson ne s'est rendu qu'une seule fois à la banque, pour ouvrir le compte et effectuer le premier dépôt, cinq mois auparavant. Enfin, il tombe sur divers papiers, dont un permis de conduire parfaitement authentique passé pour la circonstance et établi au nom de Ralph Morrisson. Il n'en avait certainement pas eu besoin pour ouvrir le compte, mais on le lui aurait certainement demandé pour effectuer des retraits ou

solder le compte. Il avait tout prévu.

Le permis de conduire comporte une description physique – taille, poids, âge, couleur des cheveux, etc. –, et il suffira à Schwarz de se renseigner discrètement auprès des collègues de bureau pour savoir à quoi ressemblait Whittaker et faire le rapprochement avec Morrisson. Il sait donc que celui-ci a agi seul, sans l'aide d'un complice.

Ensuite, il retrouve très facilement dans les dossiers les chèques endossés et signés de la main de Whittaker-Morrisson que la banque a retournés, ainsi que les fausses ordonnances de paiement du Département des Ponts et Chaussées. Il dispose alors de tous les éléments de la combine et peut à loisir reprendre le flambeau.

Mais il lui reste tout de même un problème à résoudre : comment retirer l'argent de la banque ? Quand bien même le personnel de la banque n'aurait jamais vu Morrisson, c'est un problème qu'il ne peut résoudre seul, car par un hasard malencontreux, il a lui-même, quelques jours auparavant, ouvert un compte précisément dans cette banque, et ils le connaissent sous sa véritable identité.

Reste Blackie... Il a vingt ans de moins que Whittaker, mais ce détail mis à part, il correspond presque exactement à la description physique. Il suffira d'une perruque grise et de quelques traits de crayon pour accuser les rides, et il fera l'affaire. En outre, en qui Schwarz peut-il avoir une confiance plus absolue que dans son propre frère ?

Il met donc Blackie dans la confidence, mais sous certaines conditions : Blackie devra continuer de travailler au même endroit, comme si de rien n'était et, pour ne pas attirer l'attention sur lui en dépensant de l'argent à tout va, il devra attendre la fin de l'opération pour toucher sa part et donc remettre l'intégralité de chaque somme retirée du compte entre les mains de son frère. Schwarz se charge donc de préparer les chèques et Blackie de retirer progressivement l'argent du compte. Et ceci jusqu'à l'approche de la vérification annuelle. Tout est clair, jusqu'ici ?

— Parfaitement clair, continue.

— Puis il y a eu une tuile, le jour de la mort de ton père –

enfin de son assassinat – quelque chose, nous ne saurons jamais quoi au juste, a attiré son attention sur les chèques établis à l'ordre de la Midwest. Il les a sortis du dossier, ainsi que les ordonnances du Département et les a emporté chez lui afin de les étudier. Il sentit que quelque chose clochait sans pouvoir dire exactement quoi. Il soupçonnait probablement que les malversations provenaient du département des Ponts, mais tenait à se pencher sérieusement sur le problème avant de porter une accusation. En tout cas, il ne devait pas encore suspecter Schwarz dans la mesure où les premiers chèques dataient d'avant son arrivée.

En s'apercevant de ça, Schwarz appelle Blackie en catastrophe afin de mettre rapidement au point un plan pour se débarrasser de ton père. Oncle Am ne m'a pas expliqué le détail du plan en question, nous attendrons donc qu'il soit là pour y revenir. Ensuite...

— Mais Ed, pourquoi ? Quel besoin Schwarz avait-il de tuer mon père ? À ce moment-là, il ne restait plus que quelques centaines de dollars sur le compte pour faire illusion et il allait devoir fuir avant la vérification annuelle. Alors pourquoi n'a-t-il pas simplement avancé sa fuite de quelques jours, avant que Papa ne découvre la vérité ?

— Le plâtre, dis-je. C'est là qu'intervient l'accident – un vrai, celui-là – de Schwarz. Il portait un énorme plâtre qui ne serait pas passé inaperçu. Il aurait été aussi facile à repérer et à suivre qu'un gorille au milieu d'un défilé de majorettes, où qu'il aille et quelque moyen de transport qu'il utilise. Et pas question de s'en débarrasser si peu de temps après son accident. Il serait resté infirme à vie et n'aurait pas été beaucoup plus discret. C'est pour ça qu'il a joué cette dernière carte. Et cela lui a réussi, jusqu'à aujourd'hui...

Je la regardai dans les yeux et demandai :

— Dis-moi la vérité, Wanda. C'est toi qui a détruit les chèques et les papiers, n'est-ce pas ?

Elle rougit.

— Oui, en même temps que la lettre concernant le legs destiné à Mrs Agnew. Je les ai trouvés dans le bureau de Papa... Je crois que je n'avais pas les idées très claires, à ce moment-là.

Je venais de recevoir deux chocs pratiquement coup sur coup, entre la mort de mon père et les accusations portées contre lui. Je crains bien que ma première pensée, en les trouvant, n'ait été qu'il était peut-être coupable et que ces documents pouvaient en apporter la preuve.

Je n'ai réalisé que bien plus tard à quel point j'avais été ridicule. Trop tard. Crois-tu que si je les avais remis à la police, ces documents auraient pu prouver son innocence ?

— Peut-être, dis-je. Schwarz avait dû faire du bon boulot en imitant la signature de Whittaker-Morrisson, puisque la banque n'y a vu que du feu. De même que pour contrefaire l'écriture sur les ordonnances. Mais un expert-graphologue aurait certainement découvert que deux types différents avaient rédigé celles datant d'avant la mort de Whittaker et celles qui ont suivi. Cet élément-là aurait pu mettre les flics sur la bonne piste... Tiens, voilà Oncle Am.

Il se dirigea vers notre table avec un grand sourire.

— Où en es-tu ? me demanda-t-il.

— J'ai passé en revue à peu près tout ce que tu m'as expliqué au téléphone. Tu arrives à point pour prendre le relais.

— Okay, alors je commencerai par le coup de filet. Schwarz est sorti tout de suite après ton coup de téléphone. Par l'entrée principale. Koslovsky et moi nous sommes séparés. J'ai pris la tête de la filature, puisque Schwarz ne me connaissait pas, avec Koslovsky derrière, à bonne distance. Schwarz s'est d'abord arrêté dans une quincaillerie dont il est ressorti quelques minutes plus tard avec un paquet, puis il est entré dans un hôtel, a pris une chambre où il est resté une demi-heure. Quand il est redescendu, il n'avait plus ni paquet, ni plâtre. Il avait de toute évidence acheté des outils pour s'en débarrasser. Ça n'a pas dû être de la soie, mais enfin il s'est débrouillé. Il est ensuite allé dans une banque où il avait pris un coffre. Il en est ressorti avec plusieurs paquets dont un assez volumineux. Quarante et quelque mille dollars en petites coupures. C'est là qu'on lui est tombé dessus, Koslovsky et moi. Techniquement, c'est Koslovsky qui a procédé à l'arrestation, il est assermenté. Et comme je te l'ai dit, notre bonhomme a commencé à se mettre à table tandis que nous l'emmenions au commissariat. Voilà.

Avant que je continue, dis-moi, Ed, Bassett a-t-il rappelé ? Ont-ils réussi à retrouver Sohl ?

— Oui pour la première question, non pour la seconde.

Je leur racontai pour les deux mille dollars découverts dans la piaule de Blackie et leur fit part de ma théorie à propos du meurtre.

— Tu as probablement raison, fiston, excepté pour un détail mineur. Schwarz avait remis trois mille dollars à Blackie pour payer Sohl. Blackie lui aura donné le tiers et tenté d'engourdir le reste pour ses bonnes œuvres...

— Ça tient encore mieux de cette manière, dis-je. Le fait qu'il ait déjà eu un premier versement explique qu'il ait attendu aussi longtemps avant de s'énerver contre Blackie. Autrement il l'aurait buté bien avant. De quelle manière s'y sont-ils pris pour assassiner Jason Rogers ?

— Pas mal du tout pour une opération improvisée. Schwarz a une fois de plus été la tête pensante. Blackie et Sohl se sont rendus tous deux à Freeland, chacun de leur côté, en voiture. Blackie en a loué une, tandis que Sohl a utilisé la sienne. Ils devaient être à leur poste à huit heures précises, garés chacun d'un côté de la rue à cinquante mètres l'un de l'autre. Schwarz a téléphoné à Rogers pour lui demander une entrevue, disant qu'il avait des choses très importantes à lui dire. Il a prétexté son invalidité temporaire pour faire déplacer Rogers, lequel a dit oui, bien sûr. Rogers a probablement cru que Schwarz était lui aussi tombé sur des irrégularités dans les comptes et que c'était la raison pour laquelle il souhaitait le voir en particulier. Il savait que pour une aussi courte distance, Rogers se déplacerait à pied...

— Attends une minute, intervins-je. Comment pouvait-il être sûr de son coup ? Que Rogers ne dirait rien à Wanda ?

— Il n'en était pas sûr. Il avait même prévu cette possibilité, ignorant que Wanda était dans le garage au moment du coup de fil. Mais pour le cas où Rogers aurait prévenu sa fille, Schwarz avait sans doute en réserve une explication toute préparée.

Rogers ne pouvait prendre qu'un seul chemin pour se rendre chez Schwarz. Sohl l'a suivi, tous feux éteints, et quand Rogers est arrivé à peu près à la hauteur de la voiture de Blackie, de

l'autre côté du trottoir, Blackie l'a appelé. Enfin Schwarz ignore ce que Blackie a fait ou dit exactement, mais il a en tout cas réussi à le faire traverser. Et juste à ce moment-là, Sohl a mis le champignon au plancher. Le seul imprévu a été la perte du contrôle de son véhicule par Sohl au moment du choc, qui l'a envoyé droit dans un arbre. Blackie s'est dépêché de filer avant que Wilkins ne sorte de chez lui. Mais Mrs Wilkins ne s'était pas trompée en entendant une deuxième voiture... Reste-t-il autre chose ? Ah, oui, les cambriolages. Enfin, la mise à sac de la maison, et la fouille dans votre chambre meublée. Schwarz savait que votre père avait mis la main sur les chèques et les documents contrefaits, et il voulait à tout prix les récupérer afin de les détruire. Sans qu'il y eût un danger que ces documents le compromettent, ils auraient pu orienter les recherches dans sa direction. Wanda, dit-il en se tournant vers elle, dois-je vous demander ce qu'il est advenu de ces documents, ou l'avez-vous déjà dit à Ed ?

— Elle m'a tout dit, me contentai-je de répondre. Continue.

— C'est Blackie qui a mis la maison à sac, le jour où vous étiez sortie, mais bien sûr, Schwarz ignorait que la police était déjà passée la veille. Ce que nous avons oublié de lui demander, par contre, c'est comment il a su que la maison serait vide ce jour-là précisément.

— Parce que je suis passée au bureau de Papa, ce jour-là. Je n'ai pas vu Schwarz, mais j'ai parlé avec Mr Tinsley, le chef de bureau. Je le connaissais bien et je lui ai demandé des suggestions sur les endroits où aller, les personnes à voir pour trouver un travail.

Il savait que j'y passerais la journée. Il a pu le dire à Schwarz, incidemment.

— Ensuite, c'est Sohl qui a visité la chambre, pendant que Blackie s'assurait de votre absence en vous sortant en ville. Comme c'était peu de temps après le meurtre, Sohl ignorait encore que Blackie essaierait de le faire marron et les deux hommes étaient encore en bons termes.

— Cela explique la différence de technique entre les deux cambriolages, dis-je. Mais il y a quelque chose que je ne comprends pas, Oncle Am. Si Wanda avait trouvé les fameux

documents, de deux choses l'une, soit elle les avait remis à la police, soit elle les avait détruits. Alors si on peut comprendre le cambriolage de la maison, la fouille de la chambre meublée s'explique mal, en revanche...

— Schwarz était un garçon méticuleux, et tu oublies la troisième possibilité : elle pouvait détenir les documents et hésiter encore sur la marche à suivre. Avoir peur de remettre les pièces aux autorités de peur qu'elles n'établissent de façon définitive la culpabilité de son père, et ne pas vouloir les détruire au cas où elles pourraient prouver son innocence dans l'avenir... Dites, les enfants, j'ai l'estomac dans les talons, moi. Vous avez mangé ?

Les enfants n'avaient pas mangé et ils avaient eux aussi l'estomac dans les talons. Il était près de trois heures et nous décidâmes de nous diriger vers le premier bon restaurant.

— Commande pour moi, Ed, dit-il, quand nous eûmes trouvé l'endroit. Je vais appeler Bassett. Je suis curieux de savoir où ils en sont avec Sohl.

Je commandai pour lui en me fiant à ce que je connaissais de ses goûts. Il revint quelques minutes plus tard.

— Ça y est, ils ont fini par le coincer, annonça-t-il. Il n'a pas avoué, mais ça n'a aucune importance. Ils vont l'inculper pour les deux meurtres. Celui de Freeland sur les aveux de Schwarz, et celui de Blackie à cause du revolver. Cet imbécile ne s'en est même pas débarrassé. Un 32. La cartouche est encore dans le barillet. Et je ne parle pas de l'identification à laquelle procédera la logeuse. Il est cuit. En parlant de cuire, tu m'as commandé quoi, Ed ?

— Des côtes de porc grillées, ça ira ?

— Très bien, dit-il. Il se tourna vers Wanda. Qu'allez-vous faire maintenant ? Enfin je veux dire à présent que tout est réglé et que l'héritage vous revient...

Elle répondit qu'elle allait prendre son temps. Elle n'était plus pressée par le manque d'argent et allait lâcher son job de vendeuse de cigarettes. Elle ne se sentait pas faite pour ce genre de travail qui n'offrait en outre aucun avenir. Elle donnerait bien sûr tout le temps nécessaire à Mr Cavallo pour lui trouver une remplaçante. D'un autre côté, elle ne pensait pas non plus

reprendre ses études, ne souhaitant pas davantage devenir pianiste professionnelle ou professeur de musique. Elle chercherait un travail qui puisse lui ouvrir de nouveaux horizons.

Quelque chose me revint soudainement à l'esprit.

— Il reste un détail obscur. Je ne comprends toujours pas pourquoi Blackie a réagi si violemment au sujet de mes rapports avec Wanda. Puisqu'apparemment il la traitait comme une petite sœur. À moins que tu aies embelli le tableau, Wanda ?

— Non, c'est vrai. À aucun moment il n'a tenté de m'embrasser ou de me serrer de près.

— On ne saura jamais, mais on peut deviner. À mon avis, il était amoureux de vous, mais de manière complètement platonique. Vous étiez l'objet de son adoration et il n'aurait jamais osé vous toucher, ni toléré, à plus forte raison, qu'un autre le fasse ou pose simplement les yeux sur vous. Les grandes brutes dans son genre ont souvent ce type de comportement avec certaines femmes. En même temps jaloux et protecteur.

Le serveur arriva avec nos plats et nous nous remplîmes l'estomac en silence. Oncle Am le rompit à la fin du repas.

— Vous n'aviez pas parlé de former un duo, enfin un duo piano et trombone, s'entend ? Je crois qu'il ne peut y avoir de moment mieux choisi. J'ai promis à Frank Bassett de passer faire ma déposition, mais il ne verra pas d'inconvénient à attendre demain pour avoir la tienne, Ed. Pourquoi ne pas fêter vos retrouvailles avec votre maison de Freeland, Wanda ? Et vous n'aurez qu'à acheter une bouteille en route s'il n'y a rien à boire là-bas.

— Il y a tout de ce qu'il faut là-bas, dit Wanda. Cela me paraît en effet une excellente idée. Qu'en dis-tu, Ed ?

Je répondis que l'idée me paraissait encore plus qu'excellente.

J'hélai un taxi à la sortie du restaurant et nous prîmes place à l'intérieur, Wanda et moi. Je donnai l'adresse au chauffeur. Oncle Am nous fit de grands signes :

— Amusez-vous bien, les enfants. Ed, n'oublie pas ton trombone.

J'éclatai de rire et attendis que nous ayons tourné le coin

pour demander au chauffeur de faire un détour pour la pension de Mrs Brady avant de nous conduire à Freeland.

Si Oncle Am ne me l'avait pas rappelé, j'aurais carrément oublié mon trombone.

Mais je me suis bien gardé de le lui dire...